

**LE DERNIER POSTE DE COMMANDEMENT
DU GENERAL S.S. KURT MEYER À DURNAL
ET SA CAPTURE PAR LA RESISTANCE À SPONTIN
(et non l'inverse) EN SEPTEMBRE 1944
(et sa 12. SS PANZER-DIVISION HITLERJUGEND).**

Jean-Luc WILMET – 2020-2023



Figure 1. Avant. Ici, pendant la conquête de la Grèce. (Photo colorisée). © steamcommunity.com

Cette confusion largement répandue provient de l'autobiographie du Général SS Kurt Meyer, par ailleurs très précis sur la description des lieux mais où les noms des deux localités de Durnal et de Spontin sont intervertis. Elle avait été écrite une bonne dizaine d'années après les faits.

Ecrire « Durnal était dans un profond défilé » est absurde alors que dire que « s'il sortait vivant de là, le sort du Spontin de 1914 (où, pour mémoire, le village avait été massacré et brûlé par les Allemands le 23 août) ne serait rien à côté de celui qu'il réserverait au Spontin de 1944 » a du sens. Dans la suite de ce même livre qu'il a complété, Hubert Meyer (sic), son successeur à la tête de l'unité, parle bien du « combat de Spontin ». Pourtant, même Carlo Bronne, en 1985, dans son livre « Hemingway et Jean Racine, reporters de guerre en Ardenne », préfacé par Jo Gérard, recopie cette erreur.

Son dernier poste de commandement était sur les hauteurs, à Durnal. Une route (par où étaient arrivées les troupes d'invasion en 1940) conduit de là vers l'est, vers l'Allemagne, via Lez-Fontaine, Natoye, Ciney. Les alliés étaient bloqués à l'ouest de la Meuse à Dinant mais les troupes du lieutenant colonel américain Rosewell H. King ont pu profiter à Namur d'un pont qui n'était que partiellement démoli afin de venir, via l'ancienne nationale 4, prendre les troupes allemandes à revers à Dinant, en passant par Jambes, Erpent, Naninne, Sart-Bernard, Lez-Fontaine et ensuite par Spontin et Purnode, ce qui lui coupait ce chemin de retraite. Seule solution, descendre dans la vallée et prendre la route de Ciney. Du côté ouest du village de Spontin, le chemin mène à la Meuse, Dinant, Houx et Yvoir mais, du côté est, le carrefour séparant les routes de Namur et de Ciney se trouve à l'extrémité du village. Meyer n'arrivera pas à temps à cet embranchement pour échapper à sa capture... Les Américains ne faisant que passer pour délivrer Dinant et son pont, en patientant, il aurait pu échapper à ce destin.

Son récit : Grenadiers :

L'histoire du Waffen SS General Kurt « Panzer » Meyer,

par Kurt Meyer, Stackpole Books, 1957 (D) -2001 (GB)-2005 (USA), pages 302-311.

(Remarques très importantes : les noms de Durnal et Spontin ont été rectifiés par rapport au texte original pour ne pas égarer le lecteur et son avis sur les résistants a été mis en relief.)

Après un séjour de deux jours dans la région de Beauvais, la division [la 12.SS-Panzer-Division « Hitlerjugend »] a été transférée dans la région de Hirson. Il était impossible de remonter plus près du front. Nous avons marché dans l'obscurité en parcourant les champs ensanglantés de la Première Guerre mondiale, empruntant les mêmes routes que nous avions empruntées en 1940 alors que nous nous dirigeons vers l'ouest. Notre colonne de marche semblait misérable ; les convois roulaient la nuit, chaque véhicule opérationnel en remorquant plusieurs autres.

À Hirson, la division était rattachée au général Stumpf, le général des Panzertruppen de l'ouest, qui avait été personnellement informé de la situation de la division en personnel et en matériel. Le général Stumpf m'a annoncé la nouvelle de l'attribution des épées sur les feuilles de chêne de ma croix de chevalier.

La division a commencé à se reconstituer immédiatement et à rééquiper les unités décimées. L'équipement devait provenir de Verdun et de Metz. Les pertes en hommes et en équipement étaient effrayantes. Les éléments de combat avaient perdu plus de 80 % des effectifs avec lesquels ils

avaient commencé la campagne. Les éléments d'appui au combat avaient également subi un nombre de victimes anormalement élevé lors des opérations aériennes ennemies.

La division avait perdu plus de 80 % de ses chars de combat pendant le retrait. Environ 70 % de ses véhicules blindés et de SPW [= *Schwerer Panzerspähwagen* = *véhicule de reconnaissance blindé lourd*], 60 % de ses armes et 50 % de ses véhicules ont été perdus. Ces pertes énormes ne pourraient plus être réparées en quelques jours, mais nous n'avions pas d'autre choix : la division devait être prête au combat le plus tôt possible.

Nous n'avons pas aimé la région autour de Hirson, ni la situation générale. Les éléments d'appui au combat et les unités non prêtes au combat ont été immédiatement transférés à l'est de la Meuse. Le 31 août, les Américains avaient atteint Soissons et Laon et progressaient vers le nord-est. Un Kampfgruppe [= *groupe de combat*] de la division les a retardés sur le Thaon jusqu'à la nuit du 1^{er} au 2 septembre. En attendant, le Groupe Mohnke était arrivé à la division.

Parce que la division était menacée à l'arrière, elle s'est repliée au nord-est et a occupé une position de blocage à Anor. Nous avons dû nous battre pour gagner du temps afin de permettre à l'infanterie de traverser la Meuse. Pendant le transfert à cette position, le commandant du III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26, le détenteur de la croix de chevalier, Erich Olboetter, a été blessé en passant sur une mine posée par des partisans. Ses deux jambes ont été arrachées ; il est mort pendant son repas du soir à l'hôpital militaire de Charleville. Avec Erich Olboetter, j'avais de nouveau perdu un vieil ami de guerre qui s'était constamment battu à mes côtés depuis 1939. Il était un soldat agressif et un commandant idéal.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre, nous avons tenu la position de blocage à Beaumont avec les vestiges de la 116 Panzerdivision. La division a atteint Florennes via Philippeville sous la pression de l'ennemi. Peu avant d'arriver à Florennes, le commandant du II./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26, SS-Hauptsturmführer Heinz Schrott, a été tué par des partisans perfides.

Le combat « glorieux » des soi-disant partisans n'était rien de plus qu'un meurtre méchant et banal. Les inventeurs de la guerre des partisans étaient les véritables criminels de guerre de cette guerre. Ils ont agi contre toute l'humanité et ont fait appel au plus bas des instincts. Je n'avais jamais connu de guerre partisane auparavant. Je n'avais pas non plus ressenti la haine fréquemment revendiquée par les Français ou les Belges. En revanche, j'ai toujours pu observer de bonnes relations entre les unités et la population des territoires occupés. Cette observation était particulièrement valable pour la population normande qui avait tant souffert.

Les soi-disant partisans ne relevaient la tête que lorsqu'ils n'avaient pas de crainte pour leur vie et leur intégrité. Ils ne se sont pas battus. Au lieu de cela, ils ont assassiné par trahison des membres individuels de l'armée allemande. Du point de vue militaire, les actions des partisans n'ont eu aucune influence sur la conduite de la guerre par les Allemands. La population non impliquée a été la plus touchée par les représailles des troupes allemandes. Ce ne sont pas les défenseurs de la guerre partisane, une violation du droit international, qui ont souffert. La haine entre les nations a été suscitée selon un plan. Il a été approfondi pendant longtemps par les activités criminelles des partisans. On ne peut non plus nier que les Alliés ont activement promu le communisme en Europe occidentale avec leur politique de partisans. Sans les actions perfides des « braves » partisans, il n'y aurait eu aucune raison d'organiser des « procès pour crimes de guerre ».

Nous avons traversé la Meuse à Yvoir le 4 septembre pour occuper une position défensive au-delà de ce secteur. La division a assumé le secteur Godinne-Houx. La 2 SS-Panzerdivision a assumé le secteur des deux côtés de Dinant.

La force de combat de la division était d'environ 600 fantassins ; elle était divisée en deux Kampfgruppen. Les chars n'étaient plus disponibles ; les tanks restants étaient en réparation à Liège. Il n'y avait pas de munitions disponibles pour la batterie d'obusiers lourds. Une batterie Flak de 88 mm a été déployée au carrefour nord-ouest de *Durnal* dans un rôle de soutien au sol.



Figure 2. Le canon Flak 88mm allemand (conçu contre les avions mais tout aussi puissant contre les chars) comme celui installé sans doute à Durnal au carrefour avec la route descendant vers Crupet et Yvoir-Carrière. © fliup.com

Les Américains ont immédiatement tenté de traverser la Meuse à Godinne et à Yvoir. Ils ont été repoussés avec de lourdes pertes. Cependant, ils ont réussi à créer une tête de pont à Houx. Ils avancèrent dans les bois et y établirent des positions. Au cours de la contre-attaque, la tête de pont a été réduite et devait être éliminée avant la nuit, le 6 septembre.

J'ai couvert tout le front et discuté de la défense ultérieure de la Meuse avec Milius et Siebken. Nos véhicules ont souvent été la cible de coups de feu tirés par les partisans dans les bois. Il n'y a pas eu de victimes de notre côté, mais nous avons trouvé six soldats du bataillon de sécurité de Liège assassinés ; ils avaient été abattus au repos. Une patrouille de reconnaissance a subi des coups de feu entre *Durnal* et Dinant. Les coupables n'ont pas été retrouvés.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, les Américains réussissent à traverser la Meuse à Namur et à réparer un pont mal démoli. Le commandant local de Namur s'enfuit à l'est sans informer ses unités voisines, laissant ainsi le cœur des défenses de la Meuse ouvert aux Américains. Une patrouille de reconnaissance du SS-Aufklärungs-Abteilung 12 [= 12^{ème} groupe de reconnaissance SS] a rencontré un bataillon d'avant-garde américain sur la route Namur-Ciney vers 11 heures.

J'étais sur le chemin du retour du poste de commandement de [Bernhard] Siebken [du II. Abteilung de son SS-Panzer Grenadier-Regiment 26 qui contenait la petite tête de pont américaine à Houx] lorsque cette mauvaise nouvelle est arrivée. Cela me semblait incroyable, mais le rapport a été confirmé par une autre patrouille à 11h15. Les unités ont été immédiatement alertées et reçurent l'ordre de se retirer derrière l'Ourthe. Le retrait ne pouvait être effectué que la nuit. Mais la vitesse était essentielle ! Nous étions pressés par le temps ! Les Américains seraient bientôt à Spontin et il ne leur faudrait que quelques minutes avant d'atteindre le carrefour. Le groupe devrait utiliser ce carrefour s'il voulait échapper aux Américains.

En un instant, le personnel des opérations courut vers Spontin. J'ai conduit le groupe sur un terrain en forte pente pour atteindre Spontin à travers un bois. Juste avant d'arriver à Spontin, Hubert Meyer m'a demandé de céder la tête au SS-Hauptsturmführer Heinzelmänn. J'ai fait signe à Heinzelmänn de passer devant nous et son véhicule nous devançait au moment où nous nous approchions des premières maisons de Spontin. La ville était dans un profond défilé ; à gauche de la route se trouvait un mur de 1,5 mètre autour duquel la route tournait à l'est. Comme toujours, je me tenais debout dans le véhicule et j'essayais de jeter un coup d'œil « de l'autre côté de la colline ». En conséquence, j'ai pu voir par-dessus le mur proéminent, la route principale menant à Namur. J'ai crié un avertissement à Heinzelmänn, mais il était trop tard ! Un obus a déchiré le véhicule de tête et le premier char américain a passé le coin de la rue en tirant.



Figure 3. A Spontin : peut-être le Sherman qui a touché le premier véhicule de la colonne allemande avant d'anéantir cette moto de l'estafette qui venait aussi de Durnal ; le fameux mur clôturant le parc du château, là où se trouve actuellement la plaine de jeux ; le tournant masquant la Force King de la 3^{ème} Division Blindée américaine.
© photos prises par André Tilmant.

La situation a changé en un clin d'œil. Ce n'était pas comparable à un pique-nique que d'attaquer une colonne de chars avec nos deux Volkswagen. Nous ne pouvions pas reculer. J'ai regardé le char qui avançait lentement. De par ma propre expérience dans des situations similaires, j'ai supposé que le commandant de char allait utiliser cette opportunité unique pour se rendre maître de l'état-major ou l'éliminer par le feu. Il ne restait plus qu'à sortir de la route au plus vite !

J'ai sauté par-dessus la porte et la grille qui séparaient une cour d'un jardin. Quelle mauvaise surprise cependant ! J'étais dans un piège terrible. Je ne pouvais pas m'échapper derrière la rangée de maisons ; les bâtiments avaient été construits sur des terrains en pente qu'il fallait gravir et étaient également entourés d'un haut mur. Si j'essayais de l'escalader, je me présenterais comme une cible idéale pour les Américains.

La première chose à faire était de trouver un endroit où se cacher. Un poulailler était la seule option, alors je l'ai fait ! Quelqu'un a survolé le fil. Max Bornhöft [le chauffeur de Meyer, son vrai prénom serait Wilhelm, né le 21 avril 1922, 1,72 m, mince, blond foncé, yeux bleus, il avait rejoint la SS le 4

juin 1940, avec la L.A.H. de Meyer en France, en Grèce et en Russie, croix de fer] m'avait vu avant que je disparaisse. À ce moment-là, nous étions tous les deux dans le piège. Au moins, le poulailler offrait quelque dissimulation à la vue de l'ennemi pour le moment. Nous espérions retrouver le chemin de nos camarades après la tombée de la nuit. De la route, des cris ont retenti quand la population a applaudi les Américains. Les chars sont passés. J'ai entendu un échange de mots enthousiastes dans une maison voisine et entendu le nom de Köln. Je ne l'ai jamais revu. Le SS-Obersturmführer Köln a été classé comme disparu depuis lors. *[Confusion entre le nom de la ville de Cologne et l'Untersturmführer Heinz Kölln né à Hamburg le 20 janvier 1923, décédé en septembre 1944, sans plus de précision, et qui repose au cimetière militaire de Lommel, parcelle 5 tombe 580.]*



Figure 4. A Spontin, les jardins et la butte à l'arrière des maisons de la grand-rue et de l'église. © Google Maps

À ce moment-là, on arrivait à 14 heures ; une pluie légère tomba sur le toit du poulailler. Je ne pouvais plus rester là. Je devais savoir ce qui se passait sur la route. J'ai rampé vers le grillage sur le ventre. J'avais à peine atteint le coin du poulailler lorsque j'ai vécu l'un des moments les plus éprouvants de la guerre.

Certains partisans se sont approchés de la clôture et ont parlé au fermier. Ils voulaient probablement savoir s'il avait vu des soldats allemands à la ferme. Le fermier secoua la tête. Les dents serrées, je n'étais qu'à quelques mètres des partisans. Ils s'appuyèrent sur la clôture et fouillèrent visuellement la colline. S'agirait-il de mes dernières minutes sur terre ? J'ai fermement saisi mon pistolet ; ils ne m'auraient pas sans combat. Un buisson d'orties me dissimulait.

Des cris et des coups de feu ont attiré les compagnons vers la ferme voisine. La vie d'un camarade a pris fin. Nous nous sentions un peu mieux. Après, la ferme a été fouillée et peut-être que la pluie a tenu les curieux à l'écart. Les minutes sont devenues des heures. Nous avons été heureux de la météo. Tout à coup, nous avons été abasourdis. Les poules se rassemblaient devant le poulailler et voulaient y entrer. Mais elles ne voulaient pas partager leurs quartiers avec nous. Elles voulaient

qu'on sorte. L'histoire ne pouvait pas bien se terminer, alors ce qui devait arriver est arrivé. Le petit vieux fermier est resté à la clôture, se demandant ce qui se passait. Il a ensuite tenté de ramener ses volailles dans le poulailler. Les créatures étaient têtues, cependant. Elles voulaient avoir leur « empire » pour elles seules.

Curieux, le fermier passa la tête dans le poulailler. Il n'aurait pas dû le faire parce qu'avant de pouvoir ouvrir la bouche, il se retrouva assis sur un vieux tonneau dans le coin le plus sombre. À ce moment-là, il était devenu le troisième homme du baril. Il a regardé nos pistolets avec terreur. Nous aurions préféré être sans notre visiteur. La situation était devenue plus compliquée. Avec notre chance, la femme du fermier nous rejoindrait bientôt. Son seigneur et son maître lui manqueraient certainement très bientôt et elle partirait à sa recherche.

Nous avons décidé de libérer le vieil homme. Il a promis de se taire et de ne pas contacter les partisans. Il se sauva rapidement. Bien sûr, nous n'avons pas pris sa promesse pour argent comptant. Le vieil homme avait à peine disparu que nous avons grimpé par-dessus le haut mur et avons rapidement atterri devant le siège des partisans.

Je n'avais pas compté sur cette surprise. Ça ne pouvait pas être pire que ça. Les partisans étaient logés dans la chaufferie de l'église et un jeune homme se tenait à la porte de la cave en dégustant sa première cigarette américaine. Des partisans fortement armés montaient les marches de la cave. Nous avons sauté, rampé et couru à travers le cimetière comme des belettes. Les vieilles tombes et les pierres tombales les ont empêchés de nous découvrir.



Figure 5. A Spontin, le cimetière autour de l'église (juste avant sa désaffectation pour devenir un parking) et la sacristie avec la chaufferie en cave avec escalier extérieur. © JLW

Nous avons atteint le tas de débris dans le coin du cimetière. Comme rien d'autre ne me venait à l'esprit pour le moment, j'ai recouvert Max de vieilles couronnes de fleurs et lui ai demandé de garder un œil sur l'entrée de l'église. J'avais l'intention de me cacher derrière de la végétation.

Un cri retentit à travers le cimetière ; cela nous disait que nous étions dans une situation très dangereuse. Pendant que je me retournais, je vis les canons des armes de deux policiers [*les gendarmes Victor Demazy et André Tilmant*] sur les escaliers de l'église. La police a été surprise ; ils n'avaient pas encore vu Max. J'ai levé mon pistolet comme un éclair et j'ai indiqué que j'étais sur le point de tirer. La police se mit à couvert. Je devais partir ! J'ai couru vers le côté sud du cimetière et je me suis retrouvé à nouveau face au canon d'une carabine. Son propriétaire se tenait sur le seuil d'une porte et a décroché lorsque je me suis précipité directement vers lui et que je l'ai menacé avec un pistolet. Nous étions entourés. Le vieil homme avait alerté tout le monde alors j'ai sauté par-dessus le mur du cimetière et atterri dans la rue du village qui se trouvait quatre mètres plus bas. Max était essoufflé derrière moi.

Jésus ! Il était incroyable à quel point vous pourriez devenir agile si votre vie était en jeu. La rue était en pente, elle montait. Mes poumons semblaient prêts à éclater. Des balles sifflaient autour de nos oreilles. J'ai entendu un cri de Max. Je me suis retourné et j'ai tiré quelques coups de feu. Max était allongé sur la route. Il avait été abattu. Mes balles avaient forcé les « braves combattants de la liberté » à se mettre à l'abri. Je me suis dirigé vers la sortie du village. Juste à temps, j'ai vu deux autres partisans monter la garde. Où pourrais-je aller ? J'ai vu une petite porte maintenue en place seulement par une grosse pierre. Je me suis caché derrière cela sans me faire remarquer.

Je me suis assis dans le coin de l'écurie, complètement épuisé, scrutant à travers les fentes de la porte. Les partisans apparurent en quelques instants, parcourant la route avec excitation, fouillant chaque buisson. Ma disparition ne pouvait pas être expliquée et ils ont commencé à se blâmer mutuellement.

D'une voix forte, l'un des partisans m'a demandé de quitter ma cachette et de me rendre. Il a promis de me livrer aux Américains et de respecter le « droit international ». Je n'ai pas répondu à sa demande.

Mon pistolet semblait devenir de plus en plus lourd dans ma main. À un moment donné, nous avons juré que nous ne serions jamais capturés vivants. Les expériences sinistres en Russie nous ont fait faire cela. L'heure avait sonné ! Il y avait une balle dans la chambre et une dernière dans le magasin. Devrais-je remplir mon serment ? Était-ce valable uniquement sur le front de l'Est ? Ces circonstances n'étaient-elles pas complètement différentes ? Les minutes passaient. J'ai regardé mon pistolet encore et encore.

J'ai pensé à ma famille et à l'enfant à naître. C'était difficile, très difficile, de prendre une décision. Les partisans se tenaient à quelques mètres de ma cachette. J'ai étudié leurs visages. Certains avaient des traits amers et brutaux, d'autres semblaient plutôt inoffensifs, peut-être n'avaient-ils reçu leur arme que quelques instants auparavant.

Le chef du groupe m'a demandé de me rendre à nouveau. Un garçon d'environ 14 ans se tenait à côté de lui. C'était évidemment père et fils. Le petit coquin avait une carabine.

Le garçon pointa soudain avec enthousiasme la porte et la pierre qui avait roulé sur un côté. Il a compris. C'était sec là où se trouvait la pierre, elle a donc dû être déplacée il y a quelques minutes à peine. Le père m'a demandé d'abandonner à nouveau.

Une balle a été tirée à travers la porte et des grenades à main ont été préparées. Deux autres coups fendirent la porte et me firent aller plus loin dans le coin.

J'ai appelé le père : « Mon arme est dirigée contre votre fils ! Voulez-vous tenir votre promesse ? » Il a immédiatement attiré le garçon vers lui et a répété sa promesse de me soigner correctement.

C'était fini. Une contre-attaque de mes camarades était mon seul espoir. J'ai jeté le chargeur du pistolet dans un coin et le pistolet dans un autre. Quel horrible sentiment d'être fait prisonnier !

J'ouvris lentement la porte et me dirigeai vers le chef partisan. Certains des types se sont déplacés pour m'attaquer ; plusieurs pistolets et carabines ont été braqués sur moi. Pas un mot n'a été dit. Je n'ai pas tenu compte des armes menaçantes. J'ai regardé dans les yeux du père. D'un geste de la main, il força ses compagnons à baisser les armes. Ils ont obéi à contrecœur et nous ont accompagnés à l'église. Le chef des partisans m'a dit qu'il s'était rendu en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale en tant que travailleur et qu'il n'avait vécu que de bonnes expériences. Il n'avait donc aucune raison de diriger une bande de meurtriers. Cependant, il a dit qu'il était parfois difficile d'empêcher les jeunes hommes de commettre des meurtres et des homicides involontaires.



Figure 6. Le docteur Louis Kaux (1902-1982).
© Vers L'Avenir.

Max était toujours allongé sur la route ; il souffrait d'une blessure par balle très déplaisante à la cuisse. Nous l'avons transporté au poste de police [*la gendarmerie*] où il a immédiatement reçu un vaccin antitétanique. Le médecin du village [*Dr. Louis Kaux*] était exceptionnellement amical. Il nous a dit qu'il espérait que nous pourrions bientôt rentrer chez nous.

Les deux policiers ont ensuite pris des menottes dans leurs poches et les ont mises à mes poignets. Je suis presque tombé à genoux dans la douleur. Les menottes pinçaient pratiquement mes mains. Elles ont pénétré de plus en plus profondément dans ma chair. Ils me regardent en attendant : les partisans étaient aussi bouche bée. Ces deux-là doivent avoir souvent pratiqué cette torture dans le passé. Il était évident qu'ils attendaient que je crie de douleur. Max regarda et dit : « Les bâtards ! »

Le meneur est revenu dans la pièce et a donné l'ordre de m'éloigner. Nous avons trébuché à travers le cimetière et sommes revenus à la chaufferie, la base d'opérations du partisan. Max a été mis sur un matelas en paille. Étonné, j'ai regardé les deux policiers ouvrir la porte de la chaudière et sortir leurs vêtements de civils. Ils sont partis peu de temps après, vêtus comme des partisans. J'ai secrètement maudit l'unité de police de campagne allemande qui était postée à côté de l'église. Les compagnons ont dû être endormis au volant ; les troupes de première ligne payaient le prix de leur incompétence. Max souffrait énormément. Il m'a demandé encore et encore de contacter son père si je survivais. Il avait peu d'espoir pour lui-même.

Les heures passèrent lentement dans la cave. Le chef partisan nous a apporté du pain. Il était inquiet ; il savait qu'il y avait des troupes allemandes à l'ouest du village et qu'elles passeraient probablement par *Spontin* pendant la nuit. J'ai écouté chaque bruit. D'après la conversation des partisans, j'ai compris que les Américains étaient partis à Dinant et qu'il n'y en avait plus à *Spontin* à ce moment. Un partisan très silencieux nous a gardés. Si seulement il n'était pas aussi négligent avec

son pistolet. Chaque fois que j'essayais de mettre Max plus à l'aise, il criait et brandissait son pistolet. Le jeune homme était terrifié. J'ai découvert pourquoi quelques heures plus tard.

Les partisans sont partis soudainement à minuit et n'ont laissé que notre garde avec nous. Avant de partir, ils ont déplacé une lourde table entre le garde et nous. Cela a divisé la pièce en deux. Le pistolet était pointé sur moi tout le temps. Parfois, j'avais l'impression qu'il voulait me tuer.

Les véhicules traversaient le village : étaient-ils allemands ou américains ? Nous n'avons pas eu à attendre longtemps pour une réponse. Au bout d'une heure, j'ai entendu des coups de feu et l'explosion de munitions. Les munitions ont sifflé dans les airs. C'était probablement un véhicule allemand qui brûlait.

À l'aube, il y avait du bruit tout autour de nous. Nous pouvions faire la différence entre les tirs des mitrailleuses allemandes et américaines. Nous avons écouté avec inquiétude le bruit de la bataille. Notre garde est devenu de plus en plus agité ; son pistolet était dirigé en permanence vers moi. Il a même refusé de donner de l'eau à Max. il avait peur de nous tourner le dos.

La vitre a été soudainement brisée par des tirs de mitrailleuses et les Américains nous ont demandé de nous rendre. C'était une série intéressante d'événements ! Terrorisé, le garde nous a menacés de son coin avec son pistolet. Je devais lui crier dessus pour ouvrir la porte et arrêter de tirer à toute allure sur les Américains. Les Américains ont continué à tirer. Notre partisan a enfin ouvert la porte et les a appelés. Des tirs de mitraillettes ont atteint le mur de l'église et le premier Américain a descendu les escaliers de la cave.

Étonné, j'ai regardé notre garde recevoir un coup de pied brutal dans le cul. Il a volé dans le coin. Le partisan s'est avéré être un déserteur de Lorraine. Il était contrarié parce que les Américains le traitaient comme un clochard.

Mon étonnement a disparu rapidement ; une mitraillette a été pointée sur mon estomac. Dans le même temps, un deuxième Américain a crié : « Ne résistez pas ! Mon copain veut vos médailles comme souvenir. » Impuissant et avec rage, j'ai permis qu'on vole ma croix de chevalier. Je l'avais avec moi depuis avril 1941.

Le second américain parlait bien allemand ; sa mère était née en Allemagne. Il m'a dit : « Pour l'amour de Dieu, ne leur dites pas qui vous êtes. Vos soldats sont maltraités à l'arrière ! » Je n'ai compris le sens de ses paroles que vingt-quatre heures plus tard.

Nous avons grimpé les marches et nous sommes tombés sous le feu d'une mitrailleuse allemande dans le cimetière. J'ai vu la position de tir dans les bois, à peine à 150 mètres de l'église. Nous nous sommes allongés entre les tombes et avons attendu une pause dans les tirs. Avant que je sache vraiment ce qui se passait, ma montre et mes bagues ont été volées. J'étais tombé entre les mains de gangsters.

Mon argent m'a été volé derrière l'église et un autre GI a pris ma garde. En colère parce qu'il ne restait plus rien à voler, il m'a frappé dans le dos avec la crosse de son arme. Après quelques mètres, il en avait assez. Lorsque nous avons croisé deux femmes effrayées devant leur porte, j'ai reçu un autre coup dans le dos. J'ai trébuché après quelques pas et je me suis tourné pour recevoir un grand

coup sur le côté de la tête avec la crosse de l'arme. Je me suis effondré au sol. En tombant, j'ai entendu les protestations des femmes.



Figure 7. Décoration et bague de choix comme souvenirs : Croix de chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne et glaives et Bague d'honneur des SS « Totenkopfring » (anneau à la tête de mort – l'original est dans un musée et on peut en avoir une copie avec le nom de Meyer gravé mais à la taille de son doigt pour 250 \$). © Wikipedia, sshonoring.com

D'autres coups me poussèrent sur mes pieds et je traversai la rue en titubant. Les cris des femmes ont résonné à mes oreilles. Quelques pas plus loin, le gangster m'a poussé dans un petit jardin. Du sang, obstruant mes yeux, jaillissait de mon oreille gauche. Je ne pouvais plus penser. J'ai vu un grand buisson de groseillier devant moi, dans lequel j'ai été poussé. Donc ça allait être la fin de la route pour moi ! Une image de ma famille est passée rapidement devant mes yeux. Le rapport officiel serait « manquant au combat ». Ma vraie fin était d'être assassiné puis jeté dans une tombe anonyme !

J'ai regardé l'homme avec un dédain fiévreux pendant qu'il levait sa carabine. Je ne le voyais plus du tout ; j'étais déjà dans le monde à venir. Avec étonnement, j'ai vu la carabine tomber ; il m'a laissé avec un « Damn » et est parti.

Mon sauveur était le jeune lieutenant dont la mère était allemande. Il est intervenu au dernier moment et a mis fin aux actes de violence du soldat.

Le lieutenant a essayé d'excuser le comportement du soldat. Il a dit que c'était la campagne de propagande irresponsable des guerriers en fauteuil qui était responsable des brutalités. Pour ne pas tacher son véhicule, je me suis assis sur un garde-boue. Le pare-brise était rouge avec mon sang en quelques instants. Le sang a été soufflé dessus lorsque nous avons démarré. Nous nous sommes arrêtés à une colonne d'approvisionnement américaine après un court trajet. Là, j'ai été remis au chef de la colonne avec les instructions pour m'emmener à l'hôpital.

La colonne était composée d'environ douze camions et voitures. Chacun était équipé d'une mitrailleuse. Tous les véhicules avaient un chauffeur et deux assistants. J'ai constaté à quel point les soldats étaient ravitaillés avec un étonnement mêlé de jalousie. Une force opérationnelle d'avant-garde composée d'un bataillon de chars et d'un bataillon d'infanterie s'était rassemblée comme si elle était sur le point de participer à un défilé. Les chars après chars et les véhicules après véhicules ont été rassemblés dans un espace dégagé. La formation a été réapprovisionnée sans aucune mesure de défense terrestre ou aérienne en place.

Cinq Tigres attaquant en sortant des bois auraient détruit tout ce groupe. Mais il n'y avait pas de Tigres entre la Meuse et la frontière allemande. Il n'y avait que des hommes fatigués au combat dans cette zone. Ils erraient dans les parages, écrasés par le destin. Les Américains seraient-ils arrêtés au Westwall [= *Mur de l'Ouest = ligne Siegfried*] ? Je ne pensais pas que c'était possible. Je savais qu'il n'y avait plus de divisions fonctionnelles et, de plus, le Westwall était incomplet et avait été négligé depuis longtemps.

En vérité, la Ruhr était sans défense devant les avancées des Alliés et rien ne pouvait empêcher Montgomery d'occuper la forge d'armes allemande. Un puissant mouvement de dix à quinze divisions alliées dans la zone nord-ouest briserait la colonne vertébrale de la résistance allemande et mettrait fin à la guerre dans quelques semaines. Le conflit pour l'Europe avait été perdu.

Les gémissements d'un camarade blessé m'ont ramené à la réalité. Il était dans un véhicule voisin avec une plaie abdominale. J'ai vu soudainement une main s'agiter dans le troisième véhicule ; c'était Max dans un camion de carburant. Les canettes vides formaient son lit de malade. Une soixantaine de prisonniers allemands avaient été rassemblés entre-temps. Des parachutistes, une quinzaine de soldats de ma division et des membres d'un bataillon de sécurité ont été répartis entre les camions.

La colonne est partie vers Namur tard cet après-midi. J'ai soigneusement observé des pistes à travers les champs de céréales. Une tentative d'évasion réussirait-elle ? Il était évident que j'avais des idées d'évasion. J'ai poussé un jeune parachutiste et lui ai indiqué mon idée. Il acquiesça de la tête et se rapprocha du bord du véhicule.

Les Américains faisaient attention. Chaque véhicule était couvert par la mitrailleuse chargée du véhicule suivant et, en outre, un Américain muni d'une mitrailleuse était assis sur chaque cabine. En conséquence, seule une route comportant de nombreux virages et traversant des terrains boisés pouvait entrer en considération pour une évasion. Nous n'avons pas eu une telle chance ; nous sommes arrivés à Namur plus tôt que prévu. La meilleure chance de s'échapper était partie, mais l'idée de nous échapper nous est restée. Nous voulions être de nouveau libres.

Ce qui restait de la 12.SS-Panzer-Division « Hitlerjugend » passa sous le commandement de Hubert Meyer (sans aucune parenté avec Kurt) qui ajoute ceci (pages 333-334 des mémoires de Kurt Meyer) :

Ce fut un coup dur pour la division de perdre son commandant, d'autant plus que son sort était incertain. Les hommes n'avaient pas seulement entendu parler de lui ; mais tous l'avaient vu à un moment ou à un autre là où des combats avaient lieu, en particulier dans des situations difficiles.

Les membres de l'état-major de la division et l'état-major du SS-Panzer-Regiment 12 qui avaient survécu dans leur fuite face aux Américains à Spontin [*Hubert Meyer ne se trompe pas dans le nom du village*] sans être blessés se sont cachés dans un bois à la périphérie du village jusqu'à l'obscurité.

Ils ont été appelés à se rendre par les partisans qui soupçonnaient qu'ils étaient là. Cependant, personne n'a osé entrer dans les bois. Les soldats ont entendu les colonnes américaines se déplacer dans le village et être accueillies avec enthousiasme par les civils qui sortaient de leurs cachettes. Ils ont également entendu des tirs vers le soir entre leurs camarades cachés dans le village et les partisans. Ils craignaient que leur commandant de division ne se trouve dans le village mais, bien sûr, ils ne savaient pas exactement où il se trouvait. Ils n'étaient pas en mesure d'intervenir avec seulement leurs deux ou trois pistolets.

Le groupe de neuf hommes a marché vers l'est pendant la nuit. Ils n'avaient pas de carte ; leur seule aide à la navigation était une boussole. Au début, ils ont traversé la campagne, puis longé des voies de chemin de fer. Ils voulaient rejoindre leurs camarades.

Après minuit, ils ont rencontré un avant-poste du Kampfgruppe Siebken qui avait pu reculer sous le couvert des ténèbres. Une patrouille avait été envoyée à Spontin et elle a signalé le village évacué par l'ennemi. Un civil a déclaré qu'un officier supérieur allemand avec une décoration autour du cou avait été blessé dans la rue et emmené par la police. Nous ne pouvions qu'espérer que le commandant était encore en vie.

Sur un effectif total initial de 20.000 hommes (y compris les réservistes) dans la division, environ 10.000 hommes, dont 21 commandants d'unité, avaient été perdus. L'artillerie était pratiquement sans canons, il ne restait pour ainsi dire que des armes légères d'infanterie et le nombre de véhicules était réduit à un quart.



Figure 8. L'endroit où Kurt Meyer a sauté de son véhicule ; le gendarme Tilmant avec sa famille dans le cimetière de l'église ; la gendarmerie du temps où elle était encore en activité.
© Photos prises par André Tilmant et famille.

Un document officiel belge :

Royaume de Belgique – Ministère de la Justice

COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE

LES CRIMES DE GUERRE commis lors de la libération du territoire national – SEPTEMBRE 1944 – RÉGION DE DINANT

LIÈGE – GEORGES THONE, ÉDITEUR – 1946

AVANT-PROPOS

Un arrêté du Prince-Régent, daté du 13 décembre 1944, a constitué une « Commission d'enquête sur les violations du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre ».

Cette Commission, communément appelée « Commission des crimes de guerre », doit sa création, autant à l'attitude de l'armée et à la politique de l'administration allemandes durant l'occupation de 1940 à 1944, qu'à la décision prise par les puissances alliées à la Conférence dite de Saint-James, à Londres, le 13 janvier 1942.

A l'issue de la guerre 1914-1918, l'opinion publique mondiale, et plus spécialement celle des pays qui avaient été opprimés par l'Allemagne, fut déçue de voir que, malgré les dispositions du traité de Versailles (partie VII, articles 227 à 230), les crimes de guerre étaient restés sans châtiment. Cette impunité apparaît comme d'autant plus grave qu'elle énerve les conventions internationales, qui sont généralement l'aboutissement de négociations laborieuses. On peut se demander dans quelle mesure pareilles conventions sont efficaces, si l'on a des raisons de croire que les infractions commises n'entraînent, pour leur auteur, aucune sanction.

Aussi, durant cette guerre, une volonté nette s'est-elle affirmée, chez toutes les puissances alliées, de châtier les criminels de guerre ; cette volonté s'est manifestée avec une force accrue dans la mesure même où les crimes commis se sont révélés plus nombreux, plus flagrants et plus inhumains.

La Commission belge créée par l'arrêté du 13 décembre 1944 a pour mission de faire enquête sur toutes les infractions commises, sur le sol de la Belgique ou à l'étranger, au détriment des Belges, par des sujets appartenant à l'armée ou à l'administration ennemies. Elle constitue des dossiers au sujet de chaque cas, dossiers destinés à permettre la mise en jugement des coupables devant les tribunaux belges ou devant d'autres juridictions qui pourraient être créées à cette fin. C'est ce qui distingue la Commission actuelle de celle qui fut créée à l'issue de la guerre 1914-1918, et à laquelle n'était dévolu que le soin d'établir une documentation historique.

La Commission de 1944, toutefois, se propose, elle aussi, de faire travail d'historien. En effet, il est à craindre que, malgré la minutie des enquêtes menées par ses membres, aidés des « autorités administratives et judiciaires qui sont tenues de prêter leur concours » (article 4 de l'arrêté du 13 décembre 1944), beaucoup de coupables n'y échappent, les crimes ayant été commis sous le couvert de l'uniforme anonyme, sans témoins, — ceux-ci ayant été fréquemment « supprimés » — ou dans

des conditions telles qu'aucune identification de l'auteur ne soit possible. Or, ces crimes sont certains, indéniables et il y a lieu de les relever. Les règles de la critique historique la plus stricte sont, bien entendu, observées, car les rapports de la Commission n'auront d'autorité que pour autant qu'ils ne relèvent que des faits établis après la plus sévère vérification.

LA CAPTURE DU GÉNÉRAL MEYER

Le quartier-général des troupes responsables des meurtres et des incendies de Sovet cantonnait à Durnal, non loin de Spontin. Devant la maison de M. Alexandre Lamy, dans laquelle il s'était installé, se trouvait une plaque en bois portant cette inscription : « Meyer, Ortskommandant » [= *commandant de la place*]. L'officier général répondant à ce nom avait pris le commandement de troupes fraîches qui venaient d'être débarquées à Ciney. D'après le baron de Pierpont, bourgmestre de Spontin, ces troupes provenaient des divisions « S.S. Adolf Hitler », « Hitlerjugend », « Gross Deutschland » et « Prinz Eugen ». Elles avaient été groupées en une seule unité de combat.



Figure 9. A Durnal, la maison d'Alexandre Lamy, dernier quartier général de Kurt Meyer avant sa capture.

© Benoît Miroux - Simple comme un coup de fil - Yvoiriennes, Yvoiriens.

Le mercredi 6 septembre 1944, vers quatorze heures, les chars américains avaient atteint Spontin, livré bataille, et tué une quinzaine d'Allemands qui avaient pris place dans une colonne de véhicules qui se repliait vers l'est. Après cette rencontre, les Américains avaient poursuivi leur route vers Dinant, tandis que les Allemands s'étaient dispersés dans les alentours.



Figure 10. Marcel Bertholet.
© T'es un vrai Spontinois si...

Ce même jour, vers dix-neuf heures, M. [Calixte] Tasiaux accourut près du gendarme [Hector] Hock et lui déclara qu'il venait de surprendre deux Allemands dans son poulailler. A sa vue, ceux-ci s'étaient enfuis du côté de l'église. Le gendarme Hock prévint ses collègues Demazy et Tilmant, qui possédaient chacun un revolver. Marcel Bertholet et Alphonse Gerson, qui était armé d'une carabine de guerre, se rendirent avec eux au vieux cimetière, qu'ils encerclèrent. Dès que

les gendarmes Demazy et Tilmant eurent pris position derrière la muraille de l'enclos, en face de l'église, ils aperçurent deux Allemands qui s'apprêtaient à escalader le petit mur qui sépare le jardin de la gendarmerie du cimetière. Le gendarme Demazy fit les sommations d'usage, mais sans résultat. Des coups de feu furent échangés, mais sans dommage. Les deux Allemands parvinrent à sauter dans le jardin de la gendarmerie, le traversèrent en courant, et se trouvèrent bientôt sur la route. A ce moment, Alphonse Gerson, qui avait deviné ce qui se passait et avait agi en conséquence, les aperçut, et fit feu de son arme. Blessé, l'un des fuyards s'écroula sur la route. Quant à l'autre, il avait disparu sans qu'on s'en aperçoive.

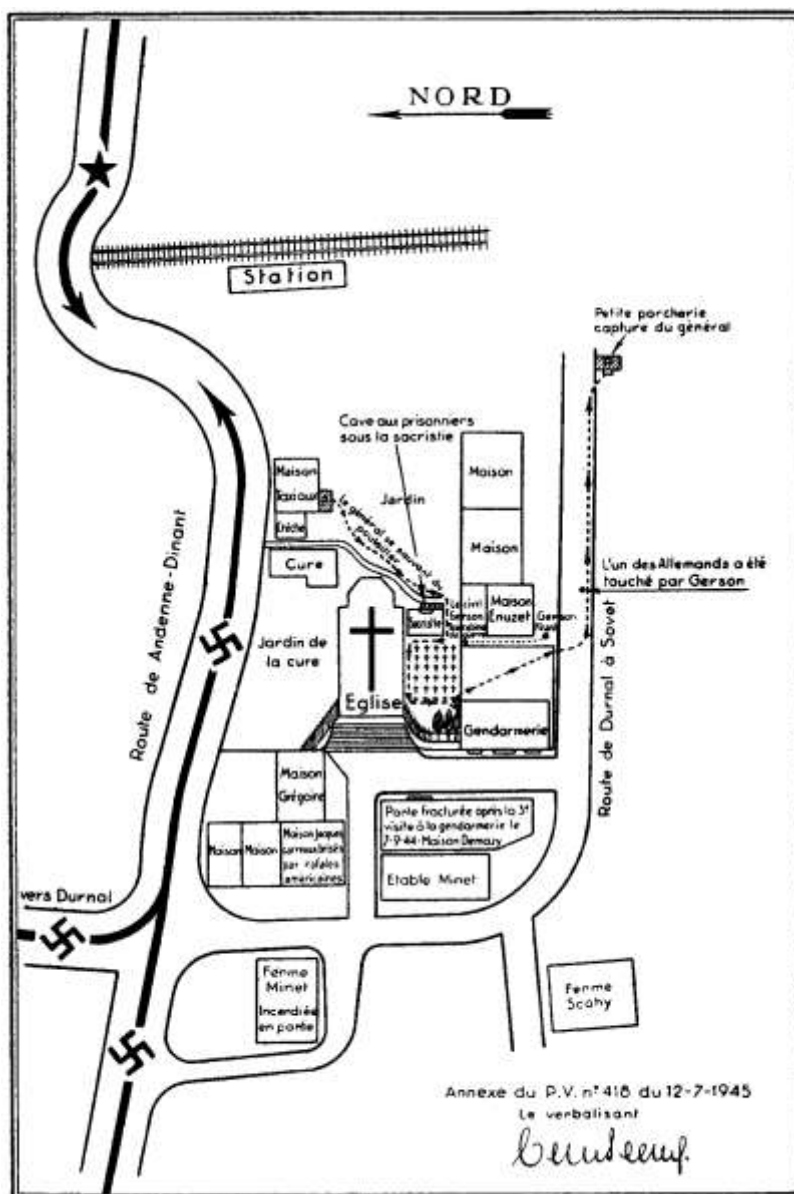


Figure 11. Plan du village de Spontin. En haut, la route venant de Namur avec, au niveau de l'étoile, le carrefour de la route vers Ciney, parallèle à la ligne de chemin de fer (et juste en dessous de la flèche indiquant le nord).

© COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.

Sur ces entrefaites, le commandant de la brigade de gendarmerie de Spontin *[en civil parce que n'étant pas de service]* arriva sur les lieux. Des recherches furent aussitôt entreprises dans le but de retrouver la trace de l'Allemand qui était parvenu à s'échapper. Celles-ci menaçaient de rester infructueuses, lorsque quelqu'un avisa la porte d'une porcherie se trouvant en bordure de la route de

Durnal à Spontin [*lire « route de Durnal à Sovet » comme sur le plan*], qui était soigneusement close, alors qu'elle était généralement ouverte.



Figure 12. La porcherie dans laquelle s'était réfugié le général Meyer à Spontin. © COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.



Figure 13. Rue du Bouchat, 17. La porcherie historique a été démolie mais on voit encore la pente du toit. © Google Maps

Le premier maréchal-des-logis chef de gendarmerie [*François*] Demlenne se posta, sans armes, à deux mètres de cette porte, autour de laquelle se rangèrent, prêts à intervenir immédiatement, le gendarme Tilmant, Fernand Paye, Marcel Bertholet, Georges Hubot et Alphonse Gerson. Le

commandant de la brigade de gendarmerie fit, en allemand, les sommations d'usage. Comme il n'obtenait aucune réponse, il donna l'ordre à Gerson de tirer dans la porte de la porcherie. Cette menace n'ayant amené aucune réaction, il ajouta, s'exprimant en allemand, qu'au troisième commandement, des grenades seraient lancées. Quoiqu'il eût été incapable de mettre cette menace à exécution, il fut bien inspiré de recourir à ce subterfuge. En effet, au premier commandement, une voix s'éleva : « Ich bin da. » — « Sortez, jetez vos armes, levez les bras. », répondit en allemand le premier chef Demlenne. — « Ja. » — La porte grinça, et une silhouette imposante s'en dégagait. L'Allemand se redressa, n'ayant rien perdu de sa superbe, claqua les talons, et, montrant la croix de commandeur qu'il portait au col, dit : « Ich bin General. » — « Vous êtes prisonnier de guerre. » — « Me garantissez-vous la vie sur votre honneur ? » — « Oui, sur mon honneur. » — « Vous êtes officier ? » — « Non. » — « Qui êtes-vous donc ? » — « Vous le saurez lorsque je vous remettrai entre les mains des Américains. »



Figure 14. La gendarmerie à côté de l'église, derrière sa grille à droite.
© T'es un vrai Spontinois si...

Le général allemand fut aussitôt emmené au bureau de gendarmerie, où se trouvait déjà son compagnon blessé, apparemment candidat-officier. On les conduisit en secret dans une cave de l'église, dont on boucha les soupiraux au moyen de vieilles pierres tombales, et dont on occulta la fenêtre. Par mesure de précaution, le premier chef Demlenne y fit également incarcérer un civil de Spontin, à la langue trop libre, et un soldat ennemi d'origine alsacienne, qui avait déserté et qui était hébergé à la ferme Thirifays. Les gendarmes de la brigade se relayèrent pour assurer la garde de ces prisonniers. Au cours d'une longue conversation qu'il entretint avec le général allemand, dans cette prison improvisée, le commandant de la brigade de gendarmerie de Spontin lui dit notamment : « Vos soldats viennent d'incendier le village de Sovet et d'y fusiller des civils. Ce sont

certainement des militaires appartenant à votre division. » — « Oui, s'ils ont fait cela, c'est parce que des "partisans" y avaient blessé deux soldats allemands. », répondit l'officier ennemi.

Il se confirma bientôt que les Allemands étaient revenus à Spontin. Des groupes de vingt à trente hommes circulaient dans la localité et dans le voisinage de l'église. Le gendarme Hock, qui avait été chargé de surveiller le carrefour de Spontin, fut arrêté et conduit à pied à Braibant. Cependant, un cinquième prisonnier, un soldat allemand, vint rejoindre les autres dans les sous-sols de l'église.

Le jeudi 7 septembre, aux premières heures, la situation menaça de se compliquer. En effet, des rescapés de l'engagement de la veille, témoins de la fuite de leur chef, se mirent à sa recherche.

Dans la matinée, deux soldats allemands se présentèrent à la gendarmerie. Ils étaient accompagnés d'un individu d'origine gantoise, ouvrier à l'établissement des Eaux minérales de Spontin. Ce dernier, ne voyant plus l'enseigne qui indiquait la destination du bâtiment, demanda s'il était bien à la gendarmerie. — « Non, c'est plus loin. », répondit Mme Demlenne. *[Peut-être ne voulait-elle pas dire « plus loin dans la rue » mais « plus loin dans le couloir » car les logements des familles des gendarmes étaient en façade, la famille Tilmant à gauche et sans doute la famille Demlenne à droite, et les bureaux étaient à l'arrière.]* Là-dessus, les trois hommes s'en allèrent. Dix minutes plus tard, trois officiers ennemis firent irruption dans la cuisine de Mme Demlenne et lui demandèrent si elle n'avait pas vu, la veille, un officier blessé. L'épouse du commandant de la brigade de gendarmerie le nia énergiquement.

Entre temps, la bataille se rapprochait de Spontin. Le premier chef Demlenne se rendit à l'église et fit sortir de la cave les gendarmes Demazy et *[Lucien]* Braconnier, commis à la garde des prisonniers. Les Allemands, se croyant gardés par un partisan armé — le déserteur d'origine alsacienne dont nous avons déjà parlé — ne cherchèrent pas à s'enfuir. Les habitants du quartier gagnèrent les bois proches, où, pendant une heure, ils furent pris, mais heureusement sans dommage pour personne, sous le feu des mitrailleuses.

Vers midi, après avoir livré une courte bataille, les chars de l'armée américaine entrèrent à Spontin. Les fantassins envahirent le cimetière et découvrirent la cave dans laquelle avaient été enfermés les Allemands. Le général Meyer, son compagnon de fuite et les deux soldats allemands, dont le déserteur alsacien, furent immédiatement faits prisonniers. Tel fut l'épilogue du massacre de Sovet.

* * *

Nous comprenons que les soldats allemands se soient défendus contre les membres du F.I. qui les avaient pris à partie. Il n'est rien de plus conforme au droit des gens. Mais il n'est rien de plus contraire aux règles et coutumes de la guerre que de faire payer à des civils innocents le prix d'une revanche dont on se garde bien de chercher l'occasion en engageant le combat avec des formations armées.

Aussi notre Commission a-t-elle dénoncé au gouvernement belge et aux gouvernements des Nations-Unies le général Meyer et les officiers et sous-officiers qui, sous ses ordres, commandaient les unités en provenance des divisions « S.S. Adolf Hitler », « Hitlerjugend », « Gross Deutschland » et « Prinz Eugen » qui se sont rendues coupables des assassinats, des coups et blessures, des incendies, et des vols et pillages dont nous venons de rendre compte.

Un livre d'histoire locale : la relation faite par A. WOUEZ, de Durnal, dans « Spontin, Durnal et Dorinne, Essai historique »

(Bruxelles, Editions Techniques et Scientifiques, 1958, pages 198-199).

6 septembre 1944. — Les blindés américains font irruption à Spontin. Leur attaque est si soudaine et si vigoureuse que les Allemands ne prennent pas la peine de parer au plus pressé et s'égaillent dans les bois. Un officier général allemand et son adjoint, séjournant au château [?], sont pris dans une souricière et se terrent d'abord dans un poulailler, puis dans le cimetière ; mais ils ont été aperçus.

MM. Tilmant et Demazy de la brigade de gendarmerie, leur donnent la chasse. Une vive pétarade de coups de pistolets s'engage de part et d'autre et les deux Allemands bien abrités derrière les tombes rendent coup pour coup. A ce moment, M. Gerson, alerté par la fusillade, saisit le fusil de guerre qu'il a reçu le matin et prenant les deux officiers à revers, lâche son coup et blesse l'un d'eux. Se sentant découvert, l'autre s'enfuit et disparaît... dans une porcherie.

Sommé de se rendre, l'officier sort du réduit en maugréant et se présente, hautain : général Meyer, commandant la division « Hitler Jugend ». Il est emmené avec son officier d'ordonnance blessé, dans le sous-sol de l'église, qui sert de local au chauffage central.

Malheureusement les Américains n'ont fait que passer et ont gagné Dorinne [ou plutôt Dinant] ; les Allemands dispersés dans les environs se regroupent [pendant la nuit] et rentrent dans Spontin. Ils cherchent activement leur général, fouillent, l'appellent à grands cris et tirent des coups de feu.

Sous l'église, le général Meyer a reconnu les voix de ses hommes et brûle de les rejoindre, mais les fusils de ses gardiens se font menaçants. Alors, tour à tour persuasif et suppliant, il implore ses geôliers de lui rendre la liberté. Qu'on veuille bien le comprendre lui, l'ami d'Hitler, général à 36 ans et vil prisonnier d'une poignée de paysans. « Ma femme tuera ses enfants », dit-il « et se tuera elle-même quand elle apprendra que je suis prisonnier. ». [Elle y a pensé, effectivement.] Ah ! s'il sort vivant de là, le sort du Spontin de 1914 ne sera rien à côté de celui qu'il réserve au Spontin de 1944.

Et heureusement, les Américains de Dorinne et de Durnal [ou plutôt Dinant] sont avertis des événements et dévalent [ou remontent...], ventre à terre, les pentes vers Spontin. Les mitrailleuses crépitent, les villageois s'engouffrent dans leurs caves ; puis les canons des tanks tonnent. Dès les premiers engagements, un Américain [Cpl H. Burroughs] est tué et un motocycliste allemand flambe comme une torche [mais lui n'était-ce pas plutôt la veille ?]. Un camion explose et communique le feu à son voisin. Cette fois, les Allemands détalent pour de bon abandonnant aux mains des Américains un nombre imposant de prisonniers dont leur général.

On voit que Kurt Meyer a préféré dire avoir été fait prisonnier dans une écurie plutôt qu'une porcherie...

Différents résistants se relayaient pour surveiller ces prisonniers dans la cave de l'église, dont Jules Charlot et quelques autres...



Figure 15. On peut aussi se procurer la figurine de Kurt Meyer (avec son plus haut grade qui comportait SS sur une des pattes de col) pour 164 €. © machinegun.fr

On trouve aussi une légende disant qu' « alors que le général SS Kurt Meyer s'est isolé pour satisfaire des besoins naturels, il est bâillonné par des résistants, ligoté et remis par après à l'armée américaine »...

D'après le témoignage de villageois, ce général avait été enfermé avec un Alsacien en civil. En entendant le retour des Allemands, les maquisards se sont enfuis, laissant les deux hommes seuls (on ne parle pas du chauffeur ou d'autres). Ils avaient peur l'un de l'autre. L'Alsacien conservait une main dans la poche ce qui a fait croire à l'Allemand qu'il avait une arme, ce qui, évidemment, n'était pas vrai.

Les incroyables tribulations de Kurt Meyer à Namur.

(suite de ses mémoires, pages 311-316)



Figure 16. La prison de Namur, où plutôt Maison de Sûreté comme indiqué sur le fronton au dessus des armoiries de la Belgique. Après les opposants au régime nazi, ce furent ses ultimes défenseurs qu'elle hébergea... © Geneanet.

Il y avait beaucoup d'activité à Namur. Le pont sur la Meuse avait été réparé sans difficulté par les ingénieurs américains. La population nous observait indifféremment ou menaçait. Notre colonne a traversé le centre de la ville et s'est arrêtée devant un grand bâtiment dont j'ai découvert par la suite qu'il s'agissait de la prison. C'était proche de la gare et nous étions entourés de civils curieux. Les femmes m'ont pointé du doigt. J'étais complètement éclaboussé de sang et j'ai fait une impression pitoyable.

J'ai vu Max Bornhöft être soulevé du camion et emmené dans le bâtiment après quelques minutes. Des partisans et des policiers l'ont reçu à l'entrée. Les spectateurs ont entouré le groupe. Puis l'incroyable s'est passé ; un coup de feu retentit et transforma les civils en une foule déchaînée. La

route s'animait avec des railleries, des acclamations et des retentissements d'approbation. Sans avertissement et en une fraction de seconde, mon compagnon de tant d'années – un soldat courageux et un bon camarade – a été assassiné par un animal lâche et méchant. Les Américains qui l'accompagnaient ont secoué la tête devant cette soif de meurtre et ont chassé cet animal lâche et méchant.

La colonne s'est de nouveau déplacée. Voilà donc à quoi ressemblait l'emprisonnement après vingt-quatre heures de détention ! Le meurtre brutal de soldats blessés qui saignent ! Oh, quels camarades naïfs nous avons été une demi-heure avant de voir ce qui s'était passé.

Notre voyage s'est terminé dans la cour du poste de police. La halte était au centre de Namur, et je



Figure 17. La gendarmerie (à l'époque et non police... comme actuellement) de Namur, rue de l'Arsenal, à l'arrière de la cathédrale. © Google Maps.

me souviens clairement du portail d'entrée. Près de l'entrée, il y avait une ancienne église gothique.

Il faisait sombre quand nous sommes passés par la porte. Des partisans gardaient l'entrée. C'était mauvais signe. Les véhicules étaient à peine partis quand nous avons été hélés par les jeunes camarades esclavagistes et sommés de faire la queue.



Figure 18. De la cour de la gendarmerie, on ne voit, à l'arrière, que le clocher gothique de la cathédrale Saint-Aubain qui est, elle, de styles baroque, rococo et classique. © Flickr.

Les camarades qui ont été les derniers à descendre ont été frappés par une grêle de coups de crosse de fusil. Je me suis tenu à droite et j'ai vu un Américain parler aux partisans en me montrant du doigt. Les partisans ont hoché la tête et m'ont demandé de les suivre. Ils m'ont emmené chez un Feldwebel qui m'a bandé.

Pendant ce temps, j'ai entendu des cris de douleur de mes camarades. Un groupe de partisans battait un groupe de soldats. J'ai demandé : « Que se passe-t-il ? Pourquoi les coups ? » Le sergent m'a dit qu'ils triaient les Waffen-SS et Fallschirmjäger [= parachutistes] et avaient l'intention de les tuer ! Puis des coups de feu retentirent dans la cour et une vingtaine de soldats allemands furent assassinés le 7 septembre (et non novembre) 1944 à Namur. Ils ne sont pas morts des mains des soldats belges mais des mains d'adolescents enflammés qui arboraient leurs écharpes rouges comme des décorations importantes.

Vers 22 heures, j'ai été emmené dans les rues vides entre deux partisans. Nos pas sonnaient creux au milieu de la nuit. Le son résonnait dans mes oreilles comme le roulement sourd des tambours de la mort. Une fois de plus, je soupçonnais que ma fin était proche mais, cette fois, j'avais tort. Un de mes compagnons a soudainement commencé à parler. Il m'a offert une cigarette américaine et m'a demandé à quel point c'était douloureux. « Vous savez, » a-t-il dit, « c'est vraiment incroyable que vous puissiez toujours marcher avec votre crâne fracturé. Nous avons l'ordre de vous emmener chez un médecin, et nous y serons dans quelques minutes. »

On aurait dit que les Américains avaient dit aux Belges que j'avais le crâne fracturé. Je devais être traité médicalement sur les ordres d'un officier américain.

Le « crâne fracturé » devait être dû au saignement constant de mon oreille gauche. Bon. J'espérais que l'histoire se terminerait bien. Je savais, bien sûr, que je n'avais pas de crâne fracturé, mais je ne savais pas pourquoi je saignais. On m'a dit plus tard que l'Américain avait brisé l'un de mes vaisseaux sanguins.

Après quelques centaines de mètres, j'ai été conduit dans une sorte d'école. Les partisans et les jeunes criaient : « SS, SS... ? » Mes escortes ont répondu : « Non, c'est un Oberst de la 2. Panzer-Division. Les Américains voulaient que nous l'emmenions à l'hôpital. » Les jeunes m'ont poussé avec méfiance dans une ambulance et j'ai été emmené dans un hôpital catholique [*est-ce Sainte-Elisabeth ou ailleurs ?*]. En chemin, un séminariste et l'une de mes escortes m'ont dit que des SS et Fallschirmjäger [= *parachutistes*] étaient abattus d'un coup.

J'ai écouté cette déclaration monstrueuse presque avec indifférence. Beaucoup de jeunes soldats sont morts aux mains des meurtriers, sans avoir tué personne. Après tout, beaucoup de mes soldats venaient juste d'être transférés dans la division ces derniers jours. À peine âgés de 18 ans, ils étaient devenus victimes d'une foule excitée.

Une fois de plus, j'ai vu ma fin devant moi. Il ne restait que peu de temps avant que je ne sois identifié. Je pensais fiévreusement comment me débarrasser de mon Soldbuch [= *livre de paie mais aussi carnet militaire avec son identité, ses états de service et les coupons pour toucher sa solde*]. Je ne pouvais pas le laisser dans l'ambulance ; il aurait été retrouvé en quelques heures tout au plus.

J'ai été amené dans une salle d'opération et j'ai dû m'allonger sur un lit de planche. Une religieuse germanophone très sympathique m'a été assignée. Le séminariste et la religieuse étaient frère et sœur. Les partisans m'ont vu pour la première fois aux chandelles et m'ont regardé avec intérêt. Ils avaient des soupçons.

La veste de camouflage leur semblait familière et m'identifiait comme membre de la Waffen-SS.

Il était grand temps pour moi de me débarrasser de mon perfide livre de paie. Mais comment ? Ces gars me regardaient comme des faucons. À la dernière minute, j'ai demandé à l'infirmière de me laisser me soulager. Après une courte hésitation, elle m'a donné la permission et j'ai chancelé à travers quelques portes. Un des partisans m'a accompagné. Le livre de paie a disparu à une vitesse fulgurante. J'ai réalisé trop tard, cependant, que les tuyaux étaient cassés et que mon identification ne serait retardée que de quelques heures. Le médecin a décidé que je devrais d'abord être mis au lit et radiographié demain. J'ai titubé dans une salle, plutôt faible des genoux et j'ai été mis au lit avec l'aide des partisans. La perte de sang m'avait épuisé. J'étais vraiment au bout du rouleau.

Ma veste sale m'a été prise par les partisans et je les ai regardés fouiller dans les poches à la recherche de mes papiers. Aurais-je encore de la chance à l'avenir ? Cela n'a pas pris longtemps et on m'a demandé où se trouvait mon livre de paie. Tout dépendait de la façon dont ma réponse était convaincante. J'ai ouvert lentement les yeux et j'ai répondu d'une voix ferme : « Américains ». Pendant une fraction de seconde, je n'ai pas osé respirer. Puis j'ai vu que mes gardiens étaient satisfaits de ma réponse. Ils m'ont serré la main et ont disparu. On m'a donné un oreiller frais au milieu de la nuit parce que je perdais encore beaucoup de sang. Je me suis endormi épuisé et j'ai rêvé de ma région d'Allemagne. Je suis resté à l'hôpital pendant deux semaines. Les médecins m'ont très bien traité. Les religieuses m'ont secrètement donné des cigarettes et m'ont aussi acheté de temps en temps une collation. Je me sentais mieux de jour en jour et je sentais que je ne serais plus à l'hôpital pour longtemps.

Mes pensées tournaient fiévreusement pour m'échapper. J'étais au troisième étage et la seule issue était par la fenêtre. Il faudrait que je trouve des draps et que j'essaye de faire une corde. Cependant, j'ai été transféré à la caserne Albert *[ou la caserne Léopold ? Encore un lapsus ?]* avant de pouvoir le faire.

La caserne était près de la gare et était utilisée par des unités paramilitaires. Je n'aimais pas le fait que j'étais le seul prisonnier et que j'étais détenu seul dans une pièce déserte au coin de la caserne. Mes nouveaux logements étaient parfaitement adaptés contre l'évasion. De hauts murs et une sécurité stricte ont annihilé mon chemin vers la liberté. Mon confinement solitaire a pris fin après quarante-huit heures.

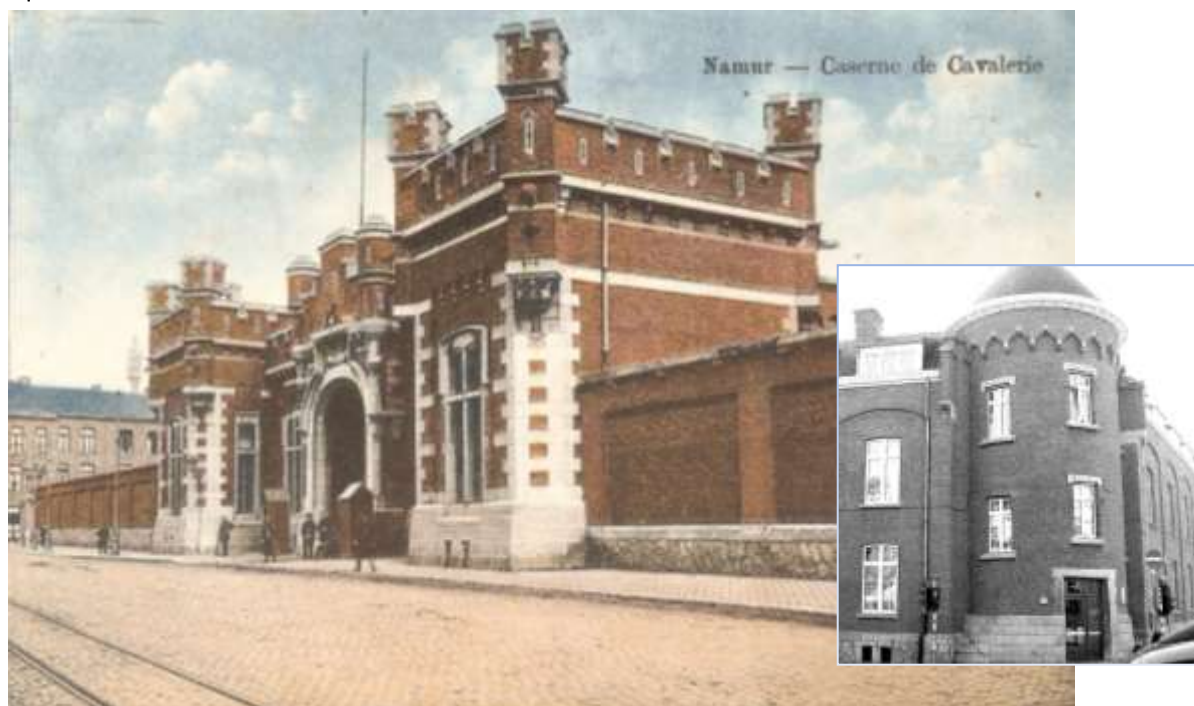


Figure 19. La caserne Léopold, dite caserne de Cavalerie, à Namur, occupée d'abord par le 1er Lancier puis le 2e Chasseur à Cheval et dont le mur arrière se trouve en face des voies de chemin de fer avec sa tour d'angle côté gare. Aujourd'hui, elle est presque entièrement démolie. © Delcampe, Les Amis de la Citadelle de Namur.

Les partisans m'ont envoyé un camarade souffrant dans l'après-midi. Le Lieutenant Aumüller a été capturé au nord de Namur alors qu'il tentait d'atteindre la frontière allemande avec un groupe d'infanterie allemande. Ils se sont frayé un chemin à travers les bois et les champs du nord de la

France et de la Belgique pendant plus de trois semaines. Dépendant uniquement de l'aide des habitants, ils avaient parcouru des centaines de kilomètres pour être pris juste à côté de la frontière.

Nous avons travaillé ensemble pour essayer d'améliorer notre situation. Jusque-là, nous avons enduré des conditions misérables. Le problème de chauffage a été rapidement résolu. Nous avons démonté les chaises, les tables et les armoires et les avons brûlées dans la cheminée. Cependant, les rations ne pouvaient pas être améliorées aussi simplement. On nous a donné la même soupe tous les jours.

Un ajout à notre famille est arrivé deux jours plus tard. Le Leutnant Wagner, chef de section dans une division d'infanterie, était le troisième homme à se joindre à nous. Wagner, comme Aumüller, s'était déplacé vers l'est pendant des semaines pour seulement être capturé sur la Meuse. Il était ce qui nous manquait. Il avait réussi à cacher quelques centaines de francs, ce qui nous aiderait à améliorer le menu.

Nous avions l'intention d'engager la conversation avec les gardiens afin de les enrôler à nos fins. Nous étions heureux qu'un ancien cadet militaire belge, qui avait été dans un camp de prisonniers de guerre allemand jusqu'en 1943 et qui avait été libéré sur l'intervention du roi, soit devenu notre meilleur allié. Il était un soldat belge de carrière et a agi en conséquence.

Dégoûté, il a confirmé que des soldats allemands avaient été assassinés.

Les partisans rouges en étaient responsables.

Un prisonnier russe, qui avait été capturé en 1942 et avait réussi à s'échapper d'une mine belge au printemps 1944, a aidé notre sympathique belge à nous ravitailler. En temps voulu, deux combattants légitimes de la liberté, qui se sont battus pour leur pays par véritable idéalisme et ont également été longtemps emprisonnés par la Gestapo, ont rejoint nos assistants.

Nous ne pouvions maintenir notre force physique qu'avec l'aide de ces hommes. Bien sûr, même eux ne pouvaient obtenir que du pain, des pommes de terre, des carottes et des fruits. En effet, ils n'avaient pas beaucoup de nourriture eux-mêmes et étaient dépendants pour recevoir des rations. Cependant, l'attitude franche et honnête de ces Belges nous a aidés dans bien des moments difficiles. Il y a eu de violents combats autour d'Aix-la-Chapelle à cette époque et nous avons remercié de tout cœur nos concierges pour chaque nouvelle.

L'ancien soldat de la Garde rouge n'était pas très heureux quand il a entendu parler de la situation militaire critique de l'Allemagne, en particulier sur le front de l'Est. Il ne voyait pas une victoire russe avec empressement. Ce simple soldat russe semblait mieux comprendre l'intention russe que les pères du Traité de Casablanca. En tout état de cause, il avait un instinct plus solide que Sir Samuel Hoare, dont la réponse à une lettre d'avertissement de Franco, le chef de l'État espagnol, le 25 février 1943 était :

« Je ne peux accepter la théorie selon laquelle la Russie représentera une menace pour l'Europe après la guerre. De la même manière, je rejette l'idée que la Russie pourrait lancer une campagne politique contre l'Europe occidentale après la fin des hostilités.

« Vous soutenez que le communisme représente le plus grand danger pour notre continent et qu'une victoire russe leur permettrait de triompher de toute l'Europe. Nous avons une vision complètement différente.

« Après tout, une nation serait-elle en mesure de gouverner l'Europe toute seule après cette guerre ? La Russie sera préoccupée par sa reconstruction et dépendra dans une large mesure de l'aide des États-Unis et de la Grande-Bretagne. La Russie ne détient pas la position de leader dans la lutte pour la victoire. Tous les efforts militaires sont totalement égaux dans la réalisation de la victoire des Alliés. Après la guerre, de grandes armées américaines et britanniques occuperont le continent. Ils seront composés de soldats de premier ordre. Ils ne seront pas affaiblis et épuisés comme les armées russes. J'ose prédire que les Anglais seront la puissance militaire la plus puissante du continent. L'influence britannique sur le continent sera alors aussi forte que dans les jours qui suivirent la chute de Napoléon. Soutenue par notre force militaire, notre influence sur toute l'Europe se fera sentir et nous participerons à la reconstruction de l'Europe. »

Ainsi parlait Sir Samuel Hoare, l'un des principaux politiciens britanniques. Je crois que le cours de l'histoire a confirmé les craintes de notre gardien russe. Ses craintes se sont avérées justifiées. La Russie était devenue la puissance dominante en Europe, pas l'Angleterre.

Chaque escadron de bombardiers suivant son cours à basse altitude sur les hauteurs le long de la Meuse transportant sa charge de bombes mortelles vers la patrie en feu nous a convaincus de faire éclore des plans d'évasion. Cependant, aucune voie possible vers la liberté n'a pu être trouvée. Nous étions gardés de trop près.

Un jour, les Belges nous ont apporté des uniformes allemands venant de vieux stocks allemands afin de compléter les vêtements que nous avions. J'ai reçu une chemise de campagne et un manteau. À ce moment-là, nous étions plus ou moins protégés contre le froid, mais nous ressemblions plus à une bande de voleurs qu'à des soldats allemands.

Début octobre, deux Américains sont apparus sous le commandement d'un major MP et on nous a mis dans un camion. Notre garde était très forte ; encore une fois, nous ne pouvions pas envisager d'essayer de nous échapper.

Nous sommes arrivés à Reims ce soir-là.

Kurt Meyer ne sera identifié que plus tard (le 18 novembre 1944), sur dénonciation d'un soldat qu'il avait démis de ses fonctions d'officier, témoignage confirmé par son tatouage SS de groupe sanguin.

Au moment de son emprisonnement, les gendarmes savaient 1) qu'il s'était dit général et 2) que c'était lui le responsable du massacre de Sovet mais l'information n'a peut-être pas été transmise aux responsables américains...

Son récit, nous l'avons vu, tourné à son avantage, de l'emprisonnement à Spontin (« écurie » et non « porcherie » et le pistolet fictif qui a coupé court à son évasion) doit nous faire prendre sa suite avec les mêmes précautions sans disposer de compte-rendu contradictoire semblable du camp allié.

Contrairement à son chauffeur, il ne devait peut-être pas porter un uniforme SS trop évident...

Mais quel uniforme portait-il initialement ?



Figure 20. En Normandie, Kurt Meyer portait la tenue treillis « petits pois » (en haut à gauche) mais aussi deux types différents de camouflage non standards. L'Italien Telo Tenda Mimetico de 1929 (en haut à droite) et le très rare deux pièces à bord flou dont un seul exemple connu survit dans une collection privée (au milieu). Tous avaient le grade discret de camouflage sur les manches.

En 1944, les Waffen-SS commencent à porter les tenues de treillis camouflées modèle 44 (tenues « petits pois ») comme disent les collectionneurs). Cette même année verra également apparaître bon nombre de tenues

de combat non réglementaires, taillées dans de la toile italienne de prise, venant des stocks importants de tissus camouflés saisis en 1943 en Italie du Nord. Ces tenues seront réalisées par les maîtres tailleurs des compagnies et seront principalement observées au sein de la 12^e Hitlerjugend, la 116^e Panzerdivision ainsi que sur des troupes au sol de la Luftwaffe.

Quelle tenue lui sauvera la vie lors de sa capture par les résistants belges qui exécutaient à tour de bras tous les SS rencontrés, même ceux aux mains des Américains (une vingtaine à Namur) ? Car en arrivant à Namur, il avait toujours sa tenue de camouflage. Mais il fera l'objet d'un regard suspicieux de leur part et il dira aux Américains être le colonel Meyer de la 2^e Panzerdivision...

Le problème se complique avec cette photo pendant sa captivité pour laquelle on dit que, craignant des représailles contre les soldats de la Waffen-SS, il se déguisa en capitaine de la Wehrmacht... Mais, comme il le dit dans son autobiographie, c'est plutôt une chemise de campagne des vieux stocks allemands reçue pour l'hiver dans sa prison avant d'être démasqué.

© souvenezvous44.blogspot.com (1), la revue Uniformes n° 265 (2), forum.axishistory.com (3-5-6), ww2incolor.com (4), Pinterest (7)





Figure 21. Un jeune grenadier de la 12^e division SS-Panzer « Hitlerjugend » quelque part en Normandie en juillet 1944 (en tenue dite « petits pois ») et des reconstitutions de tenue de campagne de SS et de parachutiste © ww2incolor.com, la revue Uniformes n°265 et n°271.



Figure 22. Un autre type de camouflage standard des SS qui, d'après Kurt Meyer, n'étaient pas des tortionnaires mais une unité d'élite... © Pinterest.

Si la chasse aux S.S. en liberté peut s'expliquer par la rancœur pour leurs massacres à Sovet, à Anhée et environs mais aussi par le risque de les laisser continuer leurs exactions même sans motif, l'exécution de prisonniers est vraiment inadmissible. Et il faut condamner ce fait oublié même s'il a été perpétré par les maquisards (peut-être de la dernière heure et qui voulaient se racheter une conduite), avec l'autorisation de l'armée américaine, à qui on a peut-être forcé la main.

Cependant Kurt Meyer est le seul à parler de ces massacres de S.S., déjà prisonniers des Américains à la gendarmerie de Namur, par les maquisards communistes. Les accuser de son crime n'est-ce pas une manière de se disculper ?

Car faut-il le croire quand on sait qu'il a été condamné pour le massacre de prisonniers canadiens dans la région du débarquement... et qu'il

se sentait humilié pour avoir été fait prisonnier par des maquisards et n'avoir pu se rendre à un officier de l'armée régulière américaine. Ainsi que par les Russes communistes qu'il n'avait pu vaincre.

Epilogue : un article paru dans « le Soir » du 30-11-1951.

En Allemagne, libération de criminels de guerre.

Heidelberg, le 28-11 (A.F.P.)

Quarante-cinq criminels de guerre détenus à la prison militaire américaine de Landsberg et dont la peine expire le 31-1-52 seront libérés entre le 30 novembre et le 21 décembre prochains. Cette amnistie de Noël a été accordée par le général Thomas T. Handy, Commandant en chef des forces américaines en Europe.

D'autre part, l'ex-général S.S. Kurt Meyer qui purge une peine de prison à vie, à Werl en Wesphalie, a été libéré sur parole, pendant une semaine, pour se rendre auprès de sa famille. Meyer, qui pendant la guerre a commandé la division blindée « Hitler Jugend » avait été condamné à mort par un tribunal militaire canadien pour avoir fait fusiller des prisonniers canadiens lors du débarquement de Normandie. La sentence de mort a été commuée ensuite en une peine de prison à vie.

Sa vie, son œuvre.

Kurt (Adolf Wilhelm) Meyer est né à Jerxheim (dans le duché de Brunswick du temps de l'Empire allemand) le 23 décembre 1910. Son père Otto, employé comme ouvrier d'usine, était à lui tout seul la principale attraction de chaque mariage, danse de village ou réunion de vacances. La mère de Kurt, Alma Weihe, était sans emploi et il avait un frère, Mélanie. En 1914, son père a rejoint l'armée impériale allemande et a servi comme sous-officier pendant la Première Guerre mondiale, obtenant le grade de sergent-major avant d'être libéré pour les blessures reçues au combat.

Kurt Meyer est allé à l'école à Jerxheim, mais, contraint d'abandonner ses études, après la mort de son père, dans le but de subvenir aux besoins de sa famille, il trouve du travail en tant qu'apprenti commerçant, suivi d'un passage dans la construction de routes, puis comme facteur. Il a demandé à rejoindre la Landespolizei (police) du Mecklembourg, la considérant peut-être comme une évasion à la vie d'ouvrier. Il est accepté le 1^{er} octobre 1929. Le surnom de Meyer, « Panzermeyer », n'a rien à voir avec la guerre blindée. Pendant sa formation à l'Académie de police de Schwerin dans le Mecklembourg, Meyer a décidé de faire une farce à un autre étudiant. Son plan était de jeter un seau d'eau sur son camarade de classe depuis le toit d'un immeuble de deux étages, mais Meyer a glissé et est tombé. Il a atterri sur ses pieds, mais a subi 18 fractures. On s'attendait à ce qu'il meure, mais on a vu qu'il était indestructible, aussi résistant qu'un char de combat.

Il adhère au NSDAP (Parti nazi) le 1^{er} septembre 1930, n° 316 714, trois ans avant qu'Adolf Hitler ne devienne chancelier d'Allemagne. Il a ensuite demandé à rejoindre le Schutzstaffel, SS n° 17 559 le 15 octobre 1931, commandé par le SS Reichsführer, Heinrich Himmler « Reichsheim », sa première affectation étant au 22^e SS-Standarte basé dans la ville de Schwerin. Meyer a été nommé SS-Untersturmführer (équivalent de sous-lieutenant) en 1932. Le 15 mai 1934, il est transféré à l'unité la plus prestigieuse des SS, le Leibstandarte SS Adolf Hitler (LSSAH).

En septembre 1936, Meyer avait de nouveau été promu, cette fois au SS-Obersturmführer et commandant de la force opérationnelle spéciale, et avait également pris le commandement de l'unité antichar de la LSSAH, la 14^e Panzerabwehrkompanie qu'il commandera lors de l'invasion de la Pologne.

Adolf Hitler, en plus de cette promotion, a promis à Meyer un chiot de la portée suivante de ses bergers allemands de race spéciale. Recevoir toutes sortes de cadeaux du Führer était un grand honneur. La chienne lui a été livrée en Normandie (en 1940 ?) et il l'a nommée Patras – Pat pour faire court. Il a emmené sa chienne partout où sa division est passée. Patras trouvera sa fin en janvier 1943 près d'Alexeyevka en Russie, lorsqu'elle sortit en courant pour attraper une grenade que son maître avait lancée contre l'ennemi.

La LSSAH a participé à l'annexion exsangue de l'Autriche dans le cadre du XVI. Corps d'armée et plus tard, sous le général Heinz Guderian, dans l'occupation de la Tchécoslovaquie.

La nuit du 7 septembre 1939, il reçoit une balle polonaise dans l'épaule : c'est sa première de ses trois blessures au combat. Peu après, il est nommé à la tête de la 15e Kradschützen Kompanie. Il reçoit la croix de fer de seconde classe au cours de cette campagne, le 25 septembre 1939.



Figure 23. Kurt Meyer pendant la campagne de France en 1940 © ww2incolor.com

Il participe à la campagne des Pays-Bas et de France, à la tête de sa compagnie : son régiment passe de Arnhem à Namur puis près de Valenciennes où il rencontre les troupes françaises pour la première fois. Il reçoit la croix de fer de première classe le 31 mai 1940. Sa compagnie devient l'Aufklärungsabteilung (groupe de reconnaissance) de la 1^{re} Panzerdivision SS Leibstandarte SS Adolf Hitler et Meyer est promu au grade de SS-Sturmabführer (équivalent de commandant).

En Grèce, le 12 avril 1941, la Leibstandarte réussit à gagner le col Klidi mais subit de lourdes pertes. À partir de là, leur objectif était de se rendre à Kastoria, où se trouvait le quartier général du III^e Corps grec. Ils devaient d'abord traverser le col de Klisoura, qui culminait à 1 400 mètres. Cela semblait impossible et, en raison de leur avance rapide, ils devaient laisser derrière eux des armes lourdes. Les pertes de l'unité de surveillance ont augmenté, la résistance des Grecs a été forte, l'attaque semble s'être arrêtée, mais Kurt Meyer a forcé ses hommes à attaquer les Grecs à plusieurs reprises avec ses actions sans pitié. Ainsi, il lança des grenades vers ses hommes sur une route montagneuse sous le feu de l'ennemi pour les faire avancer. Ce genre de comportement était inhabituel, mais compte tenu des circonstances, il a réussi. Ils ont réussi malgré tout à traverser le canal pour voir clairement les Grecs se retirer et ils ont continué à suivre leurs ennemis. Grâce à ses actions dans les batailles des Balkans, Meyer a reçu la croix de chevalier.

Au cours de l'opération Barbarossa (invasion de l'Union soviétique), à la tête de son unité, Kurt Meyer est en tête de la division en Ukraine et s'empare de Rostov-sur-le-Don en novembre 1941. Les SS découvrent alors l'hiver russe : la portion de front dont est responsable Kurt Meyer est tellement étendue qu'il n'arrive à tenir ses positions que grâce à l'appui des Ukrainiens enrôlés pour lutter contre les Soviétiques.

On pense que c'est là qu'il a gagné son anneau d'honneur SS pour ses actions car dans les situations les plus difficiles, Meyer n'a jamais hésité une seconde, il était un soldat SS déterminé et rapide. Au cours de l'opération Barbarossa Abteilung, son unité a capturé la ville de Mariupol sur la mer Noire, Meyer a ordonné à ses hommes de « angriff auf die gewehre » (charger les armes) et cette action a abouti à la prise de la ville et de toute une division soviétique. Mariupol avait une importance stratégique significative en raison de son port en eau profonde et de son industrie lourde. Cette bataille était un exemple typique du style de commandement de Meyer : rapide comme l'éclair, audacieux et courageux. Comme son commandant SS-Oberstgruppenführer Sepp Dietrich, Meyer préférait être à l'avant de ses assauts, généralement à califourchon sur une moto. A l'époque SS-Sturmbannführer, son anneau d'honneur SS est daté du 21.12.41 et moins d'un an plus tard il a été promu SS-Obersturmbannführer.



Figure 24. Kurt Meyer à Kharkov en février 1943.
© Bundesarchiv

En 1943, il participe à la reconquête de Kharkov. Mais c'est aussi lui qui commandera, le 17 février 1943, le massacre du village de Yefremovka (ou Jefremowka) qui, avec son voisin Semyonovka, vaudront à cette unité sous le commandement de Joachim Peiper le surnom de « Bataillon de chalumeaux ». Les forces soviétiques en retraite, le 12 février, avaient blessé deux officiers SS. En représailles, cinq jours plus tard, les troupes de la LSSAH ont tué 872 hommes, femmes et enfants dont quelque 240 d'entre eux brûlés vifs dans l'église de Yefremovka.

Son sens aigu de la tactique et son agilité mentale lui ont valu son deuxième surnom « Schnelle Meyer » ou « Fast Meyer », « Meyer rapide » pour avoir couru en avant des troupes sur sa moto. Ses méthodes peu orthodoxes ont été testées davantage sur le front de l'Est où lui et ses troupes s'avançaient parfois loin derrière les lignes ennemies, puis se frayaient leur chemin. Le 23 février 1943, son style de combat téméraire, quoique très efficace, lui a déjà valu la croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne. Peu de temps avant la bataille de Kursk, il doit quitter la division Leibstandarte SS Adolf Hitler pour être transféré à la 12^e Panzerdivision SS Hitlerjugend : il s'agit d'une division composée de jeunes soldats, des adolescents principalement issus des Jeunesses hitlériennes ; ces jeunes étaient promis à devenir ensuite cadres dans d'autres divisions. Il obtient alors le commandement du Régiment 25, et se voit promu au grade de Standartenführer, l'équivalent de colonel. Leur formation eut lieu au camp de Beverloo à Bourg-Léopold (en province de Limbourg, à la limite avec la province d'Anvers).

La division est transférée en Normandie au printemps 1944, avant toute idée de débarquement (à égale distance des lieux possibles, Calais et Cherbourg), en plusieurs convois. C'est durant un de ces transferts (auquel ne participait pas Meyer mais cela reflète bien l'état d'esprit de l'unité) que quatre-vingt-six civils âgés de 15 à 85 ans, et sans aucun lien avec la Résistance, furent massacrés à Ascq par des membres de la division, sous le commandement de l'Obersturmführer Walter Hauck, en représailles à une attaque du train dans la nuit du 1^{er} au 2 avril 1944, qui n'avait fait aucune victime.

Le 6 juin 1944, le jour J, les Alliés lancent l'opération Overlord, le Débarquement, l'invasion amphibie de la France, qui ouvre le front occidental tant attendu. Après beaucoup de confusion, les

Hitlerjugend se sont déplacés vers 14h30 le 6 juin et plusieurs unités ont avancé sur Sword Beach, jusqu'à ce qu'elles soient arrêtées par de violents tirs navals et antichars et par la couverture aérienne alliée. Le régiment de Meyer était prêt au combat à 22 heures le 7 juin. Sa division reçoit l'ordre de rejoindre la région de Caen pour lutter contre les forces anglo-canadiennes qui menacent de prendre la ville ; Kurt Meyer installe son poste de commandement à l'Abbaye d'Ardenne, au nord de la ville, dont les tours offrent une excellente vue sur les champs vallonnés de Normandie. Ses premiers ordres étaient « plus réalistes » que ceux de la division ; tandis que la division a reçu l'ordre de percer la plage, Meyer lui-même a ordonné à son régiment de prendre des positions de couverture pendant le 7 juin et d'attendre des renforts. Lors de leur premier engagement, le régiment Hitlerjugend de Meyer a fait ses preuves en tant que soldats courageux, détruisant 28 chars canadiens tout en ne perdant que « 5 ou 6 chars » par leurs efforts, selon ce dont Meyer pouvait se souvenir quand il a comparu devant la Cour à Aurich après la guerre. Le 27^e Régiment blindé canadien a signalé, lui, 31 chars allemands détruits et des pertes allemandes suffisamment graves pour empêcher les SS d'atteindre leur objectif ultime de repousser les Alliés vers la mer. C'est durant cette période que l'exécution de prisonniers canadiens a eu lieu à l'abbaye d'Ardenne. Meyer sera par la suite inculpé et reconnu coupable d'avoir ordonné qu'aucun prisonnier ne soit fait, et également reconnu coupable de la responsabilité de l'exécution de dix-huit prisonniers de guerre. Des jours de combats acharnés s'ensuivirent et, au cours des deux semaines suivantes, le régiment souffrit gravement dans les batailles de l'aérodrome de Carpiquet et des villages de Contest, Buron et Authie. Le 14 juin, le Brigadführer SS, régiment Kommandeur SS-Panzer Grenadier 1, Fritz Witt, un ami de Meyer, est tué lors d'un bombardement côtier de la Royal Navy qui a touché son poste de commandement ; le 16 juin 1944, Meyer est nommé à la tête de sa division et devenait, à 33 ans, le plus jeune commandant divisionnaire allemand de la guerre. Meyer a réussi à maintenir la ligne au nord de Caen malgré plusieurs offensives britanniques et canadiennes. Les combats pour la défense de la ville sont âpres : Caen n'est complètement conquise par les Alliés que le 21 juillet. Meyer échappe de peu à l'encerclement de la poche de Falaise.



Figure 25.
A l'abbaye
d'Ardenne près
de Caen :
Observateurs
allemands et
l'église abbatiale
après la bataille.
© journals.
openedition.org,
normandie44.
canalblog.com

À la suite de ses faits d'armes pendant la bataille de Normandie, le 27 août 1944, il reçoit la croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne et glaives (avec le n° 91).

Meyer et les restes de la Hitlerjugend ont battu en retraite à travers la Seine et en Belgique. Le 6 septembre 1944, à Spontin près de Namur en Belgique, il est capturé par des partisans et remis aux forces américaines. Parce qu'il était porté disparu et présumé mort, il a été promu rétroactivement au rang de Brigadführer et au grade de général Major der Waffen SS à compter du 1^{er} septembre.

Après quelques mois dans un camp d'Allemands particulièrement « suspects », en octobre 1945, Meyer est emmené « en secret » de Reims en Angleterre dans un camp de prisonniers de guerre. Il rentre en Allemagne à l'hiver 1945. En prison, sa femme Käthe et leurs enfants ont été autorisés à lui rendre visite tous les deux jours pendant vingt minutes et Käthe s'assied à la première rangée au palais de justice au début du procès où il comparaît le 10 décembre 1945 devant une cour martiale canadienne à Aurich (au nord-ouest de l'Allemagne), afin d'être jugé pour le meurtre de 11 prisonniers canadiens le 7 juin 1944 et de 7 autres prisonniers canadiens le 8 juin 1944 à l'abbaye

d'Ardenne (près de Caen, en Normandie). En tout, il aurait fait exécuter 24 soldats canadiens dans cette abbaye. Parmi ses juges, siège le général Harry Wickwire Foster, qui a été son adversaire lors de la bataille de Normandie à Caen en août 1944, avec le major canadien Russel et le capitaine Stutt.



Figure 26. Kurt Meyer dans sa cellule à Aurich. © ww2incolor.com

Meyer nie avoir ordonné les massacres et déclare qu'il n'a été mis au courant que le 11 juin, soit postérieurement aux faits. La justice ne pouvant prouver si Meyer avait donné ou non les ordres d'exécution, il est reconnu coupable d'avoir incité ses subordonnés à ne pas faire de prisonniers, et donc d'être moralement responsable des exactions des hommes de sa division. Il a été reconnu coupable de trois des cinq chefs d'accusation et condamné à mort le 28 décembre 1945. Kurt Meyer a écrit une lettre au général Vokes et un jour avant son exécution, le 13 janvier, le chef d'état-major le général Christopher « Chris » Vokes, le lieutenant-général John Carl Murchie et le haut-commissaire Vincent Massy ont décidé de commuer la peine en détention à perpétuité en évoquant un « faisceau de soupçons » plutôt que des preuves tangibles.

Meyer a passé cinq ans au pénitencier de Dorchester, au Nouveau-Brunswick, au Canada, où il a travaillé à la bibliothèque et a appris l'anglais.

Quand son fils (l'auteur Tony Foster) lui a demandé pourquoi la peine de mort avait été prononcée, le général Foster a répondu : « Parce que je n'avais pas le choix selon ces règles de guerre imaginées par une bande de sanglants avocats de caserne qui n'avaient jamais entendu un coup de feu tiré en colère. »

Le 18 octobre 1951, Meyer fut transféré de la prison canadienne au camp de criminels de guerre de Werl (Westfalen) avec le général Albert « Smiling Albert » Kesselring, le colonel général Mackensen, Friedrich August « Eberhard » et le colonel général Nicolaus von Falkenhorst. Enfin, Meyer a été libéré de prison grâce à l'influence du chancelier Konrad Adenauer le 7 septembre 1954, à l'âge de 43 ans. Car, après que le gouvernement allemand eut réduit sa peine à quatorze ans, il avait maintenant passé (jour pour jour, depuis son emprisonnement par les soldats américains) dix ans en prison et compte tenu de la réduction conventionnelle d'un tiers pour bonne conduite, il était éligible à la libération pour avoir purgé sa peine.

Libéré de prison, Kurt Meyer vivait à Hagen mais n'a pas poursuivi de carrière politique, en partie à cause de sa mauvaise santé ; il avait besoin d'une canne pour marcher et souffrait de maladies cardiaques et de problèmes rénaux. Il a commencé un travail avec la Brasserie Andreas en janvier 1955 en charge des 27 chauffeurs-livreurs du district, pour un salaire de base de 700 deutschemarks et rien d'autre, alors il a arrêté de fumer.

Il est aussi très actif au sein du Hilfsgemeinschaft auf Gegenseitigkeit der ehemaligen Angehörigen der Waffen-SS (HIAG, l'association d'entraide des anciens Waffen-SS) et milite pour que l'État leur accorde des pensions de retraite. Au cours de ses six dernières années, Panzermeyer, malgré son handicap, défendait de façon désintéressée les survivants de son unité. Il a rencontré les représentants de l'État, le chancelier de la République fédérale d'Allemagne, M. Konrad Adenauer, un représentant de l'opposition du parti social-démocrate Fritz Erler et Erich Ollenhauer. La condamnation de la Waffen-SS à Nuremberg en 1946 devait être annulée, l'honneur de l'unité avec près de 900.000 soldats à la fin de la guerre devait être restauré

Il est resté ami avec le SS Standartenführer, le commandant du SS Panzer Reg 1 « LSSAH », Joachim « Jochen » Peiper SS Obergruppenführer, membre de la 1^{ère} division SS Leibstandarte SS Adolf Hitler avant de devenir l'adjutant personnel d'Adolf Hitler, Otto Günsche, SS Standartenführer, de la Poche de Falaise, de l'Offensive des Ardennes, avec la 12^e SS Panzer Division, Max Wunsch et SS Oberstgruppenführer, commandant de SS-Div « LSSAH », Sepp Dietrich et SS Obergruppenführer, commandant général II SS Panzer Corps, Paul « Papa » Hausser.



Figure 27. Réunion d'anciens Waffen-SS :
Kurt « Panzermeyer » Meyer (peine de mort), Jochen Peiper (peine de mort, assassiné en 1976), Otto Günsche (11 ans d'emprisonnement), Josef « Sepp » Dietrich (peine de mort)
© ww2incolor.com

Le nombre total de victimes parmi les Waffen-SS ne sera probablement jamais connu, mais une estimation indique

qu'ils ont 180.000 morts, 400.000 blessés et 40.000 disparus. Pour d'autres, le nombre de victimes de la Seconde Guerre mondiale indique que les Waffen-SS ont 314.000 morts et disparus, soit 34,9 %. En comparaison, l'armée américaine a 318.274 morts et disparus sur tous les théâtres de la guerre.

Après une série d'attaques légères, Meyer est décédé d'une crise cardiaque à Hagen (en Rhénanie-du-Nord, Westphalie dans la République fédérale d'Allemagne) le 23 décembre 1961. Ce soir du 23 décembre pendant son dîner d'anniversaire avec Gerhild, 18 ans, il a soudainement posé sa fourchette et touché son cœur. « Je ne me sens pas bien. » a-t-il murmuré et se pencha en arrière, pâle et tremblant. Käthe qui n'était sortie de l'hôpital que depuis deux jours après une opération abdominale, était allongée sur le canapé du salon. Kurt vomit, Gerhild l'aida à se coucher. « Cachez le gâteau, le cognac et les verres. » ordonna-t-il. Car après son léger accident vasculaire cérébral en juillet, on lui avait dit de ne pas prendre de café, de nourriture riche et d'alcool. Il murmura d'appeler ses collègues de la brasserie, mais Käthe savait qu'il allait mourir. À l'hôpital, où il avait été conduit aux soins intensifs, Käthe et les enfants se sont rassemblés. Il a essayé de parler, mais sa tête a



Figure 28. Tombe de Kurt Meyer (1910-1961). © Pinterest.

baissé. Inge a tenu sa main alors que ses dernières étincelles de vie clignotaient puis mouraient le jour de son 51^e anniversaire. Il laissait une épouse, Käthe née Bohlman, et cinq enfants, ses filles, Irmtraud, Ursula, Inge et Gerhild et son fils Kurt, le plus jeune.

Le 28 décembre, par une journée grise et froide, plus de quatre (certains disent quinze) mille personnes ont assisté aux funérailles de Kurt Meyer à Hagen, Am Berghang, au Delstern Friedhof où Konrad Adenauer et Richard Strauss avaient

envoyé une gerbe. Les camarades Waffen SS sont arrivés en masse de toute l'Europe pour saluer ce « commandant moderne, courageux, exemplaire et désintéressé, parti trop tôt ».

« Si jamais un individu était l'incarnation vivante de l'officier SS parfait, c'était Kurt Adolph Wilhelm Meyer. Il était un exemple classique d'un officier agressif et impitoyable de la Waffen-SS et d'un leader de premier ordre qui a poussé ses troupes (et lui-même) à leurs limites. Il était une personnalité exceptionnelle dans la direction militaire, d'un caractère spécial et d'un fort charisme. »

Sa famille : père, mère, épouse et enfants.



Figure 29. Ses parents, Otto Meyer et Alma Weihe, son épouse Käthe Bohlman et ses enfants (par âge) Irmtraud, Ursula, Inge, Gerhild et Kurt © WW2 Gravestone

Ses grades (par les pattes de col).

-  SA-Sturmführer : 10 juillet 1932 (lieutenant),
-  SS-Untersturmführer : 15 mai 1934 (sous-chef d'assaut),
-  SS-Obersturmführer : 10 mars 1935 (chef d'assaut principal),
-  SS-Hauptsturmführer : 12 septembre 1937 (capitaine chef d'assaut),
-  SS-Sturmbannführer : 1^{er} septembre 1940 (chef d'unité d'assaut),
-  SS-Obersturmbannführer : 9 novembre 1942 (chef d'unité d'assaut principal),
-  SS-Standartenführer : 21 juin 1943 (chef de régiment),
-  SS-Oberführer : 1^{er} août 1944 (général),
-  SS-Brigadeführer (Generalmajor) der Waffen-SS : 1^{er} septembre 1944 (à titre posthume – puisqu'il avait promis de se suicider plutôt que de se rendre – et avec effet rétroactif)

Ses décorations (il était un des soldats les plus décorés).





Figure 30. Certaines dates d'attributions n'ont pas été retrouvées tandis que d'autres diffèrent selon les listes...

1. Badge de participation à Braunschweig 1931 (16 octobre 1931), 2. Insigne de sport SA en argent, 3. Poignard d'honneur de la SA., 4. Médaille de service NSDAP en argent, 5. Badge d'honneur Hitler Jugend de la Vieille Garde 1925 (est-ce ce badge commémoratif de district NSDAP 1925 ?) (octobre 1933), 6. Julleuchter des SS (chandelier (sic) de la fête de Yule au solstice d'hiver) (16 décembre 1935), 7. Médaille de l'Anschluss (mémoire du 13 mars 1938) (2 mars 1939), 8. Croix de Fer 2^e classe (20 septembre 1939), 9. Insigne noir des blessés (septembre 1939), 10. Croix de Fer 1^{re} classe (8 juin 1940), 11. Médaille des Sudètes (mémoire du 1er octobre 1938) avec barrette du château de Prague (12 juin 1940), 12. Insigne d'assaut d'infanterie en bronze (3 octobre 1940), 13. Croix de Chevalier de la Croix de Fer (18 mai 1941) – 291^e officier à la recevoir, 14. Bague d'honneur des SS (Totenkopfring) (1941), 15. Médaille de service de la Waffen-SS pour 12 ans, 16. Chevrans des anciens combattants, 17. Insigne de sport du Reich (Deutsches Reichsabzeichen für Leibesübungen) en bronze, 18. Badge DLRG (Deutsche Lebens-Rettungs-Gesellschaft = Association allemande de sauvetage) en bronze, 19. Badge de blessure en argent, 20. Croix allemande en or (8 février 1942), 21. Ordre militaire de Bravoure 4^e classe (1^{er} niveau) de Bulgarie (6 juillet 1942), 22. Ordre de la Couronne de Roumanie avec épées et ruban de la classe IV de la Vertu Militaire (3 septembre 1942), 23. Médaille du Front de l'Est (Winterschlacht im Osten 1941/42 – Bataille d'Hiver à l'Est) (4 septembre 1942), 24. Croix de Chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne (23 mai 1943) – 195^e officier à la recevoir, 25. Épée honorifique du Reichsführer-SS (1944), 26. Mention dans le rapport de la Wehrmacht (donnait parfois droit à cette agrafe de la Liste d'Honneur) (29 juin 1944), 27. Croix de Chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne et glaives (27 août 1944) – 91^e officier à la recevoir.

© Wikipedia (grades-8-9-10-11-13-20-23-24-26-27), the-saleroom.com (1-5-25), warmilitaria.it (2-4-15), germanmilitaryrelics.com (3-7), emedals.com (6), militariaplaza.nl (12), sshonorring.com (14), antiquitaeten-sammlerecke-noerdlingen.de (16), aboutww2militaria.com (17), ebay.de (18), alamyimages.fr (19), militaria-berlin.de (21), fracademic.com (22).

Les rebonds de l'Histoire.



Figure 31. Spontin aurait été massacré (43 victimes pour environ 600 habitants) et brûlé (131 immeubles sur 161) le 23 août 1914 suite à l'assassinat du Major Alfred MEYER du 1^{er} bataillon du 103^e Régiment d'Infanterie de Réserve Saxon, né en 1870, (sans lien de parenté) « par des Francs-Tireurs », ainsi que du soldat Richard HEROLD de la 6^e compagnie du 103^e, né en 1882 (actuellement au cimetière militaire de Vladslo, parcelle 7 tombe 2090) et du soldat PFLUGBEL du 23^e régiment d'artillerie de campagne rhénan dont on a retrouvé les tombes à Ciney mais peut-être aussi de Richard SIEBER de la 3^e compagnie du 103^e, né en 1883, mais qui serait mort le 24 août (actuellement au cimetière militaire de Vladslo, parcelle 7

tombe 2086), de Rich. MENZER de la 4^e compagnie du 103^e, né en 1882, de l'Offiziersstellvertreter (officier adjoint) Kurt KLEIN, de la 6^e compagnie du 103^e, né en 1889 et du conducteur Wilhelm KERN du LeMunKol III du 24^e régiment royal saxon d'artillerie de campagne de réserve né le 25 octobre 1884 à Eckartshausen (Büdingen, état de Baden Wurtemberg, Allemagne) (soit 6 morts et 27 blessés pour des « tirs amis » complètement déniés – contre 4 morts et 23 blessés pour traverser la Meuse avec des pontons à Yvoir en face de l'auberge de Praule sous le feu des Français – uniquement pour le RIR 103, selon des sources allemandes). Trois cadavres, dont le Major, ont d'abord été déposés dans une remise du château. Ce MEYER a été enterré à Ciney avec l'inscription « Hier ruhet / Major Meyer / Res[erve] Säch[sischen] Inf[anterie] Rgt [=Regiment] Nr 103 / gef[allen] am 23 Aug[ust] 1914 im Kämpfe / bei Spontin » (Ici repose le major Meyer du 103^e régiment d'infanterie saxon de réserve tombé le 23 août 1914 dans un combat près de Spontin) avant son rapatriement en Allemagne. Mais, déjà la veille, les soldats allemands disaient à Ciney et dans les environs : « Demain Spontin kaputt ». © Erinnerungsblätter deutscher Regimenter (RIR 103) publié à Dresde en 1922, Cercle Culturel Cinacien.

La reconquête de la rive droite de la Meuse en septembre 1944 dans la région d'Yvoir et Houx.



Figure 32. © The 12th SS : The History of the Hitler Youth Panzer Division – Volume two.



Le Reich de mille ans.

Figure 33. Pris en charge dès la naissance... Un établissement du Lebensborn en 1943. (maternité, initialement pour les enfants illégitimes des soldats aryens – mais où les handicapés étaient promptement éliminés – et pouponnière avant adoption).

Il y en avait 10 en Allemagne ("Hochland" à Steinhöring (Ebersberg), "Harz" à Wernigerode (Harz), "Kurmark" à Klosterheide (Mark), Pommern à Bad Polzin (Pologne actuelle), "Friesland" Gut Hohehorst à Löhnhorst (aujourd'hui Schwanewede, Brême), Maison pour enfants "Taunus" à Wiesbaden, Maison mère de guerre à Stettin, Maison d'enfants "Sonnenwiese" à Kohren-Sahlis (Leipzig), "Schwarzwald" à Nordrach (Baden), Maison d'enfants "Franconie" I et II à Schalkhausen b. Bocksberg (Kreis Ansbach)),

9 en Norvège (le berceau supposé de la «race nordique», présentant des cheveux blonds, yeux bleus, nez droit, crâne allongé=dolichocéphalie) ("Heim Geilo", "Kinderheim Godthaab" près d'Oslo, "Heim Hurdalsverk", "Heim Klekken", "Heim Bergen" à Hop (Bergen), "Kinderheim Stalheim", "Stadtheim Oslo", "Stadtheim Trondheim", "Heim Os" à Bergen (jamais mis en service)),

3 en Pologne ("Heimstatt" à Smoszewo (Regierungsbezirk Zichenau), ?, ?),

2 en Autriche ("Ostmark", plus tard "Wienerwald" à Pernitz-Muggendorf (Vienne), "Alpenland" à Oberweis (Gmunden, Traunsee)),

1 au Danemark (?),

1 aux Pays-Bas ("Lebensborn Gelderland" à Berchmanianum Houtlaan Nijmegen (jamais mis en service)),

2 en Belgique ("Heim Ardennes" au Château de Wégimont (Soumagne, Liège) et "Mütterheim" à Wolvenstem (Meise, Brabant flamand)),

1 au Luxembourg ("Moselland" à Bofferdange (Lorentzweiler)),

1 en France ("Westland", plus tard "Westwald" à Bois Larris (Lamorlaye, en forêt de Chantilly, Oise))

© Wikipedia.



Figure 34. Jeunesse hitlérienne (Hitlerjugend) à l'âge des idéaux, où l'on aime jouer à la guerre et ici on peut la faire pour de vrai...

Outre des exercices de tir au fusil, ils s'occupaient du maniement du canon anti-aérien (Flak) de l'école pendant les alertes.

Il existait également des sections pour jeunes filles.

(Illustration de la couverture d'un livre coécrit par Hubert Meyer... qui ne voulait pas qu'on y parle d'Ascq...)

© 12. SS-Panzer-Division Hitlerjugend (Heimdal, 1994)

La guerre, encore et toujours un jeu d'enfant ?

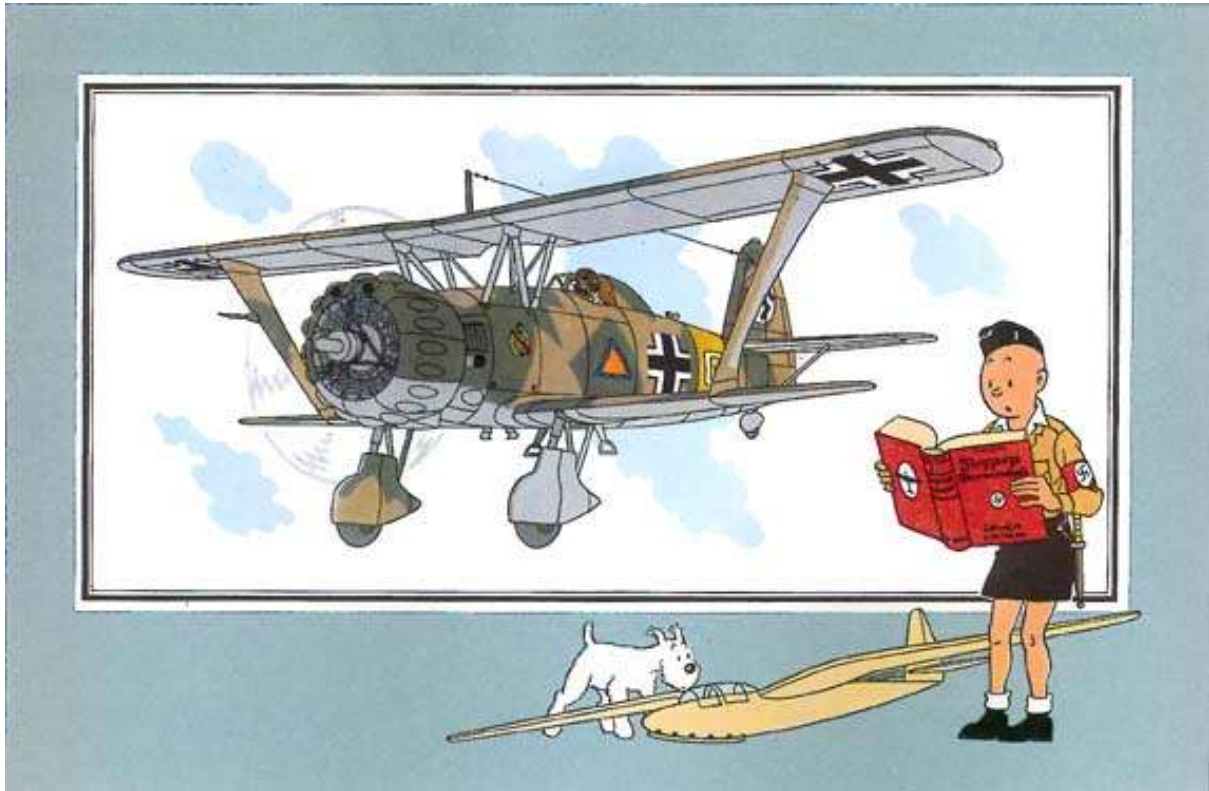


Figure 35. Tintin en uniforme d'Hitlerjugend... © Voir et savoir – Aviation 2 – Henschel HS-123 (1935 – Allemagne), Hergé.



Figure 36. 12. SS-Panzer-Division Hitlerjugend... en personnages Lego personnalisés. © Planet Terror.



Figure 37. Les dernières forces disponibles sont entraînées vers le combat... Affiche des années trente « Dehors les perturbateurs ! Unité de la jeunesse dans les Jeunesses Hitlériennes ! » et affiche du Mouvement National-Socialiste pour l'entraînement militaire de la Jeunesse Hitlérienne. © lecafuron.fr , Deutsches Plakat Museum à Essen



Figure 38. Au Truppenübungsplatz Beverloo (Limbourg, Belgique). Le 9 novembre 1943 pendant le serment d'allégeance des membres du SS-Panzer Grenadier-Regiment 25 / 12.SS-Panzer-Division « Hitlerjugend » nouvellement formé. Des officiers du régiment ont effectué une inspection honorifique, de gauche à droite: SS-Standartenführer Kurt « Pantermeyer » Meyer (Kommandeur), SS-Sturmabführer Hans Scappini (Kommandeur II.Bataillon), SS-Obersturmführer Hans-Jürgen Schumann (Adjutant) et SS-Sturmabführer Hans Waldmüller (Kommandeur I. Bataillon). Hors champ, le SS-Obersturmführer Karl-Heinz Milius (Kommandeur III.Bataillon). Le 3 mars 1944, le SS-Standartenführer Kurt Meyer et le Generalfeldmarschall Gerd von Rundstedt lors de manœuvres. © ww2incolor.com



Figure 39. Ascq (devenu Villeneuve-d'Ascq, près de Lille, Nord) ou l'écologie des massacres... 86 hommes tués par de ces SS dans la nuit du 1^{er} au 2 avril 1944 après un attentat contre leur train lors de leur transfert vers la Normandie et 20.000 personnes assistant à leurs obsèques le 5 avril. © france3-regions.francetvinfo.fr (1), Collection Mémorial Ascq 1944 (2-3)

La nuit des Rameaux (1944 à Ascq).

par Jacques Auguste Colin (2005).

(...) Ce qui était sûr, c'est qu'ils s'étaient donnés rendez-vous place de la Gare, à l'arrêt du Tramway B, qui, par le pont supérieur et la rue Pierre Legrand, devait les déposer au terminus, face à l'ancien cinéma Leleu.

Ce devait être un samedi ? ... C'était un samedi, puisque lui-même était enseignant, et que la sortie pédestre ne devait pas excéder une vingtaine de kilomètres.

C'eût été quatre ans auparavant, ils ne seraient pas partis sans entrer au "Pélican" pour manger quelques frites savoureuses, et se régaler d'un bon "demi". Mais aujourd'hui, la place avait perdu l'aspect joyeux et populaire d'antan, et les échoppes des marchands de frites avaient depuis longtemps été désaffectées. L'endroit était presque sinistre, et ils montèrent dans le premier tram qui se présenta.

Rue Pierre Legrand, il remarqua que la "Maison du Rideau" n'avait toujours pas été reconstruite, et qu'à sa place, il n'y avait que de grands étais de bois qui soutenaient les maisons voisines.

Quatre ans auparavant, pendant la drôle de guerre, un Hurricane anglais, touché par la chasse allemande, s'y était écrasé avec son pilote. On en avait un peu parlé, mais cela avait été vite occulté, pour ne pas affoler la population.

Quelques semaines plus tard, c'est au milieu de la foule des réfugiés belges fuyant l'invasion, que l'image de cette maison détruite, s'était gravée dans son esprit.

Il était déjà tard quand ils passèrent la barrière d'Hellemmes. Il faisait un temps gris et froid des printemps du Nord, mais, bien équipés, ils attaquèrent la grand-route déserte d'un pas assuré, devisant et chantant parfois : ...je vais par le monde emportant ma joie... mon cœur ne connaît pas la haine... (...)

Ils marchaient depuis une heure environ, avaient dépassé le chemin d'Annappes et le bourg aux maisons de briques brunes.

La nuit venant, ils avaient obliqué vers le nord, par des chemins de champs, traversé la voie de chemin de fer, en direction des seuls bouquets de peupliers qui égayaient cette plaine immense. Pressés par l'obscurité, ils s'engagèrent dans un petit chemin charretier, et trois cents mètres plus loin, aperçurent un emplacement acceptable pour installer les deux canadiennes, au milieu des peupliers et parmi les buissons que le printemps n'avait pas encore garnis de feuilles.

Les deux tentes furent rapidement montées, et la fraîcheur brumeuse qui tombait les fit s'entasser dans la plus grande, celle de deux mètres à abside, qui possédait un double toit.

Il n'était pas question d'allumer du feu, et c'est avec du "méta" que l'on fit chauffer le lait qu'une des filles avait apporté, et dans lequel on précipita les denrées diverses qui devaient constituer le "béton" : biscuits vitaminés, farine de maïs, tapioca, sucre de raisin, ersatz de cacao... (...)

C'est ainsi que débuta pour eux cette veillée du premier avril, dimanche des Rameaux 1944. Trois garçons, deux filles, dix-neuf et vingt ans, entassés dans la même petite tente, autant pour se réchauffer, que pour jouir de l'amitié et de la fraternité. La guerre, les bombardements semblaient loin, et la veillée s'écoulait en rires, chansons et souvenirs, de poèmes idéalistes en airs d'harmonica.

(...) Dans l'animation de cette joyeuse soirée, nul n'avait prêté attention à deux sourdes détonations qui avaient retenti dans le lointain brumeux. Pas plus qu'ils n'avaient remarqué le passage d'un train, roulant sans doute au ralenti, pour s'arrêter à quelques huit ou neuf cents mètres de leur camp.

Ils en étaient presque à s'endormir, serrés les uns contre les autres, quand retentit le premier coup de feu, bientôt suivi d'autres, à intervalles irréguliers mais parfois très longs, d'un silence pesant.

Lors d'une interruption un peu plus longue, Marco émit l'hypothèse qu'il s'agissait de braconniers qui tiraient des lapins, qu'ils iraient vendre ensuite au marché noir dans les faubourgs de Lille. Bien qu'il n'y crût pas, l'explication parut plausible et calma l'inquiétude des filles qui sombrèrent peu après dans le sommeil, cependant que des coups de feu continuaient à résonner dans la campagne, parfois plus éloignés semblait-il, moins espacés, mais toujours irréguliers.

D'où ils étaient, cela ressemblait au tir aux pipes, à la ducasse d'Hellemmes... Enfin, du temps où y avaient des ducasses...

Dans le silence, troublé seulement par ces claquements erratiques, ils avaient perdu la notion du temps, et ils n'auraient pu dire depuis combien de temps cette fusillade durait. Rien que cette fusillade, pas d'autres bruits, qui auraient pu les renseigner... Une seule fois, il avait cru percevoir le staccato caractéristique d'un pistolet mitrailleur, mais ce n'était peut-être qu'une impression...

L'horreur étant inimaginable, les garçons avaient fini par se convaincre qu'il devait s'agir de manœuvres de nuit de l'armée allemande. Plusieurs fois, dans un chuchotement, Marco et lui s'étaient demandé s'il ne serait pas plus prudent de plier le camp, et de déguerpir en vitesse ? .., mais l'abri du petit bois leur avait vite semblé plus sûr, et il ne restait qu'à espérer que les déplacements de troupe, s'il y avait, éviteraient la traversée des buissons serrés où ils avaient eu la bonne idée de s'installer...

Quand les coups de feu cessèrent, et qu'un silence glacial s'installa sur la campagne environnante, ils finirent par s'assoupir, sans plus d'inquiétude...

Ils ne pouvaient savoir, ni même pressentir, ou imaginer, qu'à huit cent mètres de là, l'enfer s'était déchaîné. Hommes, enfants, vieillards... arrachés brutalement à leur sommeil paisible, mouraient ou agonisaient sur le ballast de cette voie de chemin de fer, qu'ils avaient eux mêmes traversée quelques heures auparavant... Martyrisés et massacrés par d'autres hommes au regard froid, jeunes comme eux, mais entraînés au meurtre...

Ils ne surent rien de tout cela, et l'aube vint vite, qui les vit s'ébrouer dans la gelée blanche. Ils n'eurent pas le temps de faire chauffer le succédané de café, car un paysan qu'ils n'avaient pas vu venir, les interpella timidement en les priant de déguerpir, propriété privée oblige !

Etait-il au courant des événements de la nuit ? Toujours est-il qu'il était resté prudemment à une vingtaine de mètres, à la vue des trois gaillards, équipés comme militaires en campagne. Après cinq

minutes de palabres sur un ton aigre-doux, ils avaient plié les tentes, et sac au dos, avaient quitté le petit bois d'un pas vif.

Ils allaient reprendre la route d'Ascq, quand un groupe de femmes, l'air affolé, qui semblaient en revenir, les en dissuadèrent : Il y avait des Allemands partout... il s'était passé des choses..., on ne savait pas bien... mais leur allure et leur tenue les feraient certainement arrêter comme suspects...

Elles-mêmes avaient abordé avec méfiance ces cinq silhouettes sorties du brouillard, et venant d'on ne sait où...

Ils revinrent alors en direction de Forest, puis obliquant à gauche, suivant fossés et sentiers de champs, prirent le chemin du retour. Ils passèrent non loin des bâtiments d'une grande ferme, puis contournant le bois de Montalembert s'engagèrent sur le "chemin vert". C'était une grande allée, perpendiculaire à la lisière du bois, bordée de peupliers et d'un large fossé, où enfant, il venait pêcher des épinoches, des œufs de grenouille ou de salamandre pour les faire éclore dans des bocaux, qu'il emportait ensuite à l'école Jean Jaurès...

Ils mirent là très longtemps, pour réunir quelques brindilles sèches et allumer un petit feu qui leur permit de se réchauffer d'une boisson chaude d'orge grillée.

C'est à la douane de Fives, qu'ils prirent conscience de la tragédie dont ils avaient été les témoins auditifs, sans jamais en deviner la trame. Des side-cars de la Feldgendarmarie circulaient sur la grand-route, des groupes se formaient dans les encoignures de portes, et les récits du massacre sanglant de la nuit se transmettaient des uns aux autres, toujours plus atroces. (...)

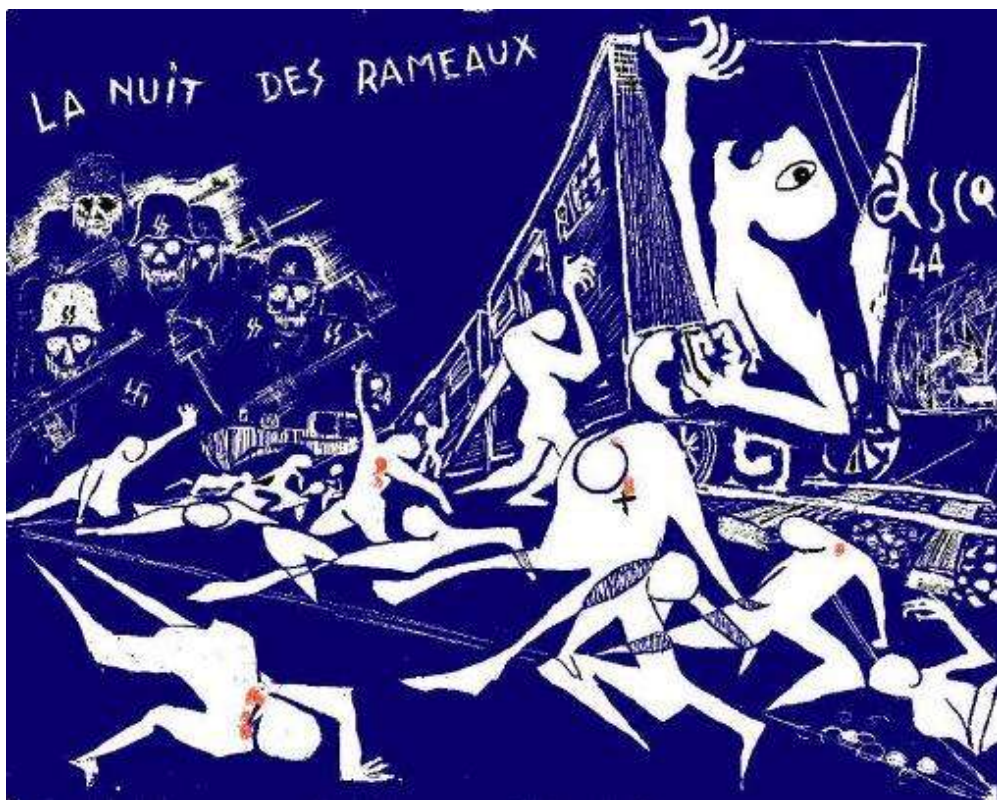


Figure 40. « La Nuit des Rameaux » de Jacques Auguste Colin. © Composition sur carte grattage 18x24 par l'auteur 1975.

Les forces en présence.

☛ Défense de Godinne et représailles à Sovet ☛ :

12^e SS Panzerdivision « Hitlerjugend », 2^e bataillon du 26^e régiment de Panzergrenadier.

☛ Défense d'Yvoir :

12^e SS Panzerdivision « Hitlerjugend », 2^e bataillon du 25^e régiment de Panzergrenadier.

☛ Défense de Houx et représailles à Anhée ☛ :

12^e SS Panzerdivision « Hitlerjugend », 1^{er} bataillon du 25^e régiment de Panzergrenadier.

☛ Tentatives de franchissement de la Meuse à Godinne et Yvoir :

9th Infantry Division, 39th Combat Team, 1^{er} bataillon.

☛ Établissement d'une tête de pont à Houx :

9th Infantry Division, 39th Combat Team, 2^e et 3^e bataillons.

☛ Colonne ayant traversé la Meuse à Namur et s'étant dirigée vers Dinant :

3rd Armored Division, Task Force King.



Figure 41. Les soldats de la 12^e SS Panzer Division Hitlerjugend (SS pour Schutzstaffel, escadron de protection) font retraite depuis la Normandie, de Caen chèrement défendu, puis la poche de Falaise à laquelle certains ont pu échapper et ensuite la remontée vers la Belgique.

Comme son nom l'indique, cette division était composée de jeunes soldats qui venaient de la jeunesse hitlérienne, pugnace. Dans ce mouvement de jeunesse, ils étaient non seulement bien formés physiquement mais aussi mentalement influencés, ce qui a créé un soldat politique courageux mais fanatique.

© worldwartwo.filminspector.com

12. SS Panzer-Division Hitlerjugend (12. SS Pz-Div)

Ordre de bataille du 1^{er} juin 1944 au début de la bataille de Normandie
et sans doute revu au fil des pertes...

Etat-major de la division :

- SS-Brigadeführer **Fritz Witt** (tué le 14 juin 1944),
- SS-Standartenführer **Kurt Meyer** (à partir du 14 juin 1944) à l'âge de 33 ans,
- Sturmabannführer **Hubert Meyer** (à partir du 6 septembre 1944)

25^{ème} SS Panzergrenadier Regiment Hitlerjugend (SS-Panzergrenadierregiment 25) :

- Standartenführer **Kurt Meyer** (jusqu'au 14 juin 1944),
- Obersturmbannführer **Karl-Heinz Milius** (à partir du 14 juin 1944)

1^{er} bataillon : Sturmbannführer **Hans Waldmüller** (tué le 8 septembre 1944)

– 1^{ère} compagnie, 2^{ème} compagnie, 3^{ème} compagnie, 4^{ème} compagnie (lourde)

2^{ème} bataillon : Sturmbannführer **Hans Scappini** (tué le 7 juin 1944)

– 5^{ème} compagnie, 6^{ème} compagnie, 7^{ème} compagnie, 8^{ème} compagnie (lourde)

3^{ème} bataillon : Obersturmbannführer **Karl-Heinz Milius** (jusqu'au 14 juin 1944)

Obersturmbannführer **Fritz Steiger** (à partir du 14 juin 1944)

– 9^{ème} compagnie, 10^{ème} compagnie, 11^{ème} compagnie, 12^{ème} compagnie (lourde)

13^{ème} compagnie (Panzerabwehrkanone) : **Erwin Kaminski**

14^{ème} Flak compagnie : Hauptsturmführer **Brantl**

15^{ème} compagnie de reconnaissance : **Horst von Büttner** (tué dans la nuit du 8 au 9 juin 1944)

16^{ème} compagnie de sapeurs : **Emil Werner**

26^{ème} SS Panzergrenadier Regiment Hitlerjugend (SS-Panzergrenadierregiment 26) :

- Standartenführer **Wilhelm Mohnke**

1^{er} bataillon : Sturmbannführer **Bernhard Krause**

– 1^{ère} compagnie, 2^{ème} compagnie, 3^{ème} compagnie, 4^{ème} compagnie (lourde)

2^{ème} bataillon : **Bernhard Siebken**

– 5^{ème} compagnie, 6^{ème} compagnie, 7^{ème} compagnie, 8^{ème} compagnie (lourde)

3^{ème} bataillon : Sturmbannführer **Erich Olboeter**

– 9^{ème} compagnie, 10^{ème} compagnie, 11^{ème} compagnie, 12^{ème} compagnie (lourde)

13^{ème} compagnie (Panzerabwehrkanone) : Obersturmführer **Polanski**

14^{ème} Flak compagnie : Obersturmführer **Martin Stolze**

15^{ème} compagnie de reconnaissance : Obersturmführer **Bayer**

16^{ème} compagnie de sapeurs : Obersturmführer **Trompke**

12^{ème} SS Panzer Regiment (SS-Panzerregiment 12) : Standartenführer **Max Wünsche**

1^{er} bataillon (66 chars Panther) : Sturmbannführer **Arnold Jürgensen**

– 1^{er} escadron, 2^{ème} escadron, 3^{ème} escadron, 4^{ème} escadron, Escadron de soutien

2^{ème} bataillon (96 chars Panzer IV) : Sturmbannführer **Karl-Heinz Prinz**

– 5^{ème} escadron, 6^{ème} escadron, 7^{ème} escadron, 8^{ème} escadron, 9^{ème} escadron : Obersturmführer
Buettner, Escadron de soutien

12^{ème} régiment d'artillerie SS (SS-Panzerartillerieregiment 12) : Standartenführer **Fritz Schröder**

1^{er} bataillon (12 Wespe, 6 Hummel)

2^{ème} bataillon (18 pièces de 105 mm LeFH 18)

3^{ème} bataillon (12 pièces de 150 mm SFH, 4 pièces de 105 mm Kanone)

12^{ème} régiment sur motocyclettes SS (SS-Kradschützenregiment 12)

12^{ème} bataillon de reconnaissance SS (SS-Aufklärungsabteilung 12) :

- Standartenführer **Gerhard Bremer** (mais source US : 12 SS Pz Rcn Bn - **Oldenbrueck**)

1^{ère} compagnie : Obersturmführer **Peter Hansmann**

2^{ème} compagnie : Obersturmführer **Walter Hauck**

3^{ème} compagnie : Obersturmführer **Heinz Beiersdorf**

4^{ème} compagnie : : Obersturmführer **Peter Hansmann**

5^{ème} compagnie (lourde) : Obersturmführer **Gerd von Reitzenstein**

12^{ème} bataillon anti-char SS (SS-Panzerjägerbataillon 12) : Standartenführer **Jacob Hanreich**

1^{ère} batterie, 2^{ème} batterie

12^{ème} bataillon de lance-roquettes SS (SS-Werferbataillon 12) : Hauptsturmführer **Willy Müller**

1^{ère} batterie (4 pièces de 150 mm Nebelwerfer)

2^{ème} batterie (4 pièces de 150 mm Nebelwerfer)

3^{ème} batterie (4 pièces de 150 mm Nebelwerfer)

12^{ème} bataillon anti-aérien SS (SS-Flak-Bataillon 12) : Hauptsturmführer **Rudolf Fend**

1^{ère} batterie (4 pièces de 88 mm)

2^{ème} batterie (4 pièces de 88 mm)

3^{ème} batterie (4 pièces de 88 mm)

4^{ème} batterie (9 pièces de 37 mm FlaK 43)

12^{ème} bataillon de sapeurs SS (SS-Panzerpionierbataillon 12) : Sturmbannführer **Siegfried Müller**

1^{ère} compagnie, commandée par l'Obersturmführer Peter Hansmann

2^{ème} compagnie, commandée par l'Obersturmführer Walter Hauck

3^{ème} compagnie, commandée par l'Obersturmführer Heinz Beiersdorf

Unité de franchissement motorisée

12^{ème} bataillon blindé de transmissions SS (SS-Panzernachrichtenbataillon 12) :

- Hauptsturmführer **Erich Pandel**

12^{ème} SS-Instandsetzungsabteilung : Hauptsturmführer **Artur Manthey**

12^{ème} SS Nachschub Truppen : Hauptsturmführer **Rudolf Kolitz**

12^{ème} SS Wirtschafts bataillon

12^{ème} SS Fuhrerbewerber Lehrgänge

12^{ème} section motorisée de reporters de guerre SS (SS-Kriegsberichterzug 12)

12^{ème} compagnie de Felgendarmerie (SS-Feldgendarmerie-Kompanie/Trupp 12)

12^{ème} compagnie motorisée de vaguemestre SS (SS-Feldpostamt 12)

12^{ème} bataillon médical SS (SS-Sanitätsabteilung 12) : Sturmbannführer **Rolf Schulz M.D.**



Figure 42. . Half-track de la 12. SS-Panzer-Division (l'insigne divisionnaire visible en haut à droite sur la plaque de blindage arrière) à Dinant avant de traverser le pont puis de le faire sauter. © AFTER THE BATTLE – Number 98 – ECP Armées

Souvenirs de la région pour les Allemands :

La 12^{ème} SS : l'histoire de la division Panzer de la Jeunesse Hitlérienne [ou Hitlerjugend ou HJ],

(The 12th SS : The History of the Hitler Youth Panzer Division – 2^{ème} volume)

par Hubert Meyer, Stackpole Books, 1982 (D)-1994 (GB)-2005 (USA), pages 150-170.



Du côté allemand, un changement positif s'est produit de manière inattendue au cours de cette situation désastreuse. Le 4 septembre, le Generalfeldmarschall von Rundstedt avait de nouveau été nommé commandant suprême de l'Ouest. Cette fonction avait été précédemment exercée par le Feldmarschall Model en tant que responsabilité supplémentaire. Le même jour, le Reichsmarschall Hermann Göring met à disposition six régiments de Fallschirm [parachutistes] qui sont en formation. En outre, il fournit plusieurs milliers d'hommes, composés de convalescents ainsi que de personnel aérien et terrestre de la Luftwaffe qui ne peuvent plus être utilisés pour

les activités aériennes en raison de la pénurie de carburant. Avec l'aide de ces unités, le 1. Fallschirmjäger-Armee, sous le commandement suprême du generaloberst Student, fut créé. Cependant, ces forces n'étaient pas encore disponibles. Au lieu de cela, les restes du 7. Armee et du 5. Panzerarmee ont dû retarder l'avance britannique et américaine en Belgique jusqu'à ce que le Westwall [mur de l'ouest (vu d'Allemagne) autrement dit la Ligne Siegfried] puisse être occupé.



Figure 43. L'auteur de cet historique : Hubert Meyer
(5 décembre 1913–16 novembre 2012) qui, lui,
ne confond pas Durnal et Spontin. © boltactionfr.forumactif.be

Le 1^{er} septembre, le VII^e Corps de la Première Armée américaine avait attaqué depuis la zone située au sud de Hirson, vers le nord. Son objectif était Mons. Après avoir franchi la ligne Hirson-Vervins, la 3^e Division blindée attaqua au centre. Ses flancs à l'est étaient sécurisés par la 9^e Division d'infanterie, à l'ouest par la 1^e Division d'infanterie. Le 3 septembre, lorsqu'il devint clair que les troupes allemandes se retiraient au nord et au nord-est, le commandement américain arriva donc à la conclusion qu'ils se défendraient derrière la Meuse et la Sambre. Le Corps fut donc basculé vers l'est et a reçu l'ordre de former une tête de pont pour traverser la Meuse. Cette tâche a été confiée à la 9^e division d'infanterie américaine.

Comme d'habitude, cette division était composée de trois régiments d'infanterie avec trois bataillons chacun, une unité de reconnaissance, une compagnie de communication ainsi que les troupes de ravitaillement nécessaires. Y étaient rattachées trois unités d'artillerie lourde, deux compagnies d'un bataillon de guerre

chimique, une unité de chars, une unité de chasseurs de chars automoteurs et, du 6 au 7 septembre, une unité de chars renforcée de la 3^e Division blindée. En général, les divisions américaines ont formé des groupes de combat à partir de diverses branches des forces qui ont été combinées en « Combat Teams » (CT) ou « Combat Commands » (CC). Une « Combat Team » des divisions d'infanterie était l'équivalent d'un régiment d'infanterie renforcé.

Dans la soirée du 3 septembre, la 9^e division d'infanterie américaine avait atteint la zone autour de Philippeville, après avoir rencontré une résistance variable. Les ordres du 4 septembre, donnés aux 39^e et 60^e Combat Teams, étaient d'avancer vers la Meuse le plus rapidement possible et d'établir une tête de pont sur le fleuve dans leur secteur d'attaque. La 47^e Combat Team devait laisser un bataillon derrière elle à Beaumont pour sécuriser le carrefour principal, et poursuivre, avec le gros de ses troupes, jusqu'à Philippeville en tant que réserve divisionnaire. Le 39^e CT atteint la rive ouest de la Meuse, en face de Dinant et de Houx. Il subit le feu des fusils, des mitrailleuses, des mortiers et de l'artillerie, de sorte que les troupes d'assaut ne parviennent pas à atteindre la rive. L'attaque est arrêtée à 16h30. La traversée du fleuve est préparée pour la nuit. Le 60^e CT avait reçu l'ordre d'établir des têtes de pont entre Dinant et Givet. Un bataillon atteint la Meuse près d'Agimont (trois

kilomètres au nord de Givet) et subit un faible tir d'artillerie. L'autre bataillon a avancé, sans rencontrer de résistance, dans le district de Maurenne (neuf kilomètres au sud-ouest de Dinant). Ce CT a reçu l'ordre de préparer une attaque de l'autre côté du fleuve pour la nuit à venir.

Les rapports des civils belges indiquent que les troupes allemandes veulent tenir la Meuse avec tous les moyens disponibles. Environ 2.000 fantassins, un petit nombre de Panzers, de Pak [*canon antichar 7,5-cm-PanzerabwehrKanone 40, abrégé en 7,5-cm PaK 40*] et de canons d'assaut, ainsi que six batteries d'artillerie ont été signalés entre Namur et Blaimont (huit kilomètres au sud-ouest de Dinant).



Figure 44. PaK 40 et ses servants en action en France en 1943. © Bundesarchiv.

Le 5 septembre, la 9^e division a ordonné la traversée à 00h01. Le 39^e CT devait traverser immédiatement au sud de Rivière (un kilomètre au nord de Godinne), également juste au sud-ouest de celle-ci, et immédiatement au sud d'Yvoir. La tentative de traversée au point de passage nord n'a commencé qu'à 3 heures, car le temps disponible à l'origine était insuffisant pour observer l'état des berges et pour fournir des bateaux. Le II./26, en action à cet endroit, a coulé la plupart des bateaux par des tirs de mitrailleuses. Un commandant de compagnie et vingt hommes du bataillon américain, qui attaquaient là, atteignirent la rive opposée. Le contact avec eux fut perdu, ils furent probablement capturés. Plus au sud, entre Godinne et Yvoir, le 3^e Bataillon de ce CT a réussi à traverser sans rencontrer de résistance au départ. Lorsqu'il avança plus à l'intérieur des terres, il fut soumis à des tirs massifs de mitrailleuses, de mortiers et d'artillerie qui durèrent toute la journée. Le 2^e Bataillon a pu établir une tête de pont au sud d'Yvoir à 19 heures. Toutes les tentatives de mise en place d'un pont d'infanterie à l'un des points de passage ont été déjouées par des tirs intenses provenant de la rive est du fleuve. Le 60^e CT a formé deux têtes de pont au nord de Givet. Il a subi de lourdes pertes dues aux tirs de Panzer et d'infanterie.

Les comptes rendus précédents du « Rapport des Operations » de la 9^e division d'infanterie américaine ne confirment pas la notation dans le journal de guerre de la 5. Panzerarmee selon lequel l'ennemi avait pu traverser la Meuse avec des chars d'assaut par un pont non endommagé près de Dinant le 4 septembre.

Une tête de pont américaine à Houx.

Les rapports disponibles des membres de la division « HJ » indiquent que l'ennemi avait, apparemment sans le savoir, établi une tête de pont pendant la nuit, au sud-est de Houx. Vers 15 heures le 5 septembre, la Divisionsbegleitkompanie [= *compagnie d'escorte*] a reçu l'ordre de l'Obersturmbannführer Milius d'attaquer l'ennemi, de force inconnue, signalé dans la forêt au sud-est de Houx et de le repousser de l'autre côté de la Meuse. **Le Unterscharführer Leo Freund a fait un rapport sur cette bataille :**

« ... Le 5.9.1944, l'Obersturmbannführer Milius donna l'ordre à la Divisionsbegleitkompanie d'attaquer l'ennemi qui avait traversé la Meuse au sud de Houx, et de détruire la tête de pont qu'il avait établie. L'ennemi s'était établi dans une vaste zone boisée qui s'étendait jusqu'à la Meuse. Notre compagnie ne comptait que vingt-trois hommes. Nous n'avions aucune information sur l'ennemi. Nous avons conduit nos Schwimmwagens [*voiture amphibie dérivée de la Volkswagen Coccinelle*] de Purnode (4,5 kilomètres au sud-est d'Yvoir) à travers les pâturages et les champs de céréales jusqu'à l'orée du bois, que nous avons atteint sans rencontrer de problèmes. Immédiatement derrière les arbres les plus proches, à droite du chemin, se trouvait une grande ferme. A notre grande surprise, elle était libre d'ennemi. À l'époque, je n'avais aucune prémonition que la ferme serait importante pour moi plus tard.



Figure 45. La « jeep » allemande : la Schwimmwagen, tout terrain et amphibie. © scocche-auto.it

« Nous avons continué notre route dans le bois. Le chemin menait droit devant nous. On pouvait apercevoir un virage à droite à environ 300 mètres devant nous. Juste avant le virage, une petite maison se trouvait à gauche du chemin, devant laquelle se trouvait une clairière couverte d'herbe. Nous avons atteint cette maison sans difficulté. Cependant, lorsque le premier véhicule a tourné dans le virage, l'enfer s'est déchaîné en un éclair. Le véhicule de pointe a immédiatement été mis en

pièces. Malgré tout, l'équipage, bien que blessé, a pu sauter dans le fossé et trouver refuge derrière les arbres. Ils ont même ouvert le feu sur l'ennemi situé devant nous. La deuxième voiture, dans laquelle je me trouvais, s'est arrêtée juste à côté de la maison. Nous avons tous immédiatement sauté des véhicules et cherché à nous mettre à l'abri. Après le premier choc, deux d'entre nous ont couru vers les blessés. Nous avons pris le contrôle de la MG [la *Maschinengewehr 42* allemande, plus connue sous son code de nomenclature « MG42 », soit « mitrailleuse » en français] juste à temps pour repousser l'ennemi qui nous attaquait depuis la route. Cependant, nous étions encore tous sous



Figure 46. MG42 sur son bipied déplié. © Wikipedia.

le feu. Soudain, nous avons réalisé que le feu venait de la petite maison. Nous nous sommes retrouvés dans une situation délicate. Cependant, l'Unterscharführer Tödter, qui se trouvait dans le dernier véhicule, l'a bien compris. Tout seul, il s'est glissé à gauche de la route dans un virage à travers les bois. Puis, il a dû traverser la clairière, large de septante à quatre-vingts mètres, afin de s'approcher de la maison par l'arrière. Je l'ai repéré à ce moment précis ! J'ai crié et simultanément tiré sur la maison. Les autres aussi ont compris ce qui se passait. La maison a été prise sous un feu concentré. Tödter, cependant, a fait de longs sauts vers la maison. Il a lancé plusieurs grenades à main à travers les fenêtres, a fait le tour de la maison, a lancé d'autres grenades à main dans les fenêtres, et puis ce fut le calme à l'intérieur de la maison. Nous avons ensuite fait une pause pour reprendre notre souffle. Mais cela n'a pas duré longtemps. L'ennemi a commencé à nous couvrir de tirs de mortier. Nous avons été forcés de nous replier à l'orée du bois. Après cette longue attaque au mortier, l'ennemi n'a probablement pas compté sur une plus grande résistance et a attaqué. Cependant, nous nous attendions à l'attaque et avons pris des positions favorables. Nous avons ouvert le feu très tard et avons pu repousser l'attaque ennemie, ce qui lui a causé de graves pertes.



Figure 47. Quels bâtiments ont vécu ces combats ? © Google Maps (1-3) Idées Mariage La Ferme de Blocmont (2).

« La ferme située à l'orée du bois est alors devenue le centre de notre défense. Elle était habitée par une vingtaine de personnes, hommes et femmes.

« En fin d'après-midi, un bataillon de garde de la Wehrmacht (qui n'était plus très nombreux) nous a rejoints. Avec lui, nous avons attaqué à nouveau. C'étaient généralement des hommes âgés. L'attaque ne s'est pas déplacée très loin, si bien que nous avons dû nous replier à l'orée du bois et à la ferme. Même pendant la soirée, nous avons réalisé que nous étions sous un feu d'artillerie extrêmement bien ciblé, au point que des hommes en mouvement ont été touchés par des tirs individuels. Il était évident pour nous qu'un observateur était capable de voir nos positions. Comme la ferme était sous le feu, et que les civils étaient donc en danger, l'Unterscharführer Tödter a reçu l'ordre de l'Obersturmführer Fritz Guntrum de rassembler tous les civils et de les installer dans une cave sécurisée. La ferme avait une belle cave, de nombreuses marches y menaient. Là, les civils étaient à l'abri des obus, et nous espérions avoir vaincu l'observateur en nous y installant. Pourtant, le feu a continué. Pour nous, c'était presque inexplicable. ... »



Figure 48. A gauche : à Houx, à quatre kilomètres au nord de Dinant, le 39th Infantry tenait sa petite tête de pont au bout de l'écluse contre les contre-attaques par des éléments de la 12. SS-Panzer-Division. Il s'est avéré incapable de l'étendre mais dans l'après-midi du 5, le 2^e bataillon a été envoyé de l'autre côté du fleuve pour renforcer les éléments de tête. Cette photo d'un barrage d'artillerie martelant le flanc de la tête de pont a été prise alors que ce mouvement était en cours. A droite : la colline surplombant l'écluse de Houx est maintenant couverte de grands arbres empêchant de prendre une photo de l'endroit exact où le photographe américain se trouvait autrefois. C'est la meilleure comparaison que Karel Margry puisse faire de bout en bout, à l'orée du bois. Soit dit en passant, les Allemands ont traversé la Meuse aux mêmes endroits en mai 1940. © US Army, AFTER THE BATTLE-Nr 98.

Reconnaissance vers le sud.

Le 5 septembre, l'Aufklarungsabteilung part en éclaireur vers le sud et établit le contact avec le 2. SS-Panzerdivision. **Le chef du groupe des éclaireurs, l'Oberscharführer August Zinflmeister, a écrit à ce sujet dans son journal :**

« ... J'ai roulé vers le sud avec un groupe d'éclaireurs en Schwimmwagen. La reconnaissance et l'établissement d'un contact étaient nos objectifs. Dans le bois près de Celles (sept kilomètres au sud-est de Dinant), nous avons rencontré des arbres comme obstacles. Nous avons tiré et avons fait le tour. Nous avons avancé prudemment. Partout, des signes d'embuscades de partisans sur les véhicules allemands. Des clous pliés sur la route ont causé des crevaisons sur deux voitures. Nous nous sommes arrêtés en cercle, avons tiré sur les observateurs des partisans, avons réparé les crevaisons, avons mis le feu à une cachette et nous nous sommes dirigés via Ciergnon (neuf kilomètres au sud-est de Celles) vers la division « Das Reich » située à Javingue (huit kilomètres au sud-est de Givet). Le voyage de retour s'est déroulé sans problème. Dans l'après-midi, des patrouilles ont été effectuées via Crupet, Dorinne (près de Durnal), etc. A part cela, préparation du poste de commandement d'Abteilung. ... »

Le 5 septembre 1944, le commandement suprême du 5. Panzerarmee transmet le commandement des unités qui lui sont affectées au commandement suprême de la 7. Armee. Elle est retirée et déplacée dans la région de Strasbourg pour être réaménagée. Sur la base des rapports d'effectifs disponibles, le Heeresgruppe B a recommandé que les 1. et 12. SS-Panzerdivisions soient retirés si le commandement suprême Ouest était en mesure de leur fournir des remplaçants. Cela n'était pas possible, en grande partie parce que l'ennemi avait repoussé les forces de sécurité du 347. Inf.-Div., 116. Pz.-Div. et 47. Inf.-Div. le long de la ligne Namur-Gembloux (quinze kilomètres au nord-ouest de Namur) au nord-est. Les rapports disponibles indiquaient qu'il avait pénétré dans Namur avec cinquante à soixante chars.

Reconnaissance vers le nord.

En raison de la situation peu claire dans le secteur de la Meuse entre Godinne, où se trouve l'aile droite de la division « HJ », et Namur et en aval de la rivière vers Huy, le commandant de la division a déployé une équipe d'éclaireurs de l'Aufklarungsabteilung. **Le chef de ce groupe, l'Untersturmführer Theo Flanderka, a fait un rapport :**

« ... Dans la soirée du 5 septembre, j'ai reçu l'ordre de me présenter au commandant de la division. Il m'a informé de la situation et a précisé ma mission comme suit : Pendant qu'il faisait encore nuit, j'irais avec une équipe d'éclaireurs motorisés de la frontière nord de notre secteur le long de la Meuse au nord. Pendant ce trajet, je déterminerais quelles unités allemandes ont été déployées pour sécuriser le secteur jusqu'à Namur. De plus, l'état des ponts de la Meuse serait déterminé. Il semblerait qu'ils aient été détruits, y compris le pont de Namur.

« A partir de Namur, je suivrais la Meuse le long de sa rive sud à l'est. À Huy, ou à l'est de celle-ci, je traverserais la rivière par l'un des ponts intacts et je parterais en éclaireur de là vers l'ouest jusqu'à ce que je rencontre l'ennemi. J'essaierais de déterminer la force et la direction de la poussée de l'ennemi, puis je retournerais à la Division par la voie la plus rapide possible.

« Avec cet ordre, donné par le commandant divisionnaire en personne, je suis retourné à la Kompanie dans l'obscurité de la nuit. Les hommes s'étaient déjà endormis. J'ai réveillé les trois équipages de VW sélectionnés pour l'équipe d'éclaireurs et leur ai décrit notre mission. Nos véhicules ont été ravitaillés en carburant et je me suis endormi. De nombreuses pensées me traversaient l'esprit avant que je ne trouve un peu de calme. Un facteur, en particulier, m'a causé un sacré mal de tête : je ne pouvais pas emporter d'émetteur/récepteur radio car aucun n'était en état de marche. Mais comment pouvais-je envoyer un rapport si j'étais à trente ou même cinquante kilomètres de la Division ? Dois-je renvoyer un seul véhicule ? Ou devrais-je attendre que toute l'équipe de reconnaissance puisse faire le voyage de retour ? Selon les circonstances, plusieurs heures peuvent s'écouler entre les deux. Il est primordial que le rapport soit reçu le plus rapidement possible. Avec ces pensées en tête, je me suis finalement endormi.

« Il faisait encore nuit lorsque l'équipe de reconnaissance fut prête à partir. La plupart des hommes étaient des compagnons d'armes vétérans, très éprouvés, en qui je pouvais avoir entièrement confiance. J'avais deux Unterführers avec moi. J'ai oublié le nom de l'un d'eux, mais l'autre était l'Unterscharführer Dupiralla. Sans trop parler, nous sommes partis. Il faisait frais à cette heure du matin, mais le ciel clair et étoilé indiquait que nous allions avoir une belle et chaude journée de fin d'été. Nous avons roulé vers l'ouest, à environ cinq kilomètres de la Meuse. Puis notre véritable

mission a commencé. La route en direction de Namur suivait exactement la rivière sinueuse, et passait souvent directement sur la rive. La rivière elle-même était à peine visible, car elle était couverte de voiles de brouillard. A part cela, l'aube qui approchait ne permettait pas encore d'avoir un champ de vision clair. C'était absolument calme. De temps à autre, nous avons rencontré des gardes allemands appartenant à différentes unités. Même lorsque nous nous sommes approchés de Namur, le soleil n'était pas encore assez haut pour permettre une visibilité plus nette. On pouvait entendre le bruit des véhicules dans la partie nord de la ville, mais seulement de façon intermittente puisque le vent d'est emportait le son loin de nous. En approchant du pont de la Meuse, nous avons rencontré quelques soldats allemands. Cependant, ils donnaient plus l'impression d'être des traînards que d'être une unité prête au combat. Nous avons tout de même été dirigés vers un poste de commandement où un Hauptmann [*capitaine*] nous a informés de la situation. Tout semblait calme sur la rive opposée de la Meuse, ils n'entendaient qu'occasionnellement des bruits de véhicules. Le pont de la Meuse avait explosé. De gros morceaux du pont s'étaient effondrés de telle manière qu'une route praticable avait été maintenue sous la surface.

« Puis nous avons tourné vers l'est, en suivant le cours de la Meuse. Il n'y avait aucun signe de troupes allemandes. C'était aussi calme qu'à l'intérieur d'une église. Nous nous sommes approchés avec précaution de la ville de Huy. Là aussi, un silence profond, pas une âme dans les rues. Sur le côté sud du pont de la Meuse se trouvait un Panzer allemand. Quand nous nous sommes approchés, nous avons découvert qu'il appartenait à une unité de la Wehrmacht. Il s'était coincé, avec des dégâts à une chenille, à l'endroit exact où il devait prendre la relève de la garde du pont. Le commandant du Panzer, un Unteroffizier, nous a dit que le pont était prêt à exploser. Il restait un groupe de Pionniers, juste à l'entrée du pont. Nous avons rapidement trouvé ces Pionniers. Ils nous ont rapporté que la partie de la ville située au nord du pont était absolument calme. Avec précaution, nous avons traversé le pont vers le nord. Les rues étaient désertes. Nous avons continué jusqu'au creux de Wanze et avons tourné à l'ouest.

Entre-temps, la lumière du jour était venue. Nous ne voulions pas nous éloigner trop de la Meuse et nous avons pris la route en direction de Lavoir-Hingeon. Le calme dans les villages était du plus notable. De temps en temps, nous apercevions des visages derrière les fenêtres fermées, mais ils se retiraient dès que nous nous approchions.

« Je pensais que la tête de l'ennemi s'approcheraient de Namur par le nord et le nord-ouest. Il était donc important de repérer rapidement cette zone. Nous avons approché la ville par le nord-est en passant par Gelbressée. Le terrain était vallonné et partiellement boisé. Je cherchais un endroit d'où je pourrais observer Namur et la Meuse. Après avoir traversé une crête, nous avons trouvé cet endroit d'observation. Mais ce que j'ai vu m'a beaucoup alarmé :

« A quelques centaines de mètres au sud-ouest de nous se trouvait le pont de la Meuse, détruit, que nous avons déjà vu à l'aube. Nous n'en croyions pas nos yeux : les Américains avaient rendu ce pont à nouveau praticable, en utilisant les parties du pont qui n'avaient que légèrement baissé. Tandis qu'un véhicule après l'autre traversait lentement le pont vers le sud, les ingénieurs installaient un ponton à côté. Nous avons observé des ambulances, des camions, des canons automoteurs, puis des chars. Le flot de véhicules a continué. Plusieurs avions de repérage ont tourné autour de Namur et ont volé de là vers le sud et le sud-est.



Figure 49. Les Américains jettent un pont Bailey (pont préfabriqué portatif) sur le pont de Jambes démolé. © Canal C.



Figure 50. Pour traverser les 150 mètres de la Meuse à Namur, en plus d'une réparation sommaire du pont de Jambes, un pont flottant a été construit entre La Plante et la rue de Francquen à Jambes, à l'endroit actuel de l'écluse, car il fallait supporter au moins le passage de la Force principale qui devait atteindre Liège par la rive sud et celui de la Task Force King pour le centre du Condroz. Vu de Jambes vers l'église de La Plante. © US Army.



Figure 51. Le pont de Jambes (à gauche) a été complété par un pont Bailey et un pont flottant a été installé à l'endroit de l'actuelle écluse de La Plante (à l'extrême droite sur cette vue), là où la rive est presque au niveau du fleuve. Ce qui ne correspond pas vraiment au dessin réalisé par la 440^e AAA (voir plus loin)... © Google Maps.

« En un éclair, j'ai réalisé ce qui s'était passé : alors que nous descendions la Meuse vers Huy à l'aube, la tête des forces ennemies a dû traverser la Meuse à Namur. Mais si cette estimation du temps était correcte, la tête des chars ennemis devait déjà se trouver à l'arrière de notre poste de commandement divisionnaire. Maintenant, le fait que je n'avais pas de radio avec mon équipe d'éclaireurs est revenu nous hanter. En raison de la situation confuse, j'ai décidé de rentrer immédiatement avec toute l'équipe d'éclaireurs, par la route la plus rapide possible. La route descendait légèrement, avec plusieurs virages, vers un petit village où nous étions passés deux heures auparavant. Innocemment, nous nous sommes approchés du village, cette fois-ci en venant de l'autre direction. Après avoir passé le dernier virage, le village se trouvait à une centaine de mètres devant nous. Mais comme il avait changé ! Des morceaux de tissu blanc étaient suspendus à toutes les fenêtres. Toute la population semblait s'être rassemblée dans la rue principale du village. Des véhicules américains, des chars, des jeeps et des camions étaient arrêtés dans la rue. Nous n'avions plus le temps de réfléchir. Il n'y avait pas moyen de quitter la route. Il ne restait qu'une seule façon de procéder : plein gaz, et à fond ! Heureusement, les soldats américains étaient absorbés dans la fraternisation au point d'être tout sauf prêts à l'action. Le temps qu'ils comprennent ce qui se passe, nous sommes déjà passés à travers. Plusieurs salves de mitrailleuses, qu'ils nous ont envoyées, n'ont causé aucun dommage. Le village suivant n'était qu'à quelques kilomètres. J'étais convaincu qu'il serait libre de tout ennemi. Nous nous sommes approchés des premières maisons le long d'une route en montée, tournant à gauche, sous le couvert d'un talus à hauteur d'homme sur son côté gauche. Ce n'est qu'à la fin de la courbe, au niveau des premières maisons, que nous avons pu voir la rue principale du village. Nous roulions à grande vitesse. Quand j'ai presque atteint les premières maisons, un choc a traversé tous mes membres : ici aussi, un certain nombre d'Alliés fraternisent et garent leurs véhicules. Immédiatement devant moi, à une trentaine de mètres, un half-track se trouvait de l'autre côté de la rue. Avec la meilleure volonté du monde, il n'y avait aucun moyen de passer. Alors, il ne restait plus qu'à faire demi-tour et à sortir de là. L' « Allié » du véhicule blindé nous avait, bien sûr, repérés et avait rapidement ouvert le feu dans la rue avec sa mitrailleuse. Il a touché notre deuxième voiture et a blessé deux hommes. Nous nous sommes rassemblés sous le couvert du remblai, mais un homme, l'Unterscharführer Dupiralla, était porté disparu. Il avait sauté du véhicule sur la gauche lorsque le feu ennemi s'est déclenché alors que le reste de l'équipage avait

baissé la tête et était resté dans la voiture, profitant du couvert du remblai sur le côté de la rue. Là, il avait trouvé refuge dans un fossé qui s'éloignait de la route. Il n'était apparemment pas blessé. Il n'y a pas eu de réponse à nos cris. Pendant ce temps, la voiture blindée a commencé à nous suivre. Poussant notre VW jusqu'à la limite, nous sommes partis à la course, pour retourner dans les bois. Dans un virage d'où nous pouvions observer la route dans les deux sens, nous avons fait une courte halte pour déterminer la situation, étudier les cartes et décider de l'action future.

« Les deux blessés n'avaient subi que des blessures mineures et nous avons pu les soigner. On avait tiré dans un pneu, mais les véhicules étaient en bon état de marche.

« Nous étions coincés entre deux villages aux mains de l'ennemi. Il n'y avait pas de chemin de campagne qui s'éloignait de la route, et conduire à travers la campagne était impossible. Il ne nous restait qu'une seule solution : faire confiance à l'élément de surprise une fois de plus et traverser le village que nous avons déjà traversé, une fois de plus, en venant de l'autre direction. Nous nous sommes approchés avec prudence. À l'extérieur du village, toujours à couvert, nous avons fait une courte halte et observé à la jumelle. Les véhicules étaient garés, la rue était ouverte, aucun garde ne pouvait être repéré. Les grenades fumigènes, dont je n'avais jamais eu besoin pendant toute la guerre, étaient maintenant utiles. Nous avons traversé le village en un rien de temps, sans qu'un seul coup de feu ne soit tiré. Quelques kilomètres plus loin, une ruelle étroite menait de la route vers le nord. Cela devait être notre salut. Je voulais passer devant les premières positions de l'ennemi dans un large virage au nord et à l'est, puis retourner sur la Meuse. Notre orientation se faisait plus à l'aide d'une boussole que d'une carte. Au sud de Hingeon, nous nous sommes dirigés vers l'est. Nous avons contourné le village de Héron au sud et avons eu l'impression qu'il n'était pas occupé par l'ennemi. Nous avons donc l'espoir que Huy était toujours libre d'ennemi. Cependant, nous avons découvert le contraire lorsque nous nous sommes approchés de la ville. Nous avons failli être repérés à nouveau. Nous nous sommes à nouveau dirigés vers le nord et avons pris la direction de Liège.

« Entre-temps, les heures s'étaient écoulées. Un pneu était à plat et devait être réparé. Mon chauffeur, qui était parmi les blessés, avait besoin d'une pause. Après une courte pause, nous approchions de Liège aux premières heures de la soirée. Un sentiment de menace enveloppait la ville. Des centaines de personnes se tenaient dans la rue, attendant manifestement l'arrivée des Américains. Comment trouver le pont de la Meuse dans cette grande ville inconnue ? J'ai pris deux civils et les ai assis sur le capot, en exigeant qu'ils nous mènent au pont par le chemin le plus court possible. Il semblait que les troupes allemandes s'étaient déjà retirées de Liège, il n'y avait aucun uniforme allemand visible nulle part. De temps en temps, des morceaux de tissu blanc avaient été accrochés aux fenêtres. Soudain, au crépuscule, nous avons aperçu un membre du service du travail allemand, qui montait la garde, avec un casque d'acier et un fusil, dans une arcade. La conversation avec lui a fait ressortir le fait que son administration s'était retirée. De toute évidence, il avait été oublié. Il n'y avait plus rien à garder. Nous avons pris le jeune homme de dix-sept ans à bord, ne progressant que lentement à travers la foule en délire. C'était Noël lorsque le pont de la Meuse, intact, fut enfin devant nous. Il n'y avait aucun signe de garde allemande sur le pont. En poussant un soupir de soulagement, nous avons traversé le pont. Des soldats allemands nous attendaient sur la rive sud. Nous n'avons pas eu le temps de nous demander pourquoi, puisque, à ce moment précis, le pont derrière nous a explosé avec une terrible explosion. Nous étions encore assis dans nos véhicules lorsque les pierres sont retombées sur le sol tout autour de nous.

« Dans le secteur de Liège au sud de la Meuse, plusieurs états-majors étaient encore présents. Tout le monde était prêt à partir. Personne ne savait où se trouvaient notre 12. SS-Panzerdivision. C'est tard dans la nuit que nous avons enfin retrouvé notre unité... »

Le fait que l'organisation ferme et éprouvée au combat des unités ait été mise en pièces est révélateur des circonstances des combats d'arrière-garde dans le nord de la France et en Belgique. Des parties d'unités ont été affectées à d'autres unités et la structure de commandement des divisions sous commandement général a été fréquemment modifiée. De toute évidence, le Bataillon de 347. Division d'Infanterie, situé au sud de la Meuse près de Namur, ne savait pas ce qui s'était passé au nord de la rivière dans la ville au cours de la journée. Des rapports faisant état de la pénétration de chars américains dans Namur le 5 septembre ont bien atteint le Heeresgruppe par la 7^e Armée, mais pas le I. SS-Panzerkorps et la division « HJ ». La raison peut en être trouvée dans l'élimination du commandement suprême de la 5. Panzerarmee. Les conséquences sont graves. A l'image de cette journée, il faut ajouter la destruction insuffisante du pont de la Meuse à Namur ainsi que l'absence d'équipement radio portable à longue portée pour le groupe de reconnaissance Flandarka. Le manque de personnel a empêché le renforcement de l'équipe d'éclaireurs au point qu'elle aurait pu envoyer des rapports à certains intervalles. Dans cette situation incertaine, à laquelle les partisans ont contribué, il aurait fallu envoyer deux véhicules pour chaque rapport.

Contre-attaque avortée à Houx.

Sans aucune prémonition de la menace sur son flanc droit, la division « HJ » a ordonné le 6 septembre au Kampfgruppe Milius d'éliminer la tête de pont américaine près de Houx. Dans le reste du secteur du Kampfgruppe divisionnaire, l'ennemi n'avait pas réussi à prendre pied sur la rive orientale de la Meuse. À 4 heures, l'Obersturmbannführer Milius donna l'ordre au commandant de la Divisionsbegleitkompanie, l'Obersturmführer Guntrum, d'attaquer avec les restes des compagnies « Hoppe », « Neumann » et « Braus » – qui faisaient probablement partie d'un bataillon de garde – et une autre compagnie de garde, commandée par l'Oberleutnant (1^{er} lieutenant) Kraas. L'attaque sur l'ennemi dans le bois près de Houx viendrait du nord-est aux premières lueurs du jour et il devait être repoussé de l'autre côté de la Meuse. Selon les déclarations des prisonniers, environ 800 Américains se trouvaient dans le bois, équipés de mitrailleuses lourdes et super-lourdes, de mortiers et de canons antichars légers. L'attaque a commencé à 7h20.

La Kompanie Kraas, forte de 107 hommes, n'était pas encore arrivée. Après de lourdes pertes des deux côtés, l'attaque s'est arrêtée à 11 heures 30. À 13 heures, l'Obersturmbannführer Milius, sur directive de la Division, ordonne le désengagement et la formation d'une ligne de blocage à l'extrémité sud de Purnode (3,5 kilomètres au nord-est de Houx).

Le « Rapport d'opérations » de la 9^e Division d'infanterie confirme que, le 6 septembre, il n'existait qu'une seule tête de pont au nord et au sud de Dinant. Dans celle du nord – près de Houx – combattaient deux bataillons de la 39^e CT. Ils n'ont pu élargir la tête de pont que « ... contre une résistance déterminée... » Il était impossible de construire un pont sur le fleuve. Afin de soutenir l'attaque de la 9^e Division d'infanterie, le VII^e Corps d'armée mit en action un groupe de combat blindé de la 3^e Division blindée, Task Force [= TF] « KING », sur le flanc et l'arrière de la Divisional Kampfgruppe « HJ ». La masse de la division blindée américaine restait à Namur et dans ses environs, sans carburant. La TF « KING » a d'abord marché à partir de Namur le long de la route Namur-Marche en direction du sud-est.



Figure 52. Le VII^e Corps américain traverse rapidement la Meuse en force, ce convoi étant photographié rue de Marche (devenue avenue Materne), au pied de la Montagne Sainte-Barbe, à Jambes, après le passage à niveau avec, au fond, la citadelle de Namur. Les marquages à peine visibles sur ces véhicules semblent les identifier comme appartenant à la batterie C du 58th Armored Field Artillery Battalion qui a ensuite été rattachée au 3rd Armored (voir plus loin son journal des opérations).
© US Army.

La fuite de Durnal vers Spontin.

Vers midi, un messager d'un groupe de reconnaissance de l'Aufklärungsabteilung fait irruption dans la ferme de Durnal où se trouve le poste de commandement divisionnaire. Il rapporte qu'un groupe d'éclaireurs avait rencontré une colonne de chars ennemie sur la route Namur-Marche aux environs d'Assesse (cinq kilomètres au nord-est de Durnal). Elle s'approchait venant de la direction de Namur et se dirigeait vers Marche. Ce rapport est apparu incroyable au chef d'état major [*« Ia » dans la codification allemande de l'époque et ce rôle, au moins au moment de ces événements, serait celui de l'auteur, Hubert Meyer, qui ne cite jamais son nom*]. Il a ordonné au messager de repartir immédiatement. Son équipe d'éclaireurs devait maintenir le contact avec l'ennemi et faire un rapport sur ses activités futures.

L'Aufklärungsabteilung se trouvait à Mianoye, à environ trois kilomètres à l'est de Durnal. **L'Oberscharführer August Zinflmeister a rapporté ce qui s'est passé pendant ces minutes :**

« ... Pendant que nous nous occupions de l'équipement et nettoyions nos armes, environ vingt-cinq chars « Alliés » sont passés devant la maison. Le voisin d'à côté nous a trahis. Bientôt, des Shermans isolés ont roulé vers nous. Après le troisième coup, la tourelle de notre véhicule de reconnaissance à

huit roues a été soufflée et le véhicule blindé, sous lequel nous étions encore tous les trois couchés, a pris feu.



Figure 53. Schwerer Panzerspähwagen (véhicule de reconnaissance blindé lourd à huit roues). Ici, le même modèle que celui qui a plongé dans la Meuse quand le pont d'Yvoir a sauté le 12 mai 1940. © wealdfoundation.org

« De même, un Schwimmwagen après l'autre a pris feu sous la grêle d'obus. Le chauffeur, Buchmeier, s'est enfui dans les jardins avant que la grêle ne commence. Nous avons essayé, par de grands sauts, de passer. J'ai tout de suite atterri, exactement devant un Sherman, dont le commandant m'a crié : « Les mains en l'air ! » Le char m'a poursuivi, en tirant, alors que je détalais. Pendant cette « course pour la vie », en sautant et en me retournant, j'ai atteint une forêt après avoir couru à travers quelque 300 mètres de pâturages, en ne subissant que deux tirs en rase-mottes. Pendant ce temps, Kruger et Oberstedt ont été touchés, blessés, et ont été faits prisonniers pour un temps. Ils ont pu s'échapper la nuit suivante.

« En traversant le bois, j'ai rencontré, l'un après l'autre, cinq ou six traînards de notre compagnie. Nous nous sommes déplacés, ensemble, vers le nord. Nous avons rampé à travers un champ de pommes de terre, avec difficulté, vers une route le long de laquelle des colonnes « Alliées » roulaient. Nous avons sauté, nos armes prêtes à tirer. Sur la place du village des Fontaines [= *Lez-Fontaine*] (deux kilomètres au nord-nord-est de Mianoye), nous avons évité la colonne ennemie en courant à travers une assemblée des partisans, à travers les jardins, le long des chemins de campagne et de forêt. Nous avons atteint nos troupes de ravitaillement, au nord pour nous, par la route de Huy. ... »

Un messenger de l'Aufklärungsabteilung a immédiatement couru de Mianoye à Durnal. Il y est arrivé quelques minutes après que le messenger de l'équipe de reconnaissance ait été renvoyé et a signalé

qu'une colonne de chars américains avait quitté la route principale de Namur et approchait de Durnal. À ce moment précis, l'Oberführer Kurt Meyer est arrivé au poste de commandement de la division. Il venait à peine de quitter le Bataillon de Siebken. Il ordonne que le Kampfgruppen, situé sur la Meuse, se désengage immédiatement de l'ennemi. Puis ils devaient, en retardant les combats, se replier sur la crête des collines des deux côtés d'Emptinne (quatre kilomètres au nord-est de Ciney). Le chef d'état major envoya des messagers et des officiers d'ordonnance avec les ordres respectifs aux unités de la Division. L'unité des opérations de l'état-major de la Division et tous les autres présents au poste de commandement ont pris leurs armes et leur équipement et ont sauté dans leurs véhicules. Le déjeuner, prêt à être mangé, est resté sur la table.

Le poste de commandement était situé à l'extrémité sud du village. Les quatre ou cinq VW descendaient aussi vite que possible la pente vers le sud et se retrouvaient sur une route de campagne juste à l'extérieur de l'entrée nord du village de Spontin. À l'intérieur du village, cette route rejoignait la route de Ciney à Yvoir. Il a fallu choisir entre deux possibilités. Le personnel pouvait tourner à droite, se diriger vers le Kampfgruppe en action près de Houx, puis s'enfuir avec lui. Ou bien on peut continuer, en tournant à gauche, en direction de Ciney et ainsi échapper à l'encerclement menaçant. Le chef d'état major et le premier officier d'ordonnance, le Hauptsturmführer Ruprecht Heinzelmann, pensaient que la première possibilité serait la meilleure solution. Le commandant a opté pour la seconde. Le Hauptsturmführer Heinzelmann prend le relais, le commandant [Kurt Meyer] et son 04, l'Untersturmführer Kölln, montent dans le second VW. Le chef d'état major [Hubert Meyer] a roulé dans la troisième VW, conduite par le Sturmmann Helmut Schmieding. Une ou deux autres voitures suivaient.

Le village de Spontin est situé dans une vallée profonde. La plupart des maisons sont disposées en quinconce sur le versant sud, très escarpé, jusqu'à la haute plaine voisine. Au nord de la rue coule un ruisseau. Derrière, il y a un parc, entouré d'un mur en pierres naturelles. La première voiture avait déjà traversé le centre du village quand le canon d'un char a fait feu dans la vallée. Son obus a touché l'angle d'une maison que le Hauptsturmführer Heinzelmann venait de passer. Les véhicules se sont immédiatement arrêtés. Leurs équipages ont sauté dehors, cherchant à se mettre à l'abri n'importe où. Pendant un moment, un nuage de poussière a coupé la visibilité. Puis, un Sherman a pu être repéré, en hauteur, sur une route descendant de la colline, à angle droit. Derrière lui, un autre Sherman était visible. Les deux chars se sont arrêtés, sans tirer à nouveau. Les membres de l'état-major ont essayé de se mettre à l'abri dans les maisons. Les portes étaient barricadées de l'intérieur, tout comme les passages vers les escaliers en pierre, menant en haut de la pente à travers les jardins. En utilisant toute leur force, les hommes ont pu pousser quelques portes d'entrée et se frayer un chemin à travers les maisons, loin de la rue, jusqu'à la partie haute du village. Au-dessus de la sortie ouest du village se trouvait une petite zone boisée qui attirait les traînards comme un aimant. Ils avaient été rejoints par le Sturmbannführer Arnold Jürgensen, qui était le commandant du régiment de panzers, et par l'Obersturmführer Rudolf von Ribbentrop, son adjudant. Ils étaient en route depuis Herbestal [dans les cantons de l'Est], où le Panzer-régiment s'était rassemblé, pour faire rapport à l'état-major divisionnaire et recevoir de nouveaux ordres. À Huy, ils avaient rencontré le Hauptsturmführer Rolf Möbius avec un Tigre de la lourde SS-Panzerabteilung 101. Jusqu'au poste de commandement divisionnaire de Durnal, ils n'avaient rencontré ni soldats allemands ni ennemis. Ils y étaient arrivés au moment du départ et avaient rejoint la colonne de l'état-major. Le commandant de la division, son officier d'ordonnance, son chauffeur et le Hauptsturmführer Heinzelmann étaient portés disparus. Le chef d'état major et son chauffeur sont partis à leur recherche.



Figure 54. D'où a tiré ce tank américain ? Le Sherman était-il derrière le premier tournant comme semble le dire Kurt Meyer (qui était dans le second véhicule – le mur étant peut-être plus haut ?) ou arrivaient-ils à deux après le tournant de la gare (la « Drève » elle-même n'est pas dans l'axe et est bouchée par la « Maissonnette ») comme semble le dire Hubert Meyer (qui était dans le troisième véhicule) ? Sur les hauteurs, les bois, refuge des soldats en débandade. © JLW.



Figure 55.

Le char américain emblématique de la Seconde Guerre mondiale, le M4 Sherman a été utilisé dans tous les théâtres du conflit par l'armée américaine et le corps des marines, ainsi que par la plupart des pays alliés. Considéré comme un char moyen, le Sherman avait initialement un canon monté de 75 mm (plus tard 76 mm) et un équipage de cinq personnes. En outre, le châssis M4 a servi de plate-forme à plusieurs véhicules blindés dérivés tels

que des récupérateurs de chars, des chasseurs de chars et de l'artillerie automotrice. Baptisé « Sherman » par les Britanniques, qui ont nommé leurs chars construits aux États-Unis d'après les généraux de la guerre de Sécession, cette dénomination a rapidement fait son chemin auprès des forces américaines. © greelane.com

Ils se sont arrêtés à différents endroits du village, à mi-chemin de la colline, et ont crié le nom du commandant. À l'église, ils ont rencontré un homme vêtu d'une combinaison bleue qui a rapidement disparu lorsqu'il les a repérés. À part cela, le village semblait désert. Il n'y avait pas de réponse à leurs cris. De la rue du village en contrebas, on pouvait entendre le bruit des moteurs des VW en marche, puis le cliquetis des chenilles des chars. Les deux hommes ont observé les chars américains qui entraient dans le village, salués avec joie par les habitants qui étaient sortis de leur cachette. Hubert Meyer et Helmut Schmieding ont dû retourner dans le bois sans succès. Comme aucun des disparus n'avait répondu, on supposa qu'ils avaient déjà quitté le village et avaient pu s'échapper par la colline.

Plus tard, on apprit que le Hauptsturmführer Heinzelmann avait été blessé à la jambe par un éclat d'obus. Il avait réussi à se traîner le long de la rue du village. À l'important carrefour, il a trouvé la voiture du Sturmbannführer Jürgensen. Heureusement, le moteur tournait. La voiture était orientée vers l'ouest [*vers Dorinne*], de sorte que Heinzelmann, sans avoir à la manœuvrer, a pu partir. Un des chars a tiré à la mitrailleuse sur lui, mais l'a manqué. Plus tard, la voiture fut retrouvée par le Sturmbannführer Gerd Bremer, arrêtée à un carrefour. Heinzelmann s'était effondré, inconscient, derrière le volant. Devant son siège, il y avait une grande mare de sang. Le médecin de l'Aufklärungsabteilung s'occupa de l'homme gravement blessé et le fit transporter en ambulance vers un hôpital. La jambe blessée n'a pas pu être sauvée et il a dû être amputé.

L'Oberführer Kurt Meyer relate les événements qui se sont produits après le tir du Sherman, tels qu'il les a vécus (*récit repris précédemment du saut au dessus de la clôture à l'entrée dans la cave de l'église – voir aussi sa vision du tank américain quand même différente : « Un obus a déchiré le véhicule de tête et le premier char américain a passé le coin de la rue en tirant. » Qui a raison ?*).

Pour ceux qui se cachaient dans la petite zone boisée, la situation était totalement floue. Ils ne pouvaient pas voir la rue du village. D'après le bruit des chars, ils ont conclu que les chars se déplaçaient vers l'ouest. Cependant, il était possible que des Américains soient restés dans le village et que d'autres troupes s'y installent. Entre les maisons et les jardins, des civils en bleu de travail tournaient en rond. C'était évidemment l'« uniforme » des partisans. Cependant, ils n'avaient pas de badge sur leur salopette. Dans les pâturages au-dessus du petit bois, des « hommes bleus » apparaissaient également. Ils cherchaient probablement des traînards. Soudain, le silence qui était tombé a été déchiré par un terrible cri. Il provenait des environs de l'église et ressemblait à un cri de mort. Un autre traînard avait-il été assassiné ? Les hommes qui se cachaient n'avaient que des pistolets et quelques cartouches avec eux. Les pistolets mitrailleurs et les grenades à main avaient été laissés dans les voitures. Une autre recherche des hommes disparus était sans espoir. Un « homme bleu » s'est approché du bois du village en contrebas et a crié : « Des soldats allemands sont-ils dans le bois ? Sortez ! » Il n'a reçu aucune réponse. Au cours de l'après-midi, une colonne tirée par des chevaux a apparemment pénétré dans le village. Des coups de feu ont été tirés, mais le calme est revenu rapidement, après quelques cris forts.

Il semblait désespéré de quitter la cachette pendant la journée. Il était probablement préférable d'attendre la nuit et de rester tranquille jusque-là. Vers le soir, la pluie se mit à tomber, ce qui fut favorable à la marche de nuit.

Entre-temps, les troupes allemandes se seraient retirées de la Meuse. Ainsi, la seule direction dans laquelle marcher était l'est. Les cartes étaient restées dans les véhicules. D'avoir étudié les cartes, le

chef d'état major se souvint qu'une ligne de chemin de fer traversait Spontin dans une direction généralement vers l'est. Elle pouvait servir de guide. Les troupes américaines entièrement motorisées devaient utiliser la route et ne gardaient certainement pas la ligne de chemin de fer. Les partisans devaient la surveiller.

Le groupe est parti vers minuit. Ils étaient préoccupés par le sort inconnu des disparus. Mais, peut-être, étaient-ils déjà en sécurité. Alors que les hommes marchaient en ligne à travers le pâturage à partir de leur cachette, les vaches endormies se sont réveillées et sont parties au galop. Il n'y avait aucun mouvement dans le village. La voie ferrée fut bientôt atteinte. La marche se poursuivit sur les traverses de la voie ferrée. Après quelques heures, les traînards s'approchèrent d'une gare très éclairée. Sur le chemin de la gare, la voie ferrée passait sur un pont au-dessus d'une rivière étroite, à une dizaine de mètres en contrebas. S'ils voulaient contourner la gare, ils devaient traverser la rivière à la nage. Il semblait plus prometteur de continuer à marcher sur les rails. Et, en effet, cela a fonctionné. Il était certain que les employés des chemins de fer nous observaient de derrière les fenêtres et rapportaient l'événement à la gare suivante. Mais, jusqu'à présent, il n'y avait probablement pas de troupes américaines qui pouvaient être amenées là-bas. Après avoir continué à marcher, nous avons soudain été mis au défi : « Halte ! Qui va là ? Mot de passe ? » Des soldats allemands ! Il s'agissait d'un garde du bataillon de Siebken, posté à un passage à niveau. Le Bataillon avait pu se replier vers l'est sur des véhicules motorisés lorsque l'ordre lui fut donné à midi. Le commandement général du I. SS-Panzerkorps avait ordonné au bataillon de mettre en place un mince réseau de postes de garde dans la région de Ciney. Pour l'instant, les traînards sont en sécurité.

*[S'il y a bien des prairies dans le prolongement de la rue du Bouchat et une le long de la ligne de chemin de fer vers Senenne, il parle **(38 ans après)** de quelques heures de marche alors que Ciney, qui ne sera libéré que plus tard dans la journée, n'est pourtant qu'à huit kilomètres de là. Quant au pont de Senenne, il ne surplombe qu'une route et un ruisseau, le Bocq lui étant parallèle à une centaine de mètres à gauche, et il est suivi d'un point d'arrêt sans bâtiment important... La gare de Sovet dans la longue et profonde tranchée est encore à deux cents mètres après le pont de Sovet à Reuleau sous lequel on ne passe qu'après un kilomètre... Après la gare de Braibant dans son creux plus large et moins haut, on arrive à la gare de Ciney qui est directement suivie de son passage à niveau.]*



Figure 56. Le pont ferroviaire de Senenne (Sovet), en anse de panier, avec le Bocq au niveau de la rangée d'arbres derrière le hangar, et la gare de Sovet dans sa tranchée. © structurae.net, Michel Charlot (août 1956).



Figure 57. Hormis la traversée d'un chemin de campagne à Gemechenne et le passage à niveau sur une route secondaire suivi de la gare à l'extrémité du village de Braibant, l'endroit le plus probable est à Ciney, au passage à niveau situé entre le Block 44 (cabine d'aiguillages) et la gare. © PFT, RTBF, garesbelges.be

L'Aufklärungsabteilung, lui aussi, était déjà arrivé dans les environs. Le chef d'état major ordonne au Sturmbannführer Bremer de faire une reconnaissance en direction de Spontin et de rechercher les disparus. Un groupe d'éclaireurs, composé de deux VW, fut forcé par le feu ennemi de faire demi-tour avant même d'atteindre Spontin. Un autre groupe d'éclaireurs réussit à pénétrer dans le village. Ils ont appris par des civils qu'un officier mort était étendu dans la rue. Un autre, avec une médaille autour du cou, avait été transporté, avec un autre soldat, par les Américains. Le mort était probablement l'Untersturmführer Kölln, les deux autres, le commandant de la division et son chauffeur.

Le commandant de la division a décrit dans son livre – Grenadiere (Grenadiers) – ce qui lui est arrivé, ainsi qu'à son chauffeur, après avoir été capturé. Les policiers belges les ont remis à une unité américaine qui les a emmenés à Namur. À l'extérieur de la prison, un civil a abattu le Rottenführer Max Bornhöft, gravement blessé. Grâce à l'intervention d'un officier américain, l'Oberführer Kurt Meyer est conduit dans un hôpital catholique et reçoit des soins médicaux. Les autres soldats de la Waffen-SS et de l'unité Fallschirm qui avaient fait partie du transfert, ont été, selon un sergent allemand du corps médical, abattus par des partisans. *[Episode repris précédemment]*

La 9^e division d'infanterie a tenté de construire un pont sur la Meuse dans les environs d'Yvoir. En raison des tirs féroces des mitrailleuses allemandes, les travaux n'avancent que lentement. Vers le soir, la TF « KING » de la 3^e Division blindée, dont une partie avait traversé Spontin, établit le contact avec la tête de pont américaine près de Houx. La TF s'adjoignît un bataillon du 39^e Régiment d'infanterie et avança le long de la route qui longeait la rivière jusqu'aux abords de Dinant. Cela a permis aux parties du Kampfgruppe Milius situées au nord de Houx de se désengager de l'ennemi et de se replier vers l'est.

Peu après 13 heures, la Divisionsbegleitkompanie a reçu un rapport indiquant que de fortes forces de chars ennemies se trouvaient à Durnal et Dorinne. Une demi-heure plus tard, la route de Purnode vers l'est était déjà bloquée par vingt chars et plusieurs véhicules blindés de transport de troupes. La Kompanie s'est faufilée en petits groupes à travers les lignes ennemies à l'est. Le 7 septembre à midi, un officier, trois sous-officiers et sept hommes se rassemblèrent à Corbion (4,5 kilomètres au sud de Ciney).

Des soldats allemands prisonniers.

Tous les membres de la Kompanie n'avaient pas réussi à passer. **L'Unterscharführer Freund a fait un rapport :**

« ... Lorsque nous avons presque atteint les premières maisons de Purnode, nous avons repéré une grande colonne de chars venant de Dorinne à l'est, roulant vers le village. Au même moment, nous avons observé nos camarades qui couraient sur le terrain qui s'élevait lentement de l'autre côté des maisons. Nous avons également vu les chars leur tirer dessus. Nous voulions tous les deux les suivre rapidement. Nous avons couru vers la sortie nord du village, passé les dernières maisons et traversé la rue. A ce moment, nous avons vu les premiers chars arriver dans cette rue du village. Heureusement, nous avons repéré un « trou de renard » [= *une tranchée*] à quelques mètres de la route et nous y avons sauté. Toute la colonne de chars est passée en trombe et nous n'avons pas été repérés. Peu après cette colonne, d'autres véhicules sont arrivés, et cela a continué sans interruption pendant toute la journée. Comme nous n'avions toujours pas été détectés, nous attendions l'obscurité, car il faisait presque nuit. Mais les choses se sont passées différemment. Une colonne qui passait s'est soudainement arrêtée. Les véhicules ont tourné à gauche et à droite dans les pâturages, probablement pour garder la route étroite ouverte. Un véhicule blindé de transport de troupes a roulé exactement au-dessus de notre tranchée. Nous avons eu la malchance qu'un « Allié » soit assis à l'arrière de ce véhicule, les jambes pendantes, regardant le sol. Nous nous sommes assis dans notre tranchée, nous avons levé les yeux et nous avons clairement vu l'impression de peur sur le visage de l'Américain. Un horrible cri a suivi, suivi d'un silence soudain. Nous nous attendions à des grenades ovales à main et nous nous sommes concentrés sur la façon de les relancer immédiatement. Mais rien ne s'est passé. Nous avons même eu le temps d'enterrer nos armes dans le sol sablonneux, et pourtant rien ne s'est passé. La situation est devenue carrément étrange. Comme la nuit tombait déjà, j'ai pris le risque de jeter un coup d'œil par-dessus bord. Ce que j'ai vu alors m'a déconcerté. Notre tranchée était entourée d'au moins cinquante hommes, formant un cercle complet.

« Tous avaient leurs armes à la hanche, prêtes à tirer, et se rapprochaient très lentement de notre terrier. J'avais presque envie de rire. Je me suis levé, j'ai levé les mains, presque tout le haut de mon corps s'élevant au-dessus du bord. Wilfried Tödter se leva aussi, les mains levées. Ensuite, plusieurs « Alliés » sont venus nous aider à sortir de la tranchée, car nos membres étaient devenus raides. Tous les autres ont tenu leur position, prêts à tirer. Ce n'est que lorsqu'ils ont constaté que nous n'étions pas armés qu'ils se sont jetés sur nous. En quelques secondes, nous n'avions plus rien dans nos poches, pas même un mouchoir. Les bagues et les montres ont été les premiers objets qui nous ont été enlevés d'un coup sûr et rapide. Puis, nous avons repéré le véhicule blindé de transport de troupes qui avait roulé sur notre terrier et s'était arrêté quelques mètres plus loin. C'était une ambulance. Nous avons passé la nuit avec cette unité, sous bonne garde. Nous avons été d'autant plus surpris quand un véhicule blindé de transport de troupes nous a emmenés le lendemain matin à la ferme à l'orée du bois, que nous n'avions quittée que la veille. Nous avons immédiatement été enfermés dans la porcherie. La partie supérieure de la porte est restée ouverte, et deux hommes étaient postés devant. Ensuite, les civils de la ferme sont venus, ils nous ont injurié, craché dessus et nous ont même jeté des pierres. Ces abus ont duré toute la matinée. Puis, un premier lieutenant est arrivé. Il s'est adressé à nous dans un allemand parfait. Comme, jusqu'alors, on ne nous avait rien donné à manger ni à boire et que nous étions à cran face au traitement des Belges, qui avaient été toléré en silence par les « Alliés », j'ai immédiatement demandé au premier lieutenant avec force si c'était la façon américaine de traiter les prisonniers. Il m'a regardé avec effroi et m'a immédiatement demandé de l'accompagner. Il m'a conduit à la ferme et dans la pièce dont je me souvenais, je me suis retrouvé face à un colonel. Une conversation entre le colonel et le premier lieutenant a commencé, au cours de laquelle le premier lieutenant a parlé en notre nom. Il a ensuite dû me poser

plusieurs questions concernant les unités, les commandants et les actions jusqu'alors. J'étais convaincu que le colonel avait compris toutes mes réponses. Malgré cela, il les a toutes fait traduire. On me ramena à la porcherie où Wilfried Tödter me reçut avec plaisir, car il s'attendait déjà au pire. Le premier lieutenant ordonna aux gardes d'éloigner de nous les Belges et me demanda ensuite s'il pouvait avoir mon insigne SS. J'ai hoché la tête et il l'a retirée avec son couteau de poche de ma veste d'uniforme. Dès que le premier lieutenant nous a quittés, un des gardes a posé son fusil, est entré et a enlevé mon deuxième insigne ainsi que les deux de Tödter. Nous pouvions voir sur leurs visages qu'ils étaient contents de cela, l'autre garde a également reçu sa part. Nous étions à l'abri des Belges, mais on ne nous a rien donné à manger ni à boire.

« Le lendemain matin, on nous a tous les deux récupérés et emmenés chez le colonel à nouveau. Certains des Belges étaient à l'intérieur de la pièce. Ils montraient du doigt Tödter, en gesticulant sauvagement. Ils l'avaient reconnu et l'avaient accusé de les avoir menacés avec un pistolet mitrailleur et de les avoir enfermés dans la cave. Tödter a répondu par l'affirmative à la question du colonel à ce sujet, mais nous lui avons fait comprendre à tour de rôle que c'était pour leur propre sécurité et, bien sûr, la nôtre. De plus, que n'importe quel soldat dans le monde aurait agi de la même manière. J'ai laissé échapper que nous avions protégé les Belges des obus américains, après tout, et je pouvais dire à l'expression du visage du colonel qu'il comprenait chaque mot. Après un court geste de sa part, nous avons été à nouveau reconduits. Mais il n'y avait rien à manger. En tout, nous n'avions ni mangé ni bu depuis trois jours.

« Le lendemain matin, je ne m'en souciais plus du tout. J'ai parlé aux gardes pendant si longtemps qu'ils sont allés chercher le premier lieutenant. Je lui ai expliqué que nous étions prisonniers depuis trois jours, sans avoir été nourris, et que nous n'avions rien la veille dans notre terrier. S'ils voulaient nous affamer, il valait mieux qu'ils nous fusillent tout de suite. Il m'a, une fois de plus, emmené voir ce colonel et m'a demandé de tout répéter. Je l'ai fait en détail et j'ai ajouté que nous savions que nous, les hommes de la Waffen-SS, ne pouvions rien attendre d'eux. La question suivante m'a été posée : « Vos officiers vous ont-ils dit cela ? » J'ai répondu par la négative et j'ai immédiatement ajouté que nous l'avions tous appris de nos propres expériences. En m'adressant au colonel, j'ai poursuivi en disant que notre sort était déjà scellé de toute façon et que, peut-être, la seule chose dont il n'était pas encore sûr était la façon dont il allait nous faire disparaître.

« Le premier lieutenant m'a regardé, choqué, alors que des pensées se bouscullaient manifestement dans l'esprit du colonel. Après un moment de silence, le colonel a dit en allemand parfait : « Vous verrez que nous ne sommes pas comme vous le croyez ».

« Sans un mot de plus, j'ai été ramené à la porcherie. Peu de temps après, on nous a donné de la nourriture et même des cigarettes.

« Vers le soir, quinze hommes sont venus nous chercher. Le premier lieutenant est réapparu et nous a fait comprendre que nous étions emmenés dans un camp. La garde nous a encerclés, et nous sommes partis à pied ! Nous avons marché sur le même chemin à travers le bois où la plupart des combats avaient eu lieu auparavant. Nos sens étaient tendus, car nous pensions que ces hommes allaient nous achever dans les bois. Nous avons convenu tranquillement que nous essaierions de nous échapper à gauche et à droite dans les arbres au premier bruit suspect. Cependant, nous avons atteint la Meuse sans que rien ne se soit passé. Un vieux bateau nous y attendait, et on nous a fait traverser. Ceux qui nous ont reçus sur l'autre rive ont pris plaisir à nous pousser dans l'eau à

plusieurs reprises. Puis, ils nous ont conduits à une carrière où se trouvaient environ 200 prisonniers, joliment alignés en rangées de trois. Nous sommes donc restés debout toute la nuit, y compris nous deux dans nos chiffons mouillés.

« Le lendemain, nous avons été emmenés par camion, en passant par Fourmies et Paris, jusqu'à un camp à Voves, près de Chartres, où environ 9.000 hommes avaient été rassemblés. Wilfried Tödter et moi sommes restés ensemble pour notre période d'emprisonnement qui allait durer deux ans pour nous. ... »

Les Allemands battent en retraite.

L'Unterscharführer Eberhard Köpke a rendu compte dans une lettre des événements avec le Bataillon Waldmüller (I./25) :

« ... Soudain, le renseignement est venu de la droite que nous avons perdu le contact avec le Bataillon. À gauche, en tout cas, nous avons monté une contre-attaque la veille. Là, nous nous attendions à une autre pour se déplacer dans la brèche. J'avais envoyé plusieurs messagers au poste de commandement de Waldmüller. Le chef était assis avec deux messagers dans un bunker de première ligne sur la Meuse, sous un feu extrêmement nourri, et ne pouvait pas en sortir. Finalement, Senn est revenu. Les seules choses qu'il avait apportées avec lui étaient un fragment de carte et la casquette de Waldmüller. L'ancien poste de commandement grouillait déjà de chars ennemis. Il ne fallut pas longtemps pour que ces engins arrivent des deux côtés de la route, sur la rive du fleuve. Pourtant, ces positions devaient être tenues jusqu'à la dernière goutte de sang. Que faire ? Nous n'avons pas d'autre choix que de nous battre une fois de plus. Heureusement, le chef est aussi sorti de son trou de souris peu de temps après. Nous avons atteint les collines de la Meuse aux dernières lueurs du jour. Lorsque nous nous sommes tourné en direction du village où nous avons laissé nos véhicules, nous avons aperçu un grand nombre de chars ; des nuages de poussière, à perte de vue. L'ordre de repli du Bataillon ne nous était pas parvenu à temps, tout s'était encore passé trop vite. Nous nous sommes donc déplacés, à l'aide de la boussole, par groupes, à travers les chars ennemis, en direction d'un point de rassemblement préalablement convenu. Heureusement, c'était une nuit noire et il pleuvait furieusement. A un moment, nous avons marché à quelques mètres d'une compagnie de chars ennemie.

« Quelque part, nous avons retrouvé le Bataillon, dans un village à travers lequel les chars ennemis avaient déjà roulé la veille. De là, nous avons continué en voiture à cheval vers le nord-est. C'était déjà devenu la direction générale de la marche. ... »

Les restes des différents Kampfgruppen et des unités de la Division, qui avaient combattu à la Meuse, se sont rassemblés dans le courant du 7 septembre autour de Durbuy-sur-Ourthe. Il est révélateur que les membres restants de la Divisionsbegleitkompanie aient atteint le poste de commandement divisionnaire à vélo. Ils ont également continué vers Ferrières, situé à douze kilomètres au nord-est.

Le journal de guerre du Heeresgruppe B contient plusieurs entrées pour le 6 septembre sur les événements au sud de la Meuse. Les suivantes sont intéressantes :

« ... 19.05 heures, conversation téléphonique à distance entre le chef de l'état-major général de l'AOK 7 et le chef d'état major du Heeresgruppe :

« La situation : L'ennemi a avancé de Namur le long de la route sur la rive sud de la Meuse, à l'est, et a capturé Huy. Il continue l'avance sur Liège. L'Armée a décidé ... de revenir, en plusieurs fois par jour, sur la ligne Maastricht-Liège. La ligne Hasselt-St. Trond-Huy sera atteinte dans la nuit du 6 au 7 septembre. Le I. SS-Panzerkorps devra être ramené à la ligne adjacente Huy-Rochefort-ouest de Marche-Bouillon. ...

« Par ailleurs, le chef d'état-major général de l'AOK 7 rapporte que le pont de Namur a été détruit. L'ennemi doit avoir réalisé le passage en utilisant son propre matériel de pontage, ou avoir percé le bataillon du 347. d'infanterie en position au sud de Namur sans que ce rapport n'ait atteint l'Armée...

« Il y a un contact avec le I. SS-Panzerkorps. Vingt chars ennemis sont apparus à l'arrière des 12. SS-Panzer-division au sud de Namur. Une attaque ennemie a eu lieu depuis la tête de pont au sud de Lustin (neuf kilomètres au sud de Namur) vers le nord et le nord-est. Aucun contact avec le poste de commandement du I. SS-Panzerkorps Werris (au nord-est de Marche)... »

Les éléments de la division « HJ » qui n'étaient pas prêts au combat ont été transférés sur le territoire du Reich à partir du 8 septembre 1944. Une petite Kampfgruppe, dirigée par l'Obersturmbannführer Milius, est affectée à la Division « Das Reich ». Sa composition n'est pas connue en détail. On peut dire avec une certaine certitude que le Bataillon Siebken (II./26) et la Artillerieabteilung mixte du Sturmbannführer Neumann en faisaient partie. Le commandement de la division « HJ » fut temporairement confié au premier officier d'état-major général, le Sturmbannführer Hubert Meyer, tandis qu'il poursuivait ses responsabilités et fonctions antérieures. Le 8 septembre, l'état-major est transféré à Wanne près de Stavelot, en Belgique, et le 9 septembre à Adenau. Le 11 septembre, il atteint le district situé à droite du Rhin et établit son quartier général à Plettenberg dans le Sauerland.

Pendant la marche de retour en Belgique, des membres individuels de la Division ont été pris en embuscade et assassinés par des partisans. Le 8 septembre, le Sturmbannführer Hans Waldmüller et l'Untersturmführer Marquardt sont partis de Werbomont à Stavelot en moto avec un side-car. Sur une distance d'environ six kilomètres, ils ont dû traverser une vaste forêt. À l'endroit où la route redescend après avoir franchi une colline en direction de Basse-Bodeux, à une altitude plus basse, les partisans avaient placé un câble en travers de la route. À l'approche de la moto, ils ont tendu le câble de manière à ce qu'il se soulève du sol. La moto s'est soit arrêtée, soit a été prise par le câble. Les partisans ont ouvert le feu. Peu de temps après, plusieurs voitures à cheval du Sturmbannführer Waldmüller atteignirent cet endroit. Les hommes ont observé les traces de l'embuscade avec horreur. L'Untersturmführer Marquardt était assis sur le siège arrière de la moto, il avait été touché à la tête. Le conducteur a été retrouvé, grièvement blessé, dans les sous-bois sur le côté gauche de la route. Après une longue recherche, le Sturmbannführer Waldmüller a été découvert dans le tuyau de drainage d'un petit lac. Son corps avait été brutalement mutilé, son ventre avait été ouvert, ses organes génitaux coupés. Les deux hommes morts et le chauffeur blessé ont été emmenés dans l'une des voitures à cheval.

En une semaine, le deuxième titulaire de la croix de chevalier de la division « HJ » a été victime d'une perfide embuscade de partisans. Le Sturmbannführer Hans Waldmüller s'était battu courageusement pendant cinq ans, souvent au combat sur les points chauds, et avait souvent échappé à un grave danger. Il fut la pierre angulaire de la défense lors des lourds combats au sud de Cambes près de

Caen le 8 juillet et, un mois plus tard, près de Cintheaux, « la tour dans la bataille ». Les deux hommes morts ont été enterrés pour la dernière fois au cimetière de Düren.

Le Milius Kampfgruppe est resté en action au Westwall [= *Ligne Siegfried*] jusqu'à la fin du mois d'octobre. On sait que la 6^e compagnie du SS-Panzer Grenadier Regiment 26 était en position près de Brandscheid, à huit kilomètres au nord-est de Prüm dans l'Eifel. L'Obersturmbannführer Milius rapporte que deux bataillons lui ont été assignés. L'un d'eux était composé d'hommes d'artillerie qui n'avaient plus de fusils. L'autre était un bataillon de la Volkssturm (milice), avec de nombreux jeunes Hitlériens. **Il écrivait :**

« ... Je peux voir ces garçons devant moi même aujourd'hui. Des yeux brillants et confiants, des uniformes qui ne leur allaient pas, des fusils dont la bouche atteignait les épaules ou les yeux... »

On lui a également confié une unité de la Luftwaffe qui

« ... a donné l'impression d'une négligence totale. Ces soldats se sont installés dans leur secteur avec certains d'entre eux portant des pantoufles, avec des lapins, des chats et d'autres animaux dans les bras. Ils faisaient face à une unité de combat confirmée. Les pertes ont été subies en conséquence. Les clés des bunkers n'ont été retrouvées qu'après un long moment. La première carte des fortifications montrant le réseau de communication, etc. n'a été disponible qu'après plusieurs jours, lorsque nous avons capturé un groupe d'éclaireurs américains. Le champ de tir devant les fortifications était recouvert d'arbustes et de buissons. Il n'a pas pu être nettoyé car les Américains nous ont suivis à la trace... »



Figure 58. Ce n'est pas avant la soirée du 6 septembre, lorsque l'arrivée soudaine de la Task Force King américaine a brisé les défenses allemandes dans le secteur de Dinant, que le 15^e bataillon de combat du génie a pu commencer la construction d'un pont avec des pontons pour la 9^e division, à Dinant. Situation au 7 septembre, de peu en amont du pont face à la collégiale (qui est donc juste à côté de la photo à gauche). © US Army.

Avec l'entrée dans le territoire du Reich, les combats pour repousser l'invasion alliée en Normandie et les combats d'arrière-garde qui s'ensuivirent avaient trouvé une fin. La division « H.J » avait résisté avec excellence à l'épreuve de l'attaque et de la défense, souvent dans des situations qui semblaient sans espoir. Mais elle avait également subi de lourdes pertes.

55 officiers, 229 sous-officiers et 1.548 hommes furent tués ; 128 officiers, 613 sous-officiers et 3.684 hommes furent blessés ; 56 officiers, 182 sous-officiers et 2.012 hommes furent portés disparus ; 7 officiers, 16 sous-officiers et 96 hommes moururent en dehors des hôpitaux. Les pertes totales se sont élevées à 8.626 officiers, sous-officiers et hommes, pour autant que les listes de pertes puissent le confirmer.



Figure 59. La coupe « Hitlerjugend » : rasé au cou et effilé vers le haut autour des oreilles. Les cheveux étaient généralement très longs sur le dessus, peignés (et brillantinés) directement à l'arrière du front. En cas de séparation, celle-ci est très haut sur la tête. Loin des crânes rasés de l'extrême droite actuelle. © Mayros Tyrannos – academia.edu

Et après...

Le 24 octobre, le SS-Sturmbannführer Hubert Meyer est remplacé par le SS-Brigadeführer Fritz Kraemer à la tête de la division totalement exsangue qui poursuit sa remise en état dans l'Eifel en lien avec la 7^e armée, avec l'arrivée d'autres jeunes fanatisés, volontaires ou enrôlés d'office, mais sans expérience. Aussi elle ne retrouvera plus jamais l'efficacité dont elle a fait preuve.

En novembre, la division est transférée à Nienburg où elle est reconstituée. Le 13, Kraemer est remplacé par le SS- Standartenführer Hugo Kraas. Sous son commandement, la division est intégrée à la 6^e armée blindée, commandée par le SS-Oberst-Gruppenführer Sepp Dietrich, au sein de laquelle elle participe à la bataille des Ardennes.

Recomplétée, elle participe à la contre-offensive, nommée opération Wacht am Rhein, Bataille des Ardennes ou Offensive von Rundstedt ou encore Battle of the Bulge (« Bataille du Saillant ») suivant les armées, qui débute le 16 décembre 1944. Elle est cependant incapable de percer les lignes

américaines à Krinkelt-Rocherath et porte donc une lourde part de responsabilité dans l'échec de la 6. SS Panzer-Armee à atteindre la Meuse, son premier objectif opérationnel.

Malgré de nombreuses tentatives, les Allemands ne parviennent pas à percer en profondeur les lignes de défense alliées. La division participe alors au siège de Bastogne jusqu'au 18 janvier 1945, mais elle est, comme les autres unités allemandes, refoulée sur sa position de départ.

Le 20 janvier 1945, la 6^e armée blindée est transférée en Hongrie afin de reprendre Budapest où 45.000 hommes du IX^e corps de montagne de la Waffen-SS sont encerclés.

La division atteint la ville au mois de février, quelques jours seulement avant que celle-ci ne soit prise par les Soviétiques. La division continue de combattre près de la ville de Gran située sur le Danube.

Elle doit ensuite participer à l'opération qui consiste à reprendre les champs de pétrole du lac Balaton (opération Frühlingserwachen). Hitler était soucieux de tenir cette action secrète et il ordonna de ce fait de ne pas effectuer de reconnaissance sur le champ de bataille avant l'attaque. Après quelques succès initiaux, l'opération est arrêtée à la suite de la contre-offensive soviétique.

La division bat ensuite en retraite jusqu'à Vienne qu'elle atteint à la mi-mars et, avec les autres divisions de la 6. SS-Panzer-Armee, elle participe à sa défense face à l'Armée Rouge mais se voit contrainte de reculer. Ses derniers éléments se rendent aux Américains en Autriche le 8 mai 1945.



Figure 60. Bataille des Ardennes, à Rocherath : un Panther de la 12 SS Hitlerjugend détruit au bazooka par le lieutenant Robert A. Parker et le soldat John G. Gullinatie du 644^e Tank Destroyer Battalion.

On ne les avait pas vus à la défense de la Meuse. Kurt Meyer écrira : « Les chars n'étaient plus disponibles ; les tanks restants étaient en réparation à Liège ».

© frontsector.be

Souvenirs d'enfants

Eugène Tripnaux, né en 1934, vivait à Awagne au moment des faits. Il relatait qu'en septembre 1944 les Allemands étaient descendus vers la Meuse un matin pour repousser les Américains qui tentaient de franchir le fleuve. En fin de journée, les mêmes camions étaient revenus à Awagne. Ils étaient remplis de corps et le sang dégoulinait de la ridelle arrière.

Un de ses copains, Joseph Istasse, lui avait raconté que des SS allemands avaient pillé la ferme de Blocqmont. Ils avaient surtout tué le taureau ! Des résistants avaient tendu une embuscade à un camion qui remontait vers Purnode ou Awagne. Des tués allemands avaient été jetés dans le puits de la ferme de Blocqmont et le cadavre du taureau par-dessus. Vrai ou faux ?

Lorsque les Américains avaient franchi la Meuse, des prisonniers allemands avaient été rassemblés dans la cour de la principale ferme d'Awagne. Leurs armes avaient été mises en tas sur le fumier.

A Spontin, Pierre-Michel Tilmant se souvient du Blanc Calou (Jules Laloux-Golinvaux) remuant avec un bâton les morceaux du « boche » tué devant le monument aux morts, près du château.

Souvenirs des Allemands pour la région :

LES CRIMES DE GUERRE commis lors de la libération du territoire national – SEPTEMBRE 1944 – RÉGION DE DINANT

LE MASSACRE DE SOVET

Sovet est un petit village situé à une dizaine de kilomètres de Dinant, dans le canton de Ciney. Il comprend Basse-Sovet et Haut-Sovet. Quelques grandes fermes et une soixantaine de maisons, la plus grande partie du village, constituent Haut-Sovet. Le château du baron d'Huart fait partie de Basse-Sovet.

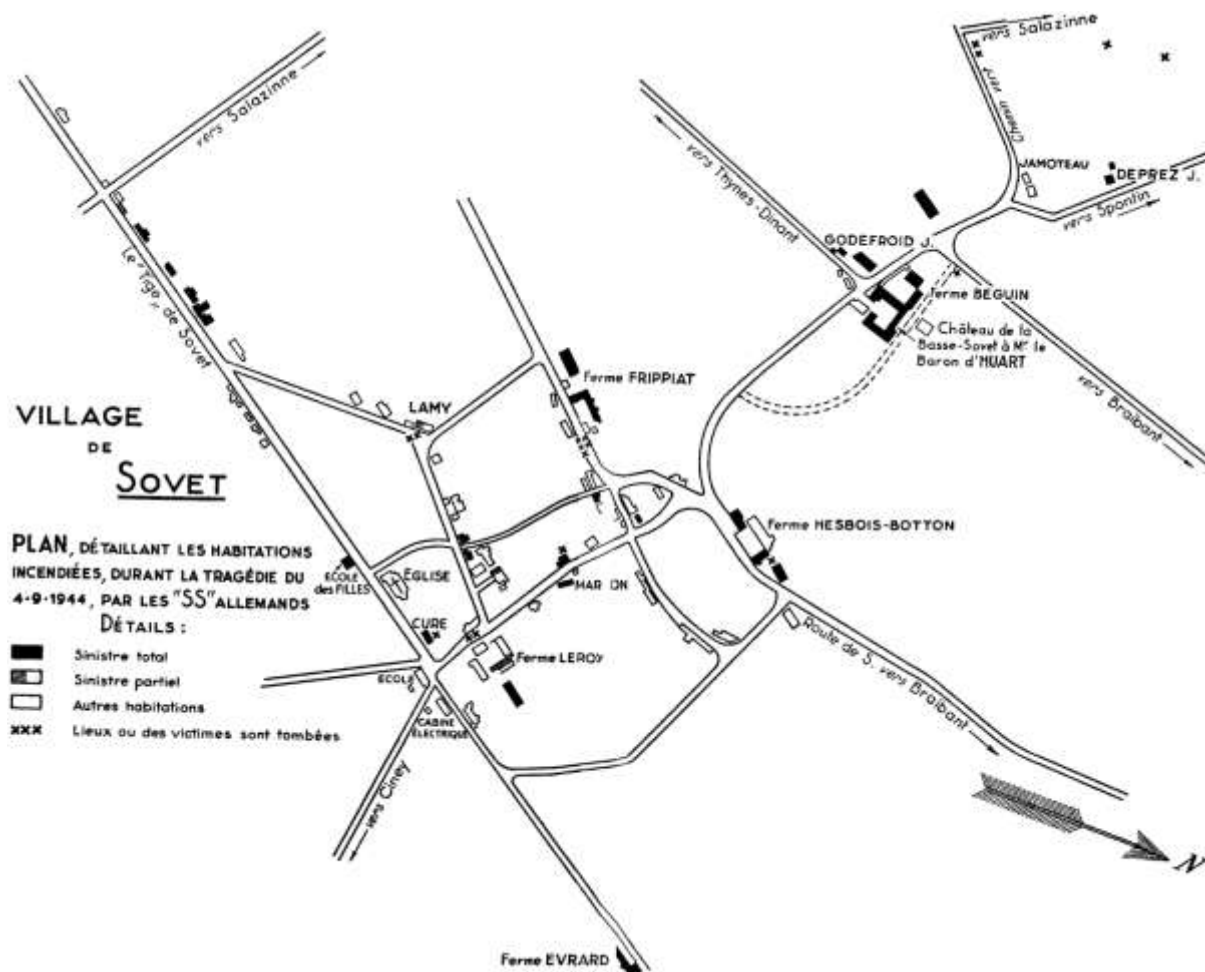


Figure 61. © COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.

L'ENQUÊTE

Le présent rapport, a été établi sur la base de la documentation qui figure au dossier officiel. Cette documentation provient d'enquêtes menées par les brigades de gendarmerie de Ciney, Hamois, Rochefort, Serinchamps, et principalement par la brigade de Spontin.

D'autre part, la Commission a délégué sur place un de ses membres, qui a procédé lui-même à divers interrogatoires complémentaires.

LES ÉVÉNEMENTS DU 4 SEPTEMBRE

Dans la matinée

Vers neuf heures et demie, deux membres de la section locale du Front de l'Indépendance (abrégativement F. I., une des formations de combat constituées en Belgique, durant l'occupation, pour attaquer les arrières de l'ennemi au moment de l'offensive libératrice), M. Fourneaux et un de ses collègues, se présentèrent chez le baron d'Huart, bourgmestre de Sovet, et lui enjoignirent de livrer son automobile. Sur ces entrefaites, arrivèrent également au château six autres membres de ce mouvement de résistance, dont M. Lelièvre. La voiture n'étant pas en ordre de marche, il fallut songer à la faire remorquer. Tandis que cinq hommes demeuraient sur place pour abattre des arbres qui s'élevaient en bordure du parc et entraver ainsi la circulation sur la route de Braibant, M. Lelièvre et deux de ses compagnons s'éloignèrent pour chercher des chevaux. Ils rencontrèrent en chemin un habitant de l'endroit, M. Joseph Jamotton, qui conduisait un chariot de ferme. Ce dernier les suivit au château et attela ses chevaux au véhicule réquisitionné, qui prit alors la direction du village. Au moment où il parvenait au sommet de la côte, à hauteur de la maison de M. Albin Dujoux, deux automobiles allemandes arrivèrent en sens inverse, de la direction de Ciney. Convoyeurs et pilote prirent aussitôt la fuite. L'ayant remarqué, les Allemands stoppèrent, détêlèrent les chevaux, et déposèrent une grenade dans le moteur. Après quoi, ils remontèrent en voiture et se dirigèrent vers Spontin. Apercevant au passage les arbres couchés en travers de la route de Braibant, ils mitraillèrent les environs. Poursuivant leur chemin, ils parvinrent au sommet de la côte, d'où ils envoyèrent de nombreuses rafales dans le bois du Cotroux, dans lequel s'étaient cachés des membres du F.I.

La première expédition

C'est certainement en manière de représailles que les Allemands organisèrent l'expédition dont on va faire le récit.

Montés sur six auto-camions précédés d'une motocyclette, ils passèrent, peu avant quinze heures, à hauteur de la ferme de Salazinnes, située à un niveau de quelques pieds plus élevé et à quelque six cents mètres de distance du chemin creux sur lequel ils circulaient. Ils avaient rencontré, non loin de là, se dirigeant vers Spontin, une femme, qui n'était autre que la fermière de Salazinnes, à laquelle ils demandèrent si la route qu'ils suivaient conduisait bien à Sovet.

Arrivée à mi-chemin entre la ferme et le village, la colonne ennemie ouvrit le feu sur cinq hommes qui couraient à travers champs, deux d'entre eux se dirigeant vers Basse-Sovet, les trois autres

prenant le large, vers les campagnes. On retrouva, plus tard, près de Basse-Sovet, les corps de deux membres du F.I., Focan, de Ciney, et Rondeaux, de Emptinne.

Aux abords du village, la colonne allemande se scinda, une partie des véhicules se dirigeant vers Basse-Sovet, et l'autre, vers Haut-Sovet.

Le premier groupe s'approcha, en tirillant, de Basse-Sovet. Il incendia le hangar et la grange de la ferme Béguin, saccagea l'habitation, et y déroba du numéraire. Après quoi, il encercla, en le mitraillant, le château du baron d'Huart. Ce dernier ne s'y trouvait pas, mais sa femme s'était réfugiée dans la cave, avec les enfants. Elle en sortit dès qu'elle vit arriver les Allemands. Ceux-ci lui demandèrent si des hommes n'y étaient pas restés. La baronne d'Huart ayant répondu négativement, les soldats envoyèrent plusieurs rafales dans les soupiraux de la cave, puis mirent le feu au château, en cinq endroits différents.



Figure 62. La maison Godefroid au centre de Sovet.
© COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.

Le second groupe monta vers Haut-Sovet. il incendia les maisons Piette, Villanoy, et Godefroid, ainsi que le hangar de la ferme Demin.

Cette expédition ne fit heureusement aucune victime parmi la population civile.

Leur mission accomplie, les deux groupes se rejoignirent et partirent aussitôt dans la direction de Salazinnes-Spontin.

Il est presque certain qu'ils rencontrèrent et chargèrent, en cours de route, deux de leurs camarades qui avaient été blessés à la ferme de Salazinnes, au cours d'un incident dont il n'a pas encore été fait mention.

La fermière de Salazinnes qui, se dirigeant vers Spontin, avait, aux environs de quinze heures, rencontré la colonne ennemie qui se rendait à Sovet, la vit repasser, quelque trente minutes plus tard, devant la gendarmerie de Spontin. Elle affirme avoir aperçu, dans la dernière voiture, un soldat allemand enveloppé d'une couverture, et ajoute qu'à ce moment, on disait dans le village qu'il y avait un autre blessé dans la première voiture. Il ne peut s'agir, à notre avis, que de deux soldats qui avaient été pris à partie, dans la cour de la ferme de Salazinnes, par une dizaine de membres du F. I.



Figure 63. La ferme de Salazinnes.
© COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.

Bien qu'il soit chronologiquement antérieur, cet épisode n'a pas encore été rapporté parce qu'il se situe logiquement dans le cadre du récit de la deuxième expédition, dont il a vraisemblablement été la cause déterminante.

Partis de Spontin vers quatorze heures, dans un attelage conduit par un jeune homme de la localité, deux soldats ennemis s'étaient rendus à la ferme de Salazinnes pour y acheter des œufs. Au moment où leur équipage était entré

dans la cour, il avait été aperçu par une dizaine de membres du F. I. qui se trouvaient dans un hangar, près de la ferme. Ceux-ci leur avaient laissé mettre pied à terre, puis l'un d'eux, le nommé Piret, avait fait feu de sa mitrailleuse. Les Allemands ripostèrent, blessant Piret, qui devait mourir le surlendemain à Dorinne. Cependant, longeant les étables, ils étaient parvenus à s'échapper et à gagner à la course le bois du Cotroux, poursuivis par les patriotes.

La colonne ennemie qui se dirigeait à ce moment — c'est-à-dire peu avant quinze heures — vers Sovet, aperçut cinq de ces derniers et ouvrit le feu sur eux, comme nous l'avons déjà dit. Quant aux deux soldats qui s'étaient inconsciemment jetés dans ce guet-apens, il faut croire qu'ils furent blessés par leurs poursuivants puisque nous venons de voir qu'ils furent recueillis par la colonne, au retour de Sovet, et aperçus dans les première et dernière voitures par les gens de Spontin.

Affolée, la fermière de Salazinnes avait aussitôt quitté son foyer pour se réfugier à Spontin. C'est ainsi qu'elle rencontra, aux environs de quinze heures, la colonne ennemie qui faisait route vers Sovet, et qu'elle la vit repasser, un peu plus d'une demi-heure après, devant la gendarmerie de Spontin.

La deuxième expédition

La colonne ennemie rentra donc à son quartier-général — qui était établi à Durnal — avec les deux blessés. Ceux-ci rapportèrent vraisemblablement qu'ils avaient été attaqués par des terroristes, dans une ferme, du côté de Sovet. C'est sans doute ce qui décida les chefs militaires à organiser une deuxième expédition.

En effet, quand il eut capturé le général Meyer, dont il sera bientôt question (*ce texte a été recopié ici dans la première partie*), le commandant de la brigade de gendarmerie de Spontin lui demanda pour quelle raison les Allemands avaient brûlé Sovet et fusillé des innocents. A quoi l'officier répondit : « Pour la raison qu'à Sovet on a blessé deux soldats allemands. »

D'après certains témoins, une dizaine d'hommes seulement auraient fait partie de cette expédition. D'après le commandant de la gendarmerie de Spontin, au contraire, il y en aurait eu une quarantaine. Beaucoup de gens de Sovet sont d'ailleurs de cet avis.

Le témoignage de certains habitants de Durnal est à même de nous éclairer sur l'organisation de cette expédition. M. Jacques Leroux rapporte qu'aux environs de quatre heures et demie de l'après-midi, un adjudant « S.S. » a rassemblé les soldats qui étaient cantonnés chez lui. Il a demandé sept ou huit hommes de bonne volonté. Ceux qui se sont offerts sont partis en camion. Ils ne sont rentrés que vers six ou sept heures du soir, se vantant des exploits qu'ils avaient accomplis à Sovet. Le bourgmestre de Durnal affirme aussi avoir vu partir, vers seize heures et demie, deux camions chargés de soldats allemands. A leur retour, ceux-ci se sont glorifiés des massacres de Sovet, et notamment du meurtre du curé du village. Ces deux témoins déclarent en outre avoir aperçu la fumée des incendies de Sovet quelque trente minutes après le départ des Allemands.

Entre seize et dix-sept heures, sans pouvoir préciser davantage, un habitant de Spontin, M. Piedbœuf, a vu passer les véhicules allemands se dirigeant vers Sovet. Ceux-ci ont dépassé, sur la route, la fermière de Salazinnes, Mme Focan, qui retournait chez elle. Les soldats étaient armés de fusils, certains d'entre eux étaient munis de lance-flammes.

Arrivés à Sovet, les Allemands se scindèrent de nouveau en deux groupes. Pendant que le premier d'entre eux, empruntant le « Chemin Vert » et le « Chemin de Thynes », se dirigeait vers Basse-Sovet, le deuxième groupe gagnait le haut du village par le chemin qui conduit au « Tige de Sovet ».

LE MEURTRE DE L'ABBÉ BEUZARD

Trois Allemands entrèrent, sans coup férir, dans la maison de M. François Neuman, sujet luxembourgeois, établi depuis une dizaine d'années en Belgique et domicilié à Sovet depuis 1938. L'un des soldats le mit en joue, mais, apercevant l'enfant qu'il tenait dans les bras, s'exclama : « Heureusement que j'ai vu l'enfant, car je le tuais. » Néanmoins, M. Neuman fut chassé de chez lui, sans qu'il put emporter quoi que ce soit. Il essaya bien de parlementer en allemand, mais les soldats s'y refusèrent. Cependant, quand il fut arrivé sur la route, l'un d'entre eux lui dit : « Ne reste pas là, tu vas te faire fusiller. » — « Où dois-je aller ? » — « Dans le bas du village. » M. Neuman comprit, quelques instants après, que ce soldat voulait l'envoyer à une mort certaine. En effet, fort du conseil qui lui avait été donné, il entreprit de rassembler une dizaine de voisins et de les conduire à Basse-Sovet. Ils avaient à peine parcouru une centaine de mètres qu'ils se rendirent compte de ce qui se passait à l'endroit où l'Allemand les avait envoyés. Ils se sauvèrent aussitôt du côté de l'église. En cours de route, ils entendirent les salves qui tuèrent MM. Gozin, Martin et Fadeux, qu'ils avaient vus, de loin, emmenés par des soldats.

Arrivés à proximité de l'église, ils rencontrèrent l'instituteur, M. Louis Michel, à la recherche de sa femme, qui s'était réfugiée dans le cimetière. Presque aussitôt survint un véhicule allemand, qui stoppa dès qu'il les aperçut. Les occupants en sortirent rapidement et menacèrent le groupe. Ils exigèrent les cartes d'identité des hommes et se saisirent de leurs montres. Ils obligèrent trois d'entre eux à monter dans le camion, pendant que le quatrième, M. François Neuman, qui parlait bien l'allemand, essayait de s'expliquer. Pour toute réponse, un des militaires lui appliqua sur la poitrine le canon de sa mitraillette et lui demanda, d'un ton comminatoire, comment s'appelaient les hommes de l'Armée blanche. Mais M. Neuman tint bon et nia obstinément qu'il y eût dans le village des membres de mouvements de résistance. Exaspéré, l'Allemand lui intima l'ordre de monter dans le camion, avec les autres. Comme les soldats se demandaient où ils allaient conduire ces hommes, l'un d'eux intervint et dit : « Là-bas, chez le curé. Nous les fusillerons tous les quatre ensemble. »

Dès que le camion se fut arrêté près du presbytère, les civils en furent descendus. On les mit en ligne, devant la grille. Un Allemand demanda alors : « Qui va les tuer ? » Trois hommes répondirent : « Moi. » A ce moment, M. Neuman prit la parole et fit connaître qu'il était de nationalité luxembourgeoise. Les Allemands accueillirent bien cette déclaration et engagèrent la discussion avec lui.

Pendant qu'ils parlaient, ils remarquèrent les allées et venues de l'abbé Beuzard qui, tâchant de sauver ce qu'il pouvait, entraînait et sortait de la cure qui brûlait. Ils le firent descendre dans la cave et lui intimèrent l'ordre de remonter tout le vin qu'il possédait. Ils le mirent ensuite en ligne, avec les autres. Cependant, sans se lasser, M. Neuman poursuivait la discussion, affirmant avec force sa propre innocence et celle de ses compagnons. Les Allemands répondaient qu'on avait tué deux des leurs à Sovet, et qu'ils devaient bien s'en venger sur les civils. M. Neuman était sur le point de l'emporter, quand un des militaires l'interpella et lui dit : « Vous n'êtes pas Belge et vous avez des amis ici ? » Il se mit en colère et fit remettre en ligne les hommes angoissés. C'est alors que, jouant le tout pour le tout, des femmes de la localité qui, de loin, assistaient au drame, eurent l'audace de

s'approcher des soldats et de leur offrir des friandises. Par bonheur, cette tactique réussit. Les quatre villageois furent immédiatement remis en liberté.



Figure 64. La cour du presbytère de Sovet – X Endroit où fut retrouvé le corps carbonisé de l'abbé Beuzard.
© COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.

L'abbé Beuzard dut, hélas, payer de sa vie la rançon de ses ouailles. Personne n'a vu commettre le crime, mais l'état dans lequel on a retrouvé son corps permet de reconstituer les circonstances de ce drame... Pendant que M. Neuman continuait à discuter avec les Allemands, la sœur du curé vint lui dire : « Ils viennent de tuer mon pauvre frère dans la cave. » Ce ne devait pas être exact, car ce n'est que quelques instants plus tard que l'on entendit un coup de feu provenant, non pas de la cave, mais de derrière la maison. C'est là que l'abbé Mairy, de Natoye, retrouva, le

lendemain, le corps carbonisé du curé de Sovet. Un de ses pieds, qui était intact, dépassait de la porte de la remise. A une hauteur d'un mètre, sur le mur qui sépare la porte de la cuisine de la porte de la remise, on apercevait des taches de sang. Ces constatations permettent d'imaginer que l'abbé Beuzard aura été atteint par un coup de feu au moment où il sortait de la cuisine pour entrer dans la remise, dans laquelle il s'écroula. L'incendie, ayant atteint cette partie de l'habitation, carbonisa son cadavre.

LES TUERIES DANS LE VILLAGE

Les membres de la famille Lamy — composée du père, Félicien Lamy, de la mère, née Marie Demanet, et de la fille, Georgine Lamy — s'étaient réfugiés dans la cave de leur habitation, située à proximité de celles des familles Neuman et Martin. A un moment donné, ils décidèrent de remonter au rez-de-chaussée. Ils se trouvèrent en face de quelques Allemands qui venaient d'entrer dans leur maison. Ils en furent aussitôt chassés. Ils n'avaient pas fait vingt mètres sur la route que les soldats ennemis ouvrirent le feu sur eux. Le père fut tué sur le coup ; la mère, mortellement blessée, expira deux heures après. Quant à la fille, miraculeusement épargnée, elle parvint à s'enfuir vers le haut du village. On constata dans la suite que Félicien Lamy avait reçu une balle dans la nuque; le corps de sa femme portait, en trois endroits différents, la trace des projectiles qui l'avaient atteinte. Avant de se retirer, les Allemands lancèrent dans la cuisine une grenade dont l'explosion causa de graves dégâts.

Les membres de la famille Gozin — Edouard Gozin, sa femme, et son frère Félix — étaient réunis dans leur cuisine. Ils furent chassés de chez eux par les Allemands, qui mirent aussitôt le feu à la maison. Ils furent rejoints, quelques mètres plus loin, par les Martin, qui avaient été expulsés de leur logis dans les mêmes circonstances. En cours de route, ces personnes rencontrèrent Philippe Fadeux et son fils Antoine. Au croisement du chemin qui conduit à la ferme Frippiat, le groupe fut arrêté par des Allemands. Les femmes furent renvoyées chez elles. Les hommes furent conduits à la ferme, où on les passa par les armes. On retrouva leurs corps au bord du chemin.

Les membres de la famille Dujoux — Albin Dujoux, sa femme, née Juliette Monin, et leur petit-fils, Léon Dujoux — s'étaient abrités dans leur cave. Comme ils entendaient qu'on cassait des carreaux dans la cuisine, ils remontèrent au rez-de-chaussée pour voir ce qui se passait. Voici comment le petit



Figure 65. Les ruines de la ferme Evrard.
© COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.



Figure 66. Les ruines de la ferme Hesbois.
© COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.



Figure 67. Intérieur de la ferme Hesbois – X Endroit où fut retrouvé André Zenon. © COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.

Dujeux raconte la suite des événements. « En arrivant dehors, nous avons vu un Allemand dans la cour. Grand-papa lui a dit, sans avoir peur : "Il ne faut pas casser les carreaux." L'Allemand s'est fâché. Grand-père aussi. L'Allemand était seul, mais plus loin j'ai vu une automobile avec d'autres Allemands. Tout de suite, je suis allé me cacher à l'entrée du bosquet du curé (sic), près de la porte de la remise, pendant que mes grands-parents entraient dans cette remise. Alors quatre ou cinq Allemands ont tiré avec des fusils sur mes grands-parents, qui étaient revenus sur la porte de la remise. Ils sont tombés tous deux sans dire un mot. Après, les Allemands sont entrés dans la maison. Quand ils en sont sortis, ils ont encore tiré des coups de feu sur mes grands-parents. Après cela, ils ont jeté de la paille sur leurs corps et ils les ont brûlés. J'ai regardé tout le temps. J'étais à quelques pas. Les Allemands ne me disaient rien. Dans la maison, ils avaient mis le feu à deux lits, mais la maison n'a pas brûlé, sauf les lits. »

Quand Eugène Evrard s'aperçut que les Allemands venaient d'incendier sa ferme, il sortit pour voir ce qui se passait. Il fut accueilli par une grêle de balles et se trouva brusquement en face de deux soldats ennemis qui le mirent en joue. Il fit le geste de lever les bras, mais une balle lui emporta le pouce de la main gauche. Il rentra immédiatement, et ne fut heureusement pas poursuivi. La ferme entière fut la proie des flammes.

Dès que les Allemands apparurent à l'entrée de la ferme Hesbois, la famille se réfugia dans la cave, en compagnie des enfants du baron d'Huart. Toutefois, le domestique, André Zenon, se refusa à descendre et demeura dans la cuisine. Les Allemands y entrèrent bientôt et lui adressèrent la parole. Ils mitraillèrent la cave, mais sans atteindre personne. En s'en allant, l'un des soldats envoya une rafale de mitraillette dans la direction du domestique, qui s'écroula, gravement blessé.

La famille Simon s'était réfugiée dans un abri, derrière la maison. Ayant remarqué que les Allemands venaient de mettre le feu à la grange, Firmin Simon voulut essayer de libérer le cheval qui se trouvait dans l'écurie, proche de la grange. Son père, Edouard Simon, n'étant pas parvenu à le convaincre de rester, le suivit. Firmin Simon entra dans l'écurie, mais n'eut pas le temps de libérer le cheval. Un Allemand, ou plutôt un

« garde wallon », l'ayant aperçu, le tua d'un coup de fusil. Il se tourna ensuite vers le père, qui avait déjà levé les bras, le mit en joue et tira. Le malheureux reçut le coup en pleine poitrine. Sous le choc, il tomba à la renverse. Pour ne pas recevoir son sang dans le visage, il releva la tête. Voyant qu'il n'était pas mort, le soldat tira un deuxième coup de feu. La balle balaya le sol, à hauteur de la bouche du blessé. Comme il avait encore assez de présence d'esprit, il prit le parti de faire le mort, et parvint ainsi à sauver sa vie.



Figure 68. Au Tige de Sovet.
© COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE.

La troisième expédition

Vers dix-huit heures, le calme semblait revenu. Les survivants se mirent en quête des blessés et des tués et s'efforcèrent de maîtriser les incendies. Le baron d'Huart, quittant le refuge que les Béguin lui avaient assuré, trouva son château en flammes. Il se rendit ensuite chez les Hesbois, où il découvrit, baignant dans une

mare de sang, André Zenon, qui ne tarda pas à succomber. Au même moment, l'instituteur M. Louis Michel, se rendit au presbytère pour y chercher le curé, mais ne le trouva pas.

Sur ces entrefaites — il était environ six heures et demie du soir — des coups de feu éclatèrent de nouveau dans le bas du village.

Nous ne pensons pas que cette troisième expédition fut organisée — comme on pourrait le supposer avec quelque vraisemblance — pour rechercher dans le village les membres des mouvements de résistance mêlés aux événements du matin. En effet, les résultats de l'enquête que nous avons menée, et les comparaisons que nous n'avons pas manqué d'établir entre les massacres de Sovet et ceux, notamment, de Bande et de Stavelot, nous ont amenés à donner nos préférences à une autre hypothèse. Aussi croyons-nous plutôt qu'ayant dénombré leurs victimes et remarqué que leur nombre s'élevait à dix-huit, les Allemands revinrent à la charge pour exécuter l'ordre qui leur avait été plus que probablement donné d'exercer leurs représailles sur vingt personnes, à raison de dix civils pour un soldat, comme ce fut le cas dans d'autres affaires analogues, ainsi qu'il vient de l'être rappelé.

Les Allemands s'arrêtèrent sur le « Chemin Vert », à hauteur des premières maisons de Basse-Sovet. Traversant les jardins, ils se rendirent chez les Deprez, qui s'étaient réfugiés, en compagnie des Jamotton, dans la cave de ces derniers. Ils trouvèrent la maison vide, et l'incendièrent. Revenant ensuite, mais par la route, à leur point de départ, ils passèrent par chez Van Hove et le firent sortir de sa cave. Ils se rendirent enfin chez Jamotton. Ils obligèrent tout le monde à regagner le rez-de-chaussée. Ils séparèrent les hommes des femmes et s'enquirent du bourgmestre. Comme ils se heurtaient à un silence obstiné, ils demandèrent les cartes d'identité de Joseph Jamotton et d'Isidore Deprez. Ils libérèrent Van Hove, qui parlait le flamand. Appréhendant le pire, les femmes éclatèrent en sanglots et essayèrent d'intercéder pour leurs maris, mais les soldats ne voulurent rien entendre. Ils remirent à Mme Jamotton le portefeuille de son mari, en lui disant qu'ils ne lui feraient pas de mal, mais qu'ils devaient le conduire à la « Kommandantur ». Sur quoi, ils partirent, emmenant avec eux les deux hommes. Dans la soirée, leurs épouses, ne les voyant pas revenir, se mirent à leur

recherche. Ce n'est que le lendemain qu'on retrouva leurs corps, couchés au bord d'un petit chemin ; leurs cartes d'identité, déchirées, avaient été jetées à côté.

LES ÉVÉNEMENTS DES 5 ET 6 SEPTEMBRE

De retour à Durnal, les Allemands se glorifièrent de leurs crimes. Ils racontèrent en riant les incendies de Sovet et dirent à qui voulait l'entendre qu'ils y avaient massacré des civils. Certains d'entre eux déclarèrent à Mlle Adèle Baurin [*et non Bouvrain*] qu'ils avaient tué le curé de Sovet, qui était bien le septième ou huitième prêtre qu'ils assassinaient.

Le mardi 5 septembre, les Allemands revinrent à Sovet. Ils emportèrent sur des camions les meubles qui avaient pu être sauvés du désastre et s'emparèrent d'une vingtaine de pains qu'une villageoise venait de cuire pour les sinistrés.

Le mercredi 6, on ramena chez lui le corps à demi calciné de Laurent Léonard, brancardier du « maquis », âgé de vingt-cinq ans. Il avait été tué à Achêne et paraissait avoir été affreusement torturé. Le même jour, dans l'après-midi, une automobile occupée par des officiers de la « Gestapo » circula dans la commune, à la recherche du bourgmestre, qui n'avait échappé aux tueries que par miracle, car il n'avait pas quitté Sovet un seul instant.

Le jeudi 7, la population enterra dix-huit des victimes. Les villageois transportèrent eux-mêmes les corps de l'école au cimetière. Au moment où le dernier cercueil était mis en terre, les Allemands ouvrirent le feu sur les assistants. Ce fut un sauve-qui-peut général. La fosse ne put être comblée que le lendemain.

C'est ce même jour, dans l'après-midi, que les blindés américains firent leur entrée à Sovet, mettant enfin un terme à toutes ces horreurs.

DOUBLE MEURTRE À LISOGNE

La commune de Lisogne est située dans le canton de Dinant, entre les routes qui relient cette ville à Spontin, au nord, et à Ciney, au sud.

Le 6 septembre 1944, dans la soirée, le village fut le théâtre d'un drame aussi rapide que douloureux, les habitants ayant eu, deux heures auparavant, l'occasion d'acclamer leurs libérateurs.

Ce jour-là, M. Edouard Belot, maréchal-des-logis de gendarmerie pensionné, accompagné de sa femme et de sa fille, avait quitté Sorinnes, où son habitation avait été détruite, le matin même, par des Allemands en retraite, et s'était réfugié à Thynes, à la ferme Toussaint. Vers vingt heures trente, comme il se rendait à Awagne, qui est une section de la commune de Lisogne, il rencontra sur sa route des chars américains. Un soldat de la « Military Police » s'étant arrêté pour lui demander des renseignements, M. Belot s'offrit à l'accompagner et monta sur le siège arrière de sa motocyclette qui, prenant la tête de la colonne, la pilota jusqu'à Lisogne. Après s'y être arrêtés quelques minutes, les blindés continuèrent leur progression vers Dinant. M. Belot retourna alors à Thynes pour y rechercher sa femme et sa fille qu'il ramena, à travers champs, à Lisogne. Ils y arrivèrent aux environs

de dix heures du soir. Apercevant de la lumière à la maison Feron, ils y entrèrent pour boire une tasse de café. Presque aussitôt, on frappa à la porte. M. Feron demanda qui frappait. Il ne reçut aucune réponse, mais, ayant entendu les mots « yes, yes » dans la conversation, il se résolut pourtant à ouvrir. Deux soldats allemands entrèrent et demandèrent pourquoi tout le monde n'était pas couché. Ils se contentèrent d'une réponse évasive et sortirent presque immédiatement, non sans avoir cherché à obtenir des renseignements sur l'importance des troupes américaines qui étaient passées à Lisogne deux heures auparavant. Revenu de sa surprise et soulagé d'un grand poids, M. Feron s'empessa de refermer sa porte. Les Allemands allèrent frapper aux maisons voisines. On entendit des bruits de conversations, sans que l'on puisse préciser dans quelle langue elles étaient tenues. Puis, brusquement, des coups de feu claquèrent. Une voix s'écria « Mon Dieu ! mon Dieu ! », à laquelle fit immédiatement écho une nouvelle série de coups de feu.

Quant ils se furent assurés que les Allemands étaient effectivement partis, ceux qui avaient entendu cette fusillade sortirent de chez eux et découvrirent, au centre de la place, le corps de Ghislain-Lambert Warzée, né à Thynes, le 26 août 1890, et, étendu sur le dos, contre le mur de la maison Feron, celui d'Arthur Vincent, né à Weillen le 15 octobre 1925.

Que s'était-il passé ?

Vers dix heures du soir, les époux Warzée, qui avaient déjà gagné leur chambre à coucher, entendirent qu'on frappait à la porte. « Après avoir regardé par la fenêtre et constaté qu'il s'agissait d'Allemands, mon mari est descendu. Les soldats ne lui ont pas laissé le temps de s'habiller. Ils l'ont emmené en caleçon et en pantoufles. Je ne saurais vous dire ce qui s'est passé dans la suite. Je ne suis plus sortie de chez moi, et je n'ai plus revu mon mari qu'à l'état de cadavre... Lorsque j'ai entendu des coups de feu, sur la place, je me suis doutée tout de suite qu'ils avaient tué mon mari. » Telle est la déposition de l'épouse de la première victime.

Quant à Arthur Vincent, la seconde victime, son père déclare qu'il a quitté la maison vers dix heures du soir, dans le dessein d'aller fêter la libération avec ses amis. Une voisine l'a vu sortir de chez lui. Les Allemands qui sortaient en ce moment de la maison Feron l'ont arrêté et lui ont parlé pendant deux ou trois minutes. Le témoin n'a pu saisir le sens de ces propos, mais a tout à coup entendu Arthur Vincent qui s'écriait « Mon Dieu ! mon Dieu ! » Aussitôt après, il fut abattu.

On se perd en conjectures sur les raisons qui ont incité les Allemands à exécuter ces deux victimes, si brutalement et si sommairement. Il semble bien que ce fut un hasard malheureux qui les conduisit chez M. Warzée, auquel ils n'avaient rien à reprocher, et auquel, du reste, ils ne reprochèrent absolument rien. Il semble aussi que ce fut la fatalité qui poussa Arthur Vincent sur le chemin de ses meurtriers. D'après un témoin, celui-ci, apercevant dans l'obscurité des casques et des uniformes, se serait écrié : « Vivent les Américains ! » Ce serait cette méprise qui lui aurait coûté la vie.

Il y a tout lieu de croire que les auteurs de ces meurtres inutiles appartenaient aux troupes qui, sous les ordres du général « S.S. » Meyer, se sont rendues coupables du massacre de Sovet. Ils étaient quatre ou cinq, montés sur une autochenille, et avaient probablement été envoyés en reconnaissance à Lisogne pour informer leurs chefs de l'importance de la colonne américaine qui avait traversé le village au début de la soirée.

Deux témoignages viennent confirmer cette hypothèse. Le premier est celui de M. Edouard Belot, déjà cité. Le témoin affirme avoir constaté que les soldats qui entrèrent chez Feron portaient au col l'écusson des « S.S. », comme ceux qui opérèrent à Sovet. Le second est celui du frère d'Arthur Vincent. Celui-ci déclare qu'une fois leur crime accompli, les meurtriers partirent en direction de Thynes, c'est-à-dire vers la région dans laquelle s'étaient installées les troupes du général Meyer.

Quoi qu'il en soit, notre Commission n'a pu recueillir un indice quelconque lui permettant d'identifier, même approximativement, l'un ou l'autre de ces criminels de guerre. Elle exprime l'espoir qu'au hasard des interrogatoires qu'elle ne manquera pas de faire subir à ceux qu'elle pourra reconnaître comme ayant pris part au massacre de Sovet, elle parviendra à les découvrir. Elle sera alors à même de réclamer le châtiment suprême que doivent encourir ceux qui perpètrent des crimes aussi gratuits qu'arbitraires.

LA DERNIÈRE INCURSION BARBARE SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE

Dans le courant de la journée du 3 septembre 1944, des troupes allemandes en retraite, appartenant à des unités de « S.S. Panzergrenadiere », s'installèrent, à quelques kilomètres en aval de Dinant, le long de la rive droite de la Meuse.

A Anhée

Le 4 septembre 1944, vers dix heures du matin, un important groupe de soldats se rendit sur la rive gauche et atteignit le bas du village d'Anhée, situé à proximité du confluent de la Mollignée et de la Meuse. Brisant portes et fenêtres, les Allemands se livrèrent au pillage systématique de toutes les maisons qu'ils trouvèrent sur leur chemin.

Vers midi trente, ils firent une deuxième incursion à Anhée. C'est alors qu'ils massacrèrent, sans l'ombre d'un prétexte, treize habitants de la localité, âgés pour la plupart d'une soixantaine d'années — l'un d'eux avait même quatre-vingt-deux ans — qui n'avaient aucune activité clandestine et qui ne les avaient provoqués d'aucune manière. C'est alors également qu'ils semèrent un peu partout l'incendie, détruisant cinquante-huit immeubles et en endommageant quinze autres.

Notre Commission a estimé que le meilleur moyen de donner le récit le plus fidèle de ces crimes était de laisser parler les témoins oculaires.

Voici comment s'exprime M. Désiré Pluymers, domicilié rue du Village, à Anhée : « Quatre ou cinq soldats arrivèrent dans l'abri où nous étions réfugiés et commencèrent le triage, écartant les femmes, les enfants et les vieillards, les hommes valides devant sortir devant eux. Se trouvaient devant moi, Ligot Jean, Stevenne Antoine et Fripiat Jules. Ils nous ont commandé de marcher devant eux, en direction de la ferme Bouchat. Rien ne nous faisait prévoir ce qui allait se passer, lorsque, arrivé devant la demeure de Scailteur Isidore, j'ai remarqué qu'un officier des "S.S." se trouvait là, revolver au poing. J'ai vu abattre, par cet officier, Fripiat Jules, puis Stevenne Antoine, ensuite Ligot Jean. Pressentant que mon tour était arrivé, je me suis retourné, et, à ce moment, j'ai vu un soldat qui me visait avec son fusil. Puis le coup claqua ("sic"). Je suis tombé dans la rue, à côté

de mes camarades. J'étais touché à la jambe droite, mais j'ai fait le mort. Un soldat est passé près de moi et m'a donné un coup de botte à la tête, mais je n'ai pas bougé et n'ai poussé aucun cri. C'est

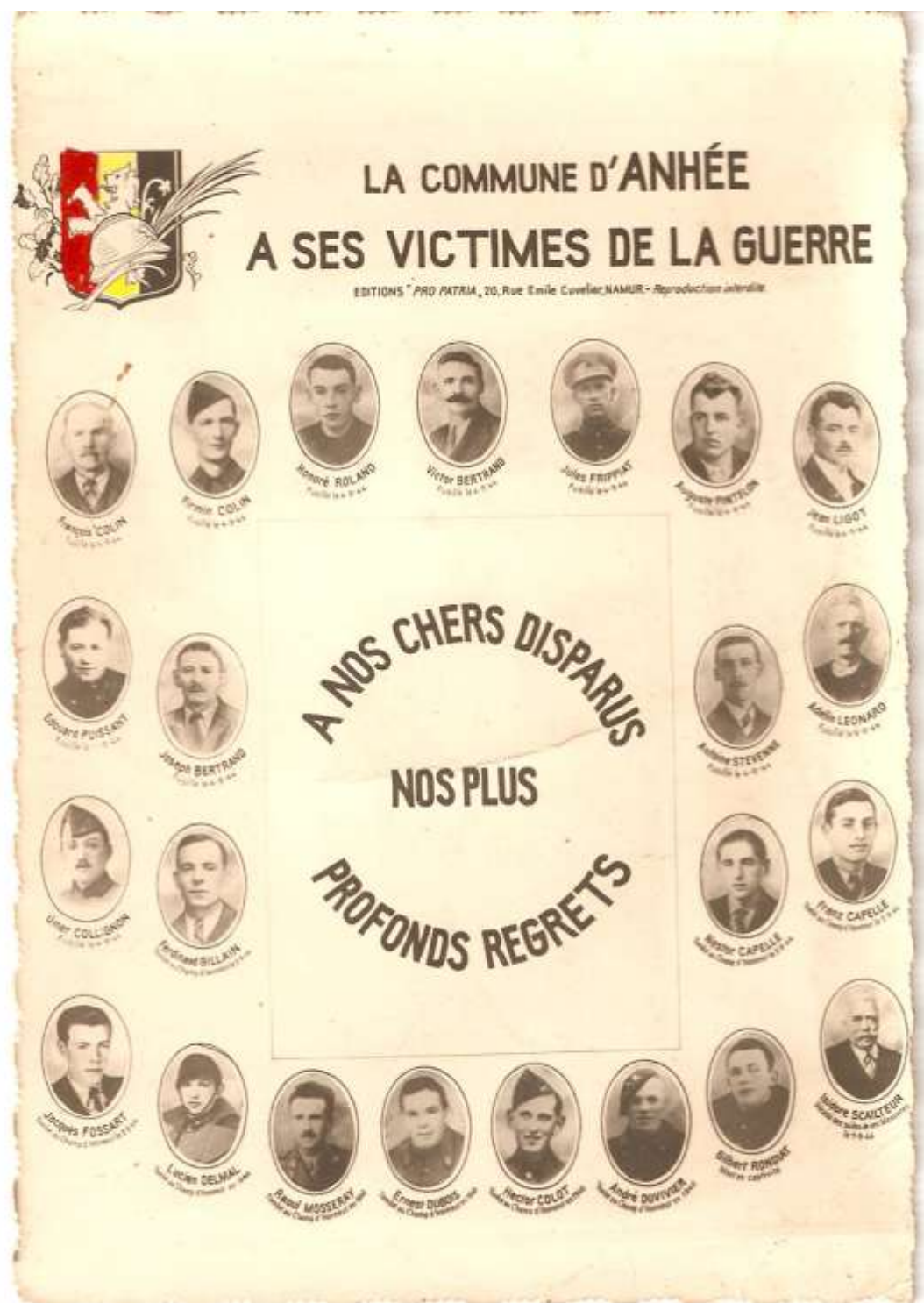


Figure 69. Dans l'ordre, les 12 victimes fusillées le 4 septembre 1944, les 9 soldats tombés au Champ d'Honneur, le soldat mort en captivité et le civil blessé mortellement. © remyclosset.magix.net

très probablement ce qui m'a sauvé, car ce soldat a quitté les lieux, s'éloignant vers la ferme Bouchat. Environ une demi-heure après, ne remarquant plus aucun soldat dans les environs, je me suis traîné dans un jardin, et j'y suis resté caché, dans les plants de tabac, pendant quarante-huit heures. Je dois vous dire que, pendant que je me trouvais caché dans les plants de tabac, Scailteur

Isidore, habitant seul, a été abattu chez lui de la même façon que mes infortunés camarades. J'ai très bien entendu le coup de feu. Pendant cette tragédie, la plupart des maisons du quartier brûlaient. »



Figure 70. A Anhee, rue Petit, rue du Forbot
et deux vues de la rue de la Libération.
© remyclosset.magix.net

« Le 4 septembre 1944, vers treize heures trente, déclare Mme Puissant, l'artillerie donnait assez bien ("sic"), quand mon mari crut bon d'aller mettre les enfants à l'abri. Comme il se présentait sur le seuil de la maison, deux soldats allemands sont intervenus auprès de lui pour faire rentrer les enfants. Ensuite, ils ont fait marcher mon mari devant eux, en direction de la ferme Bouchat. Pendant ce temps, je rentrais les enfants à la maison. Peu après, je me suis rendue à la rue pour voir quelle direction mon mari avait prise et, comme je le recherchais, je l'ai trouvé râlant, à proximité de la ferme Bouchat. Il venait d'être abattu à coups de revolver par ces soldats. Il avait reçu une balle dans la nuque. »

Quant à M. Philippe Roland, domicilié rue de la Gare, à Anhee, il dépose en ces termes : « Le 4 septembre 1944, vers treize heures, j'étais occupé à dîner ("sic") avec ma famille, lorsque sont arrivés, en face de chez moi, un officier et quatre soldats "S.S." Deux d'entre eux sont entrés chez moi et ont fait sortir mon fils Honoré, âgé de dix-neuf ans. Sans que j'aie pu prévoir son geste,

l'officier a abattu mon fils d'un coup de revolver qui l'a atteint à l'estomac. Mon fils fut tué sur le coup. En même temps, les frères Bertrand, Joseph et Victor, habitant à côté de chez moi, furent abattus par cet officier, de la même façon et en ma présence. Pendant ce temps, d'autres soldats étaient occupés à mettre le feu à toutes les habitations du quartier. »

« Le 4 septembre 1944, vers treize heures trente, déclare Mme Collin, par suite des événements qui se déroulaient en ce moment, nous avons quitté la maison en compagnie de mon mari et de mon fils Firmin. Comme j'avais plus de mal qu'eux à marcher ("sic"), je les ai précédés. Mais des Allemands sont arrivés dans la rue et ont réclamé la carte d'identité de mon fils. Puis, presque aussitôt, un de ces soldats abattit mon fils à coups de revolver. Voyant cela, mon mari voulut intervenir et fut abattu à son tour. En même temps que tout ceci se passait, d'autres soldats incendiaient les maisons. »

Les trois victimes dont le nom n'a pas encore été cité s'appelaient Emile Pintelon, Adelin Léonard et Omer Collignon.

A Annevoie

Le même 4 septembre, peu avant la tombée de la nuit, des soldats allemands traversèrent la Meuse dans plusieurs barques et se rendirent dans les hameaux qui s'échelonnent en bordure de la rive gauche, notamment à Rouillon et à Hun, sections de la commune d'Annevoie. Ils incendièrent, sans aucune nécessité militaire, cinquante-huit immeubles, non sans les avoir, au préalable, pillés de fond en comble. Sans aucun motif, ils mirent à mort cinq personnes. Ils n'eurent pas l'occasion d'en tuer davantage, car la plupart des habitants avaient quitté leurs maisons par crainte des rencontres sanglantes qui auraient pu se produire sur les bords de la Meuse, dont l'importance stratégique est grande, particulièrement aux environs de Dinant.

Les Allemands pénétraient par petits groupes dans les maisons, déclare M. André Gilliaert, qui était resté à Annevoie, et dont l'habitation fut sinistrée. Pendant que les uns visitaient le rez-de-chaussée, continue-t-il, les autres se rendaient aux étages. Ils faisaient main basse sur tout ce qui leur convenait, et, aussitôt après, mettaient le feu aux tentures et aux rideaux, prenant soin de le stimuler en semant de la poudre et des pastilles incendiaires. En quelques instants, de nombreuses maisons furent la proie des flammes. D'après le témoin, les Allemands étaient parfaitement lucides, nullement pris de boisson.

Les soldats forcèrent la barrière du jardin qui entourait la propriété de M. Zénobe Saing, située dans la section de Rouillon. Ils s'introduisirent dans la maison, brutalisèrent les occupants et mirent le feu aux étages. M. Saing, sa famille, et quelques voisins, cherchèrent à se réfugier ailleurs, mais, à peine en route, ils essuyèrent le feu d'une mitrailleuse installée sur la rive droite de la Meuse. Ils furent obligés de ramper sur une distance de près de cent mètres et durent rester couchés un bon moment, afin d'échapper aux effets du tir. A peine s'étaient-ils relevés qu'ils se trouvèrent en présence d'un groupe d'Allemands. L'un d'eux s'approcha, et, presque à bout portant, abattit Mme Saing.

Les autres victimes furent Joseph Colette et sa femme, née Pauline Mathu, de Jambes, Gilberte Lambert, de Malonne, et Yvonne Seymat, de Godinne.

Pendant ce temps, d'autres soldats arrêtaient deux femmes de Rouillon, âgées, l'une de vingt et un, et l'autre, de trente-sept ans. Après les avoir rouées de coups, ils les firent monter à l'étage d'une maison abandonnée, et, sous la menace du revolver, les brutalisèrent et abusèrent d'elles, dans des

circonstances particulièrement odieuses. On comprendra que notre Commission n'entende pas découvrir l'anonymat de ces victimes, que leurs tortionnaires tentèrent d'ailleurs de brûler vives. Ce n'est qu'à l'initiative d'un soldat moins inhumain que les autres qu'elles durent d'avoir la vie sauve et de pouvoir gagner un bois proche, où elles restèrent cachées jusqu'au lendemain matin.

A Warnant et à Rivière

Notre Commission doit également signaler que les Allemands qui semèrent la mort et l'incendie à Annevoie, le 4 septembre 1944, peu avant la tombée de la nuit, pillèrent et incendièrent également douze immeubles situés sur le territoire de Warnant, et vingt et un immeubles situés sur le territoire de la commune de Rivière, où le feu en épargna partiellement sept.

Les auteurs de ces crimes

Il semble résulter de divers éléments recueillis au cours de l'enquête à laquelle a fait procéder notre Commission que les soldats qui opérèrent, à Anhée, d'une part, et à Annevoie, Warnant et Rivière, d'autre part, n'appartenaient pas à la même unité.

En effet la découverte, à Anhée, d'un livret militaire et d'un carnet de peloton permet d'établir que les Allemands qui y ont commis leurs crimes appartenaient, soit au « S.S. Panzergrenadiere A.U.E. » ... (Pour des raisons de prudence, facilement compréhensibles, les noms des coupables non encore appréhendés ont été remplacés par des initiales, et les numéros d'unité ne sont pas dévoilés) soit au « S.S. .../Stam Panzer A.U.E. » ... Un soldat, originaire de Pruem, et qui faisait partie de cette unité, a d'ailleurs été fait prisonnier peu après, par les Américains, dans la propriété, de M. Faryn.

Au contraire, divers témoignages, et notamment celui de Mme Delporte, de Godinne, qui servit d'interprète aux Allemands, établissent que les militaires qui se sont rendus coupables des actes de barbarie signalés à Annevoie, Warnant et Rivière, appartenaient à la 3^e compagnie du X^e régiment de « Panzergrenadiere » de la division « Adolf Hitler », dont la majorité des soldats étaient originaires de la région de Breslau. Les renseignements fournis à cet égard sont confirmés par la mention du numéro d'unité qui figure dans le livret militaire du soldat Hermans, qui perdit la vie au cours des opérations ultérieures dans ce secteur.

Cette compagnie était commandée par un lieutenant appelé V... Les témoignages directs concernant le nom de cet officier sont corroborés par des témoignages indirects d'habitants d'Anhée. En effet, ceux-ci ont relevé, sur certains murs de la localité, des inscriptions à la craie, soulignées d'une flèche et ainsi libellées : K.3.V..., inscriptions qui révèlent à la fois le numéro de la compagnie et le nom de celui qui en exerçait le commandement : elles avaient probablement pour but d'indiquer la direction du poste de commandement de l'unité voisine — la 3^e compagnie —, qui était installé à Godinne, sur la rive droite de la Meuse, à peu près à hauteur des communes de Rivière et d'Annevoie.

D'autre part, M. Corneille Jamin, de Lustin, a découvert, chez la baronne de Rion, une grande partie des papiers personnels du « S.S. Sturmbannführer » S..., qui y a résidé du 3 au 6 septembre 1944. C'est presque certainement sous les ordres de cet officier supérieur que se trouvait placé le secteur dans lequel ont été perpétrés les actes de barbarie dont nous venons de faire le récit.

Notre Commission a fait inscrire sur la liste des criminels de guerre : le « S.S. Sturmbannführer » S..., le lieutenant V..., ainsi que trente militaires allemands dont elle a pu relever les noms. Elle les a

dénoncés au gouvernement belge et aux gouvernements des Nations-Unies comme responsables des meurtres, des viols, des incendies criminels, des coups et blessures, des vols et pillages commis à Anhée, Annevoie, Warnant et Rivière, le 4 septembre 1944. Elle souhaite que justice soit bientôt rendue et que ces criminels de guerre subissent le châtiment qu'ils ont encouru en accomplissant de tels forfaits.

L'avant-garde américaine bloquée à Anhée.

« A Anhée avec les barbares en déroute »

Article paru le 17 décembre 1946,

écrit par le frère Materne Péciaux, franciscain à Walcourt.

Depuis le 3 septembre 1944, la 9^e Armée américaine avance dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Le frère Péciaux se met à son service. Il connaît bien la région et reçoit la mission de piloter jusqu'à la Meuse, deux éclaireurs de l'armée alliée. Ce sont des Français, le capitaine d'EM Robert Pinon et son chauffeur FFI de la région de Trélon. Voici de larges extraits du texte.

C'est au commencement de l'après-midi du 4 septembre, que nous sommes arrivés jusqu'à l'entrée d'Anhée, venant de Warnant. Nous avons l'ordre d'observer les positions adverses de l'autre rive ainsi que les destructions des ponts du voisinage. Après avoir laissé notre jeep à l'abri d'une ancienne brasserie détruite (*il s'agit du moulin Bauchau incendié accidentellement en 1941*), accompagnés d'un radio nous montons dans les combles d'un château où couve l'incendie qui doit le détruire dans quelques heures (*le château en bord de Meuse à Moulins appartenait à Mr Henry de Frahan et ces bâtiments seront totalement détruits par l'incendie*). Nous avons de là un observatoire magnifique, pièces et ouvrages ennemis s'étalent sous nos yeux. Les précieux renseignements sont transmis immédiatement au GQG. Nous sommes rejoints par un major et deux soldats qui viennent se rendre compte des lieux ; ils repartent aussitôt avec le radio et nous restons seuls. Notre travail nous prend trois quarts d'heure. De notre grenier, nous observons les incendies vers l'extrémité sud du village et des coups de feu se font entendre (*le haut du village a été mis à feu vers 13 heures*). Dans cette direction se trouve le pont de Houx qui nous est masqué par les arbres d'un bosquet voisin. Le capitaine Pinon décide d'aller le reconnaître et nous nous engageons dans la grand-rue. Il semble d'abord que toute vie se soit retirée : deux magasins en flammes (*il s'agit de la bijouterie Jadot incendiée par les SS le matin même*) nous disent qu'ils sont passés par là ; ailleurs, c'est le silence. Quelques mètres plus loin, un homme nous rejoints, pleurant d'émotion et se nomme. C'est le bourgmestre d'Anhée (*Emile Pluymers dont le comportement pendant ces événements fut digne d'éloges*). Il nous dit sa joie de voir des Alliés et s'empresse de nous donner des indications. Je sens son ardent désir de servir la bonne cause. Bien des Belges feront comme lui et ce ne sera pas le moindre sujet d'admiration et de reconnaissance du Commandement Suprême envers la Belgique. Nous continuons notre route. Au-delà de l'église, sortant du presbytère, voici le curé de la paroisse, « mon » ancien vicaire. (*Le curé Decoux*). Dans son zèle sacerdotal, il veut se rendre compte de la situation de ses ouailles. Je réussis à le persuader qu'il est prudent d'attendre, le village n'est pas nettoyé et nous avons tout lieu de croire qu'il reste du « Boche ». Une rue s'ouvre à notre gauche dans la direction où gronde l'incendie (*il s'agit très vraisemblablement de la rue Matante*). Nous

rencontrons de pauvres gens conduisant des brouettes chargées de linge, d'autres évacuent tout ce qu'ils peuvent hors des maisons ; dans tous les yeux, on lit l'épouvante, presque de la folie. Des hommes s'enfuient en nous voyant, nous prenant pour des ennemis. Nous devons les rassurer, mais il est presque impossible d'en tirer quoi que ce soit. Encore quelques mètres et nous nous trouvons dans une autre rue complètement en feu (*c'est la rue du village dans son parcours actuel de la rue Petit*). Nous avançons entre deux murailles de flammes et sous une pluie de bois embrasés, la chaleur y est torride. Prenant à droite, nous nous trouvons devant trois cadavres de civils (*les trois civils tués en même temps, l'ont été à la maison Ligot*) et nous commençons à comprendre toute l'horreur du drame. Plus loin encore des hommes abattus d'une balle dans la nuque suivant la méthode nazie. Soudain arrivés devant la maison Scailteur qui reste intacte, nous avons devant nous un groupe de SS : ce sont les assassins. Sans leur donner le temps de se ressaisir, nous ouvrons le feu et la chasse commence dans les maisons et les jardins. Le capitaine a son pistolet, le chauffeur une carabine et moi-même une mitraillette Sten. Deux des brutes sont abattues chez Scailteur, trois autres dans des maisons en flammes : de celles-ci, on ne retrouvera rien ; un autre blessé parvient à s'enfuir. On le retrouvera quasi mort dans un tonneau, trois jours après. Justice est faite mais pas aussi complètement que nous l'aurions voulu. Nous repartons, gardant au cœur un immense regret : si nous étions arrivés plus tôt, de paisibles citoyens seraient encore en vie et soixante-sept maisons ne seraient pas détruites. Et l'article se termine ainsi : Le soir de cette journée tragique devait apporter le complément à tant d'horreurs, par l'incendie de nombreux villages de la rive gauche. La destruction de toute beauté, l'assassinat d'innocents, tel est le sceau de feu, de fer et de sang dont fut marquée notre riante vallée mosane par les barbares en déroute.

Article signé : Frère Materne-Marie Pécriaux. ASC Walcourt.

La 9ème Armée américaine est entrée à Anheé le 5 septembre 1944. Ses tentatives d'établir des têtes de pont à Godinne et à Yvoir échouent, mais réussissent à Houx.

Les troupes américaines, rive gauche.



440TH AAA (AW) Battalion (*Anti-Aircraft Artillery = Artillerie contre avions (terme US pour DCA), Automatic Weapons = Armes automatiques*)

Le 5 septembre, le Bataillon a traversé la zone dans laquelle la 1^{ère} Division d'Infanterie était engagée dans des opérations de nettoyage. Il restait de nombreuses poches de résistance isolées à rechercher. Le lendemain (*6 septembre*), la batterie « Charlie » (*pour « C »*) n'a pas eu à en chercher, mais elle en a rencontré une. Ils roulaient sur une route le long de la Meuse, afin de protéger un pont à Yvoir, quand soudain Jerry [*surnom donné aux Allemands*] s'est découvert pour eux depuis des positions cachées de l'autre côté de la rivière. A ce moment là, toute la colonne était exposée au feu et il n'y avait rien d'autre à faire que de se battre pour s'en sortir. Et c'est ce qu'ils ont fait ; et la manière dont ils se sont extirpés de leur position précaire était conforme à l'esprit de combat du Bataillon. Le soldat (*Pfc = Private First Class*) **Peter B. Bricks** (*originaire de l'Illinois, enterré à Fosses tombe A16 et actuellement à Henri-Chapelle (province de Liège)*) et le technicien 5 (*sergent*) **Johnnie Anderson Seabolt** (*né à Nicut (Sequoyah County, Oklahoma) le 11 mai 1922, fils de Anderson Benge Seabolt (1871–1929) et Minnie Bell Witt (1888–1967), natif Américain*



Figure 71. Johnnie A. Seabolt (1922-1944).
© Find A Grave.



Figure 72. John A. Oshlick (1924-2012).
© legacy.com

d'une tribu Cherokee de l'Oklahoma, enterré à Fosses tombe A11 et actuellement au Seabolt Cemetery à Nicut (Sequoyah County, Oklahoma)) ont été tués cet après-midi-là au plus fort de l'action et le technicien 5 (sergent) **Oswald O. Outlaw** (dit "Potsy", né au Texas le 19 janvier 1907, fils de George Burrell Outlaw (1873–1951) et Olivia Gertrude Read (1884–1912), enterré à Fosses tombe A45 et actuellement au Forest Park Cemetery à Houston (Harris County, Texas) à la section 10 du Champs d'Honneur) est mort plus tard (le lendemain, 7 septembre 1944) des suites de ses blessures. Le soldat Bricks avait déjà utilisé trois caisses de calibre 50 avec un effet dévastateur lorsqu'en chargeant sa quatrième, il a reçu une rafale de mitrailleuse dans la poitrine qui l'a tué immédiatement. Il a reçu à titre posthume la Silver Star pour son action. Tec 5 Seabolt l'a reçue aussi, lui qui essayait de sortir son camion de l'enfer des tirs de mortier et de mitrailleuses. « Charlie » a été touché assez durement ce jour-là, neuf autres personnes ont été blessées. Le Tec 5 **John A. Oshlick** a eu son drapeau de la Croix Rouge arraché des mains alors qu'il faisait des allers-retours pour donner les premiers soins. Pour son dévouement et sa bravoure au combat, il a reçu la Silver Star. Le 1^{er} lieutenant **George C. Meyer** a également reçu la Silver Star pour sa bravoure au combat le même jour. Dans l'ensemble, ce fut une période difficile, mais ils s'en sont sortis avec un esprit de combat sans faille. Le lendemain, un certain capitaine d'infanterie a déclaré qu'il n'avait jamais vu quelqu'un s'atteler à la tâche et se battre comme l'ont fait les gars des AA. D'innombrables pertes ont été infligées à l'ennemi et 11 prisonniers ont été faits par « Charlie ». Au cours de l'action, le soldat **Leo Watson** a reçu la médaille militaire britannique et le soldat **Ervin F. Ehrlich**, la médaille de l'Etoile de bronze.

Quand tout le grabuge fut terminé, on découvrit que la situation tactique avait changé et qu'il serait impossible de construire un pont à cet endroit. « C » rejoignit donc « D » à Namur pour défendre le pont à cet endroit tandis que « A » se déplaça et rejoignit « B » à Dinant, les deux villes étant en Belgique. Il n'y avait pas trop d'activité aérienne sur ces positions, à l'exception d'un avion ennemi occasionnel au-dessus de la région. Cependant, il y avait une importante vie en société dans les deux villes des batteries de ligne et aussi dans la zone du quartier général du bataillon. Presque tout le monde avait fait la connaissance de quelques Belges, et beaucoup d'entre nous avaient aussi une petite amie. « Baker » a déménagé à Huy où ils avaient une très bonne organisation pour défendre le pont en ville.

Tout le bataillon s'est amusé autant qu'on pouvait l'attendre d'une unité au combat pendant notre séjour en Belgique. La bière était bonne. Les gens nous ont merveilleusement bien traités et tout le monde s'est bien amusé. Malheureusement, cela n'a pas duré. Entre le 19 août et le 28 septembre, le bataillon a en effet fourni un total de 170 camions qui ont parcouru un total de 82.000 kilomètres en transportant de l'essence, des munitions et des lubrifiants. C'était pendant les journées du « Red Ball » (nom de code de cette noria depuis la Normandie) ! Tous les chauffeurs ont également fait du bon travail ! Baker a accueilli plusieurs membres du bataillon à Huy lorsque nous avons effectué des exercices de convoyage de pontons. Il a ainsi été prouvé que les armes automatiques pouvaient être utilisées pour mettre en place une protection AA pour un pont traversant un large fleuve comme le Rhin. Les canons étaient transportés sur des pontons et des half tracks et ancrés au milieu du fleuve. On a découvert qu'il était possible d'installer des armes de type 50 sur le pont lui-même.

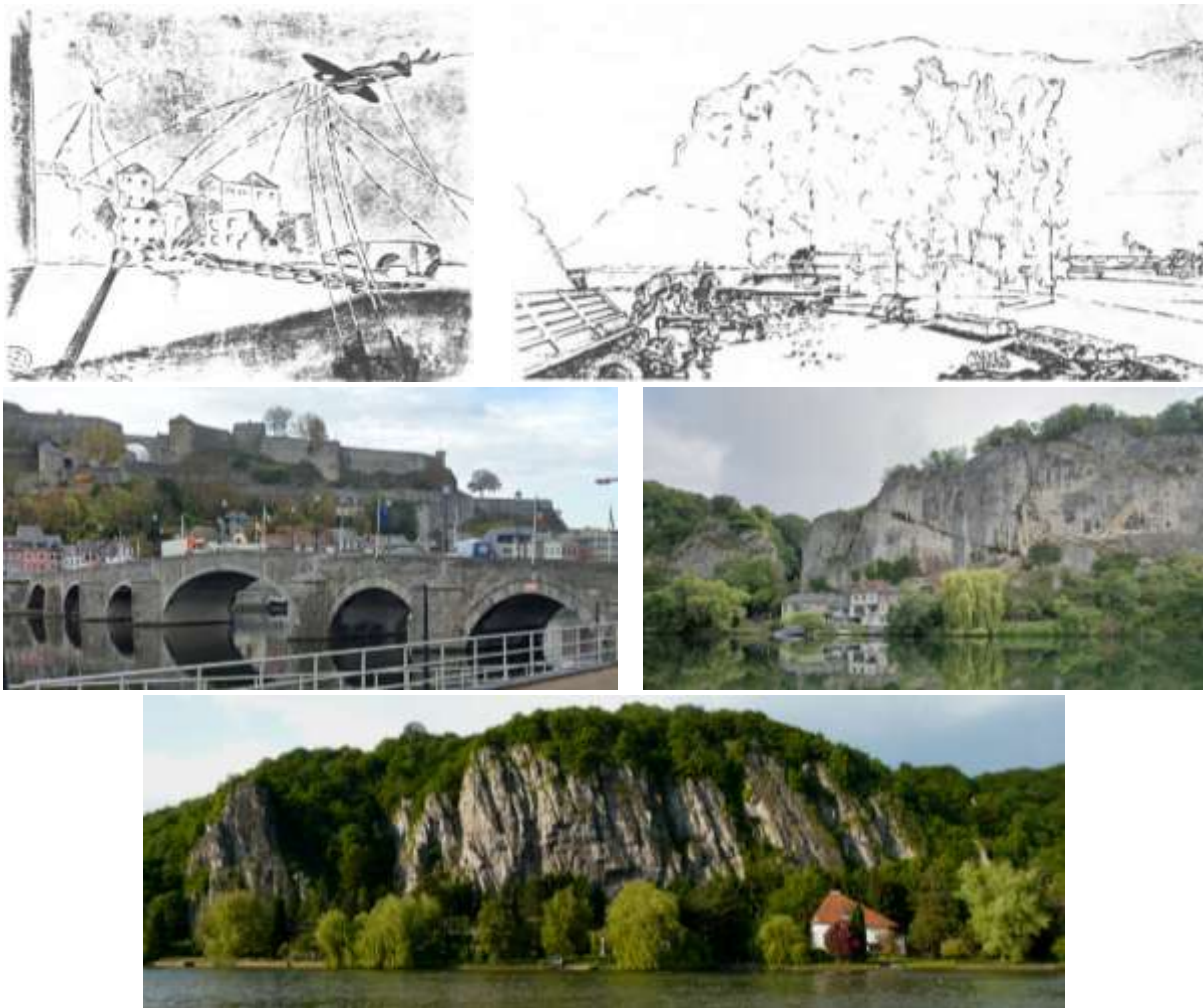


Figure 73. La défense des ponts (démoli et flottant) réinterprétée à Namur (puisque non côte à côte) et l'escarmouche sans précision autre que rive gauche entre Namur et Yvoir.
Si le dessin est fiable et non pas imité d'une des nombreuses photographies du site, ce serait à Profondeville, face aux rochers de Frène à Lustin (4).
Ou alors, si c'est comme le mitraillage d'un convoi civil, à Wépion, ce serait face aux rochers de Néviau à Dave (5) ?
© 440th.com (1-2), Google Maps (3-4), Club Alpin Belge (5).

Les troupes américaines, rive droite.

33^D ARMORED REGIMENT.



Figure 74. 3^e Division blindée SPEARHEAD « Fer de lance » (la pointe de l'attaque) – 33^e Régiment blindé MEN OF WAR « Hommes de guerre ». Fanions « A » et « B ».
© Wikipedia (1-2), usmilitariaforum.com (3-4)

HEADQUARTERS 33^D ARMORED REGIMENT
(Quartier général du 33^e Régiment blindé de la 3^e Division blindée)

TF 1 (Lt Col WILLIAM B. LOVELADY) Co Rcn Co 33 ^d Armd Regt (3 rd Plat) Hq 33 ^d Armd Regt (Rear ech with Hq CC « B ») 2 nd Bn 33 ^d Armd Regt 2 nd Bn 36 th AIR (Co « F ») 1 st Plat Co « B » 23 rd Engr 1 st Plat Co « B » 703 rd TD Bn Med Détachement Maint Détachement Co. « B » 45 th Med Bn.	TF 2 (Maj HERBERT M. MILLS pour Lt Col ROSEWELL H. KING (IA)) <u>3rd Plat Co Rcn Co 33^d Armd Rest</u> <u>1st Bn 33^d Armd Regt</u> <u>Co « F » 36th AIR</u> <u>2nd Plat Co « B » 23rd Engr</u> <u>2nd Plat Co « B » 703rd TD Bn</u> <u>Med Détachement</u> <u>Maint Détachement</u>
TF 3 HOGAN (Lt Col SAMUEL M. HOGAN) 3 rd Bn 33 ^d Armd Regt Co « G » 36 th AIR attaché 22 Sept 44. Pour les attachements d'unités autres que celles de la 3 rd Armd Div voir les rapports	TRAINS (Maj INGRAM) Maint Co 33 ^d Armd Regt (Détachements pour chaque TF) Co Sv 33 ^d Armd Regt Plus attachements de la 3 rd Armd Div

4 septembre. L'exécution des ordres de partir à 7h00 avec mission de sécuriser NAMUR a dû être retardée en raison de l'échec de la 1^{ère} Division d'Infanterie d'arriver et de consolider les positions que nous tenions aux alentours de MONS. Cependant, à 13h30, TF 1 est parti pour cette mission avec le reste du CC « B ». Suite à des ponts détruits à **532997**, TF 1 a reçu l'ordre de partir de LOBBES pour l'itinéraire suivi par TF 2, passant par le même itinéraire après que TF 2 l'ait dégagé.

TF 2 (1^{er} Bn, 33^d plus les annexes – Commandé par le Major HERBERT M. MILLS au lieu du Lieutenant Colonel ROSEWELL H KING – Infection dans la jambe) a quitté la zone du nord de GHLIN à 15h00 en direction du sud par JEMAPPES, par l'est de FRAMERIES et vers NAMUR. L'ennemi avait fait sauter tous les ponts sur la rivière MEUSE. PC situé au J-**9610**. Des tirs de tireurs d'élite ont été essuyés dans toute la zone.

TF HOGAN (Lieutenant Colonel SAMUEL M. HOGAN) avait une petite mission d'éliminer toute résistance dans la zone sud-ouest de MONS. Est rentré au bivouac à 1,5 km au nord-ouest de GIVRY, J-**356047** après avoir terminé la mission sans perte et après avoir capturé quelques prisonniers. 3^e Bn 47th Inf Regt relevé de l'attachement à TF HOGAN. (Lt Col SAMUEL M. HOGAN).

5 septembre. A 00h01, TF 1 était en route de CHARLEROI vers NAMUR. La TF y est arrivée à 5 h 30, détruisant 2 petites voitures de commandement et faisant plusieurs prisonniers. Des tirs d'armes légères ennemies ont été reçus venant de l'autre côté de la MEUSE. Deux pelotons de Co «E» 36th AIR ont été envoyés de l'autre côté de la rivière via un pont démoli [*le pont de Jambes*] en mission de reconnaissance. Ils ont détruit deux voitures blindées et forcé l'ennemi à se retirer. Des tirs de l'artillerie ennemie tombèrent près du pont en construction à **962104** (*entre La Plante et Jambes*). A 19h00, Co « D » et Co « E », 36th Inf (TF 1) traversèrent la MEUSE et sécurisèrent le terrain surélevé du côté est surplombant NAMUR.

TF 2 a employé un peloton du Co « F » d'infanterie pour sécuriser la tête de pont à 964105 et un autre peloton pour faire la reconnaissance par le pont à 965109. Des positions défensives ont été organisées et la maintenance a été effectuée tout au long de la journée.

TF HOGAN (Lt Col SAMUEL M. HOGAN) a dépêché Co « H » pour nettoyer l'ennemi des bois à environ 1,5 km au sud-ouest de la zone de bivouac. Aucune victime. 1st Bn 26th Inf Regt (Major ADAMS, Commandant) attaché au 1st Bn, 26th Inf Regt.



Figure 75. Arrestation de soldats allemands par l'armée américaine et des résistants au parc Marie-Louise à Namur, ce qui n'était pas sans risque comme en témoigne la plaque pour Joseph Marloye mort le 5 septembre et apposée dans le coin du parc à l'entrée de la rue de Bruxelles. © Collection Christophe Liegeois.

6 septembre. Lors d'une réunion de toute la compagnie et des commandants des différents pelotons (attachés), la mission de sécuriser la ville de LIEGE par le sud pendant que le CC « A » avançait sur la ville du côté nord de la rivière a été donnée aux officiers assemblés. À 13h00, Rcn Co a traversé le ponton à 962104 (entre La Plante et Jambes).. Le personnel et des véhicules s'occupant des barrages routiers à NAMUR ainsi que l'infanterie de l'autre côté de la rivière se mirent en place lors du déplacement de la colonne. Le Co « D » 33^d Armd Regt a renvoyé 50 prisonniers capturés à proximité de 999111 à la section d'infanterie. La progression du mouvement était lente et le terrain difficile. Une volute de fumée tomba près de Co « D » 33^d Armd Regt. Cela a été rapporté. On a finalement compris que c'était de l'artillerie amie (pas du CC « B ») qui tirait sur une péniche sur la rivière. La colonne s'est déplacée. Des P-47 ont mitraillé des autochenilles du 2^e Bn du 33^d Armd Regt. Des tirs soutenus d'armes légères ont été signalés à 215165. Trois camions ennemis ont été détruits. À 17h15, la colonne s'est regroupée. Des chars de tête se sont déployés à la recherche de canons anti-char. Le pont situé à 229163 a été sécurisé, même s'il a été miné. Les avant-postes ont été placés à proximité de 235167. La CC « B » a placé des avant-postes pour coincer tout ce que la TF pourrait

faire fuir devant elle, dont un sur le pont ferroviaire à HUY. Les véhicules avaient de l'essence pour environ 40 kilomètres. La TF 1 bivouaqua sur un terrain surélevé à 1,5 km au sud de HUY. Temps pluvieux et pas d'activité ennemie. CP **245154**.

La TF 2 a été rattachée à la 9^e Division d'Infanterie. Les éléments principaux ont traversé le ponton à **960095** [Jambes ?], à 09h40, traversant généralement vers le Sud-Est par ERPENT NANINNE et SART BERNARD. A LEZ FONTAINE, la TF a tourné à droite et a suivi la route jusqu'à SPONTIN et PURNODE, nettoyant un grand nombre de soldats d'infanterie SS. Les positions défensives ont été prises sur la colline vers **995935**. A **3030** [?], la TF s'est dirigée vers le sud en traversant DINANT vers les hauteurs à **964901**. Un champ de mines ennemi a été rencontré à **981891**. Un officier a été tué.

La TF HOGAN a quitté le bivouac à 1,5 km au nord-ouest de GIVRY (J-**356047**) à 8h00, passant par CHARLEROI et CHATELET et s'est regroupée à 1,2 km au nord-est de FLOREFFE (J-**900088**). Des instructions ont été reçues d'un officier LN (*legalman* = juriste) comme quoi la TF était relevée de la réserve de la division et rattachée au CC « B ». S'est déplacé à 800 mètres au sud-est de MOZET (K-**054079**). Des éléments de tête furent retardés ici par des barrages routiers ennemis, des borbiers et des véhicules ennemis, et le manque d'essence. Le carburant a été reçu à 22h00.



Figure 76. Le 8 septembre. De nombreux habitants de Jambes étaient dans la rue, applaudissant et serrant la main des GI du 36th Armored Infantry Regiment (AIR), 3rd Armored Division, alors qu'ils marchaient au début de la rue de Dave en direction de Dinant. © US Army, AFTER THE BATTLE-Nr 98.

7 septembre. Après une réunion au CC « B » Hq où des ordres ont été reçus pour avancer, les premiers éléments de la TF 1 ont croisé la ligne de départ à 13 heures. Co 33^d Armd Regt (Lt Col JOHN C WELBORN) a ordonné qu'aucun véhicule civil ne soit autorisé à précéder notre colonne. Des barrages routiers ont été mis en place au nord-ouest et au sud-est à **397179**. Également à **360164** et **367172**, des TD sont utilisés. Co « D » a reçu l'ordre de quitter le barrage à **434207**, qui couvrait la route vers le nord. À 15h32, quatre aviateurs SS en fuite ont été arrêtés. Le 33^e Rcn Bn est contacté à

434207. La TF HOGAN est à **284145**. Des civils signalent de l'artillerie et des troupes ennemies à **435222**. Deux chars moyens, un peloton de chars légers et une escouade d'infanterie sont laissés à TILFF pour garder le pont. Des tirs d'artillerie se sont abattus sur la TF 1 à **502214**. La TF a atteint son objectif à 19h19. Le PC a été établi à **544268**. A 20h30, toute la TF était en alerte pour une défense tous azimuts. Les barrages routiers et la défense étaient comme suit :

(a) 4 TD et un peloton d'infanterie à **552259**.

(b) 4 canons de 57MM et un peloton d'infanterie à **552277**.

(c) Un peloton de char Co « E » du 33^d Armd Regt plus deux pelotons Co « E » du 36th d'infanterie à **534266**.

(d) 2 chars moyens plus 3 chars légers, plus un peloton d'infanterie sur le pont à **477214**.

(e) 2 chars moyens et 3 chars légers et un peloton d'infanterie sur le pont à **513245**.



Figure 77. Howard Graham Birth BURROUGHS (1918-1944). © fr-ca.findagrave.com

La TF 2 est toujours attachée à la 9th Inf. Div. Un peloton Co « I », 1st Bn 33^d Armd Regt a été envoyé à DINANT pour aider le 9th Inf à prendre la ville. À 09h00, la TF 2 est revenue au contrôle CC « B ». Des éléments de tête ont balayé jusque SPONTIN et y ont nettoyé l'infanterie ennemie, mais le pont a été détruit. La ville a ensuite été contournée. La TF 2 a été ravitaillée en carburant à **098938**, vers 15h45. À 16h30, la TF s'est dirigée vers l'est par CINEY en ne rencontrant qu'une légère résistance de la part de l'infanterie ennemie. Unité placée à **325135**.

*Lors du nettoyage de Spontin, un G.I. est resté sur le terrain, près de la boulangerie, le **caporal Howard Graham Birth BURROUGHS** du 33rd Armored Infantry Regiment, 3rd Armored Division, âgé de 25 ans, et son absence n'a été constatée que le lendemain. Son corps a été recueilli par les villageois qui ont organisé des funérailles religieuses et son enterrement dans le cimetière du village avant qu'il ne soit emmené un mois plus tard au cimetière militaire de Fosses.*

Un pont détruit dont ne se souviennent pas les habitants ? Ou, comme le dit le 58th (voir plus loin), est-il tenu par les Allemands ? Ce serait le pont sur le Bocq près du château ? Est-ce à ce moment que des Allemands, depuis le Quesval vers Ciney, tiraient sur les Spontinois réfugiés à la Grande Carrière, qui se mettaient à l'abri dans des caves, dans un aqueduc, aux fours à chaux... ? Et peut-être aussi tiraient-ils vers le cimetière de l'église (à 300 m, les 150 m calculés par Kurt Meyer n'arrivant même pas aux Ruelles mais au pont sur le Bocq en contrebas) ? Un détachement de G.I.'s en aurait fait le nettoyage pendant que le gros des troupes passait par le Bouchat vers Sovet ?

*La Task Force King du 33rd Armored Regiment de la 3rd Armored Division n'était pas commandée ces jours-là par le colonel Rosewell Howard KING (Blackstone (Worcester County, Massachusetts, USA) 9 décembre 1902 - 22 avril 1984), pour cause d'infection à la jambe, mais par le **lieutenant-colonel Herbert Moss MILLS** (Sterling County (Texas) 20 avril 1918 - Eschweiler (Stadtkreis Aachen (Aix-la-Chapelle), Nordrhein-Westfalen, Allemagne) 17 novembre 1944), mort au combat lors d'un assaut*

contre la ligne Siegfried, décoré des Distinguished Service Cross, Silver Star Medal, Bronze Star Medal (Merit), Purple Heart, American Defense Service Medal, American Campaign Medal, European-African-Middle Eastern Campaign Medal with Arrowhead Pin (=flèche) and 3 Bronze Stars, World War II Victory Medal, Croix de Guerre with Silver Star (France), Presidential Unit Citation (titre posthume).



Figure 78. Herbert Moss MILLS (1909-1944)
© fr.findagrave.com

Avant la guerre, il étudia au Texas A&M College et fut diplômé en agriculture avec la promotion de 1939. Il fut enrôlé dans la région d'El Paso au Texas.

Le lieutenant-colonel Herbert Mills, étant chef d'une unité de chars en Europe, a, par une combinaison de bravoure, de leadership remarquable et de capacités tactiques exceptionnelles, brillamment dirigé sa force opérationnelle sur un terrain difficile, à travers des champs de mines denses et à travers des tirs ennemis dévastateurs pour atteindre un objectif vital.

Alors qu'il réorganisait courageusement sa position, un obus a éclaté à quelques mètres de lui, le touchant à la jambe droite. Bien que ressentant beaucoup de douleur, il a refusé l'aide médicale et a continué sa reconnaissance à pied pour améliorer ses positions.

Malgré qu'il ait perdu tous les officiers de ses compagnies de chars moyens et trente-trois chars, il a gardé sa force efficacement organisée et, face à un ennemi fanatique qui s'y opposait, a capturé son objectif sans soutien d'infanterie.

Alors que le lieutenant-colonel Mills était en train de communiquer avec le quartier général pour signaler que sa mission était accomplie, un obus a frappé le bâtiment au-

dessus de son char, le blessant mortellement.

Herbert M. Mills est enterré au cimetière de guerre américain de Henri-Chapelle.

La TF HOGAN s'est déplacée à 1,5 km au sud-ouest de MAGNEE (F-**560252**) après avoir rencontré une légère résistance dispersée. Aucune victime.

8 septembre. Au début de la matinée, les barrages routiers **477214** et **552259** étaient très actifs : le premier a touché 10 voitures, un camion, des canons de 8-20 MM, 13 remorques, un canon SP 75MM, le second barrage détruisant un camion et deux voitures. Dans une des voitures, circulait le général HEINRICH, commandant de la 89th Inf Div. allemande. Le général a été abattu lorsque son véhicule n'a pas pu s'arrêter après avoir été attaqué. À 21h30, l'officier Ln est arrivé du CC « B » avec de nouveaux ordres pour attaquer VERVIERS à 11h00 le 9 septembre. Un officier de la résistance de BELGIQUE a rapporté ce qui suit :

(a) L'ennemi rabote les côtés d'un défilé où passe la route pour former un barrage routier à **666253**.

(b) Des barrages routiers couverts de canons anti-blindés à **656233**.

(c) 2 canons à **617284**.

(d) 4 canons à **623279**.

e) 25 chars au milieu ou près de mines entre HERVE et BATTICE (**638295**) à 16h00. À 22h30, un

peloton de chars légers du Co « B » du 33^d Armd Regt a été envoyé à **535253** et est rentré avec 10 prisonniers.

La TF 2 s'est déplacée vers l'est à **485205**. À 14h00, des ordres ont été reçus de passer au nord-est à **545245**. Cela a été accompli après avoir surmonté des tirs d'armes de petit calibre de l'ennemi. Elle a aussi passé du temps à faire le plein et l'entretien. 5 avions ennemis ont survolé les éléments arrières.

La TF HOGAN a nettoyé la section de LIEGE, à l'est de la rivière MEUSE, bivouaquant à 90 mètres à l'est de LIEGE à F-**495298**. Pas de victime au 3rd Bn 33^d. Quelques-uns ont souffert d'une attaque d'infanterie. Co « G » et l'infanterie attachée capturent environ 600 prisonniers, dont un officier général.



Figure 79. Passage des Américains à Spontin : vers Yvoir (donc le 6 septembre ?) et venant d'Yvoir (donc le 7 septembre ?). © Photos prises par André Tilmant.



58th Armored Field Artillery Battalion

D'après le compte-rendu APO 230 U.S. Army (déclassifié le 27 septembre 1958).

6 septembre 1944. Notre front se trouvait maintenant sur la Meuse, Namur étant le centre du secteur de la 3^e Division blindée. Sur notre droite, la 9^e Division rencontrait de grandes difficultés pour traverser le fleuve. Notre unité fut choisie pour traverser la Meuse à Namur et faire une boucle jusqu'à Dinant afin d'alléger la pression sur la 9^e Division et lui permettre de traverser la Meuse. Nous avons traversé la Meuse à 11h20 (*voir précédemment sa photo de la traversée de Jambes*), et à 13h40, nous avons mis une batterie en position pour tirer sur les installations de l'ennemi. Nous nous sommes alors déplacés jusqu'à Purnode en rencontrant très peu d'opposition. Là, nous apprîmes qu'une compagnie d'infanterie de la 9^e division était en difficulté près de notre position, aussi le commandement de notre unité envoya quelques chars pour aider les fantassins à se dégager. Quand l'ennemi vit nos chars, il s'enfuit, permettant à l'infanterie de nous rejoindre avec ses blessés. À 20 h, le bataillon quitta les lieux pour une marche de nuit mouvementée par Awagne, Lisogne, et nous nous arrê tâmes dans un étroit ravin à 5 kilomètres du fleuve.

7 Septembre 1944. Nous nous sommes retirés à 05h30 sur une position dominant la Meuse. À 7 h, on signala que plusieurs soldats allemands se trouvaient dans une ferme près de notre position, à

seulement quelques pas de l'avant-poste. Nous avons fait appel à l'un de nos 11 canons, avons monté quatre calibres .50, y sommes allés et avons pris vingt prisonniers, dont deux qui avaient été blessés par notre feu. Comme le véhicule AA revenait en position, il heurta une mine, perdant une chenille arrière et blessant un homme. Notre unité reçut l'ordre de rejoindre la division, qui se déplaçait vers l'objectif de la division, Liège. Nous quittâmes ce poste à 9 h, mais l'ennemi s'était replié dans Posinne (*Dorinne ? mais les Dorinnois n'ont aucune souvenance de combats... ni pont*), l'une des localités que nous avons traversées sur notre chemin vers le fleuve, et avait pris position sur un pont, sur la rive est d'une petite rivière. Une forte opposition fut rencontrée là-bas, et nos forces se retirèrent, contournant cette résistance par le sud. Là, nous rencontrâmes nos trains d'approvisionnement, qui avaient également rencontré de la résistance pour nous rejoindre. À 17 h, les deux forces quittèrent Sovet et se déplacèrent rapidement sans opposition sur environ 50 kilomètres, pour enfin occuper à 22 h des positions près de Villers-le-Temple.

Résistance et Résistance :

F.I. (Front de l'Indépendance) et A.S. (Armée Secrète)

Le commandant de l'Armée secrète Zone 5 Secteur 5 Groupe A, Charles-J. Bodart, donne son avis :

Le 4 septembre, je donne à l'unité du FI la mission d'empêcher la destruction par les Allemands du pont d'Yvoir et de ce qui reste d'essence dans le tunnel de Spontin. J'ai confié cette opération très importante au FI à la suite de l'insistance de son chef à réclamer de l'action pour ses hommes. J'ai joué le « fair-play » en lui accordant cette splendide occasion d'accomplir une action d'éclat. Mes hommes sont occupés à des opérations de guérilla entre autre au Mont de la Salle où le peloton 802 occupe les abords du séminaire.

Dans l'après-midi, n'ayant pas tous mes apaisements sur la patrouille d'Yvoir, j'envoie un détachement du peloton 702 commandé par René Marchal pour m'éclairer sur l'exécution de la mission. Marchal m'apprendra au retour dans la soirée que les hommes du FI n'ont pas dépassé la ferme Salazinnes où ils se sont dévoilés par imprudence en s'installant dans le bâtiment et en ouvrant le feu stupidement sur deux malheureux traînants allemands montés sur une paisible charrette de paysans. Il est trop tard à ce moment pour intervenir à Yvoir où le combat fait rage pour le franchissement de la Meuse. Cette mission très importante fut ainsi ratée par stupidité.

Malgré mes ordres formels, les hommes du FI quittent leur cantonnement pour se répandre dans le village de Sovet sous les prétextes les plus fantaisistes et sans m'en référer. Il arriva ce qui devait arriver ! Quelques hommes remorquant une voiture réquisitionnée sans mon consentement sont rencontrés par un blindé SS en patrouille. Sans la moindre réflexion, ces gens ouvrent le feu sur le blindé avec des fusils. Le résultat ne se fait pas attendre !!! Les SS reviennent en nombre : leurs blindés foncent dans le bois et tuent deux hommes du FI, d'autres contingents à pied mettent le feu au village de Sovet et fusillent 13 personnes dont le curé qu'ils jettent dans sa maison en flammes. Dès que les blindés furent signalés, j'ai donné à mes hommes l'ordre de se replier en direction des couverts de Taviet et d'éviter l'accrochage. Tout mon Groupe échappe ainsi dans l'ordre et la discipline à l'attaque des chars allemands, seule l'équipe de René Pousseur sera dispersée par le tir de l'un d'eux... mais heureusement sans dommage.



Figure 80. Célestin
FLAMANT (1887- ?)
©Geneanet.

Un autre épisode de la Résistance, peu avant la Libération. A la « maison rose » à Spontin (démolie depuis et le monument du centre de la Wallonie est dans son jardin), il y avait, dans le fenil, des fusils nouvellement arrivés dissimulés sous une mince couche de paille et des soldats allemands en retraite y sont venus dormir. Après avoir envoyé sa femme et ses autres enfants se mettre à l'abri chez-des villageois, avec un fils (Michel ?), le père Flamant (Célestin ?) les a réveillés de grand matin, avant qu'ils ne fouillent la pièce, en les invitant à venir manger une bonne fricassée... Après la libération, ils n'ont pas fait de démarches pour être reconnus comme résistants.

Chronologie.

Lundi 4 septembre 1944.

Les derniers S.S. passent la Meuse et font sauter le pont à 5 h. puis massacrent, dans l'après-midi, treize civils à Anhée. Massacre de Sovet suivi de l'assassinat de deux soldats anglais prisonniers à Dorinne. Les éclaireurs alliés arrivent à Anhée.

Mardi 5 septembre 1944.

La 9ème Armée U.S. entre à Anhée et ses tentatives d'établir des têtes de pont à Godinne et à Yvoir échouent, mais réussissent à Houx.

Mercredi 6 septembre 1944.

Les G.I.'s passent la Meuse à Namur et attaquent à revers. Le général S.S. Kurt Meyer est arrêté. Les Allemands se retirent sur Thynes et Ciney mais feront encore des incursions sanglantes à Lisogne.

Jeudi 7 septembre 1944.

Des Allemands rôdent encore à Spontin. Les paroissiens de Spontin sont dissuadés d'assister à la messe car il y a des Allemands prisonniers dans la chaufferie. Les G.I.'s repartent vers Spontin pour nettoyer les poches de résistance puis vers Ciney tandis que Kurt Meyer est emmené à Namur.

Les morts anglais.

Deux canonniers, prisonniers depuis la Normandie, **Peter Fredrick BOUQUET** et **Arthur Edwin BOLWELL**, ont été assassinés à Dorinne le 4 par les SS de retour de Sovet.

(Il y en aurait eu un troisième, un Canadien, nommé **Treasure**, qu'on n'a jamais retrouvé ?)

Les morts américains.

Le caporal **Howard Graham Birth BURROUGHS**, est connu car il a été oublié par ses camarades le 7 (ils s'en sont rendus compte le 8) et enterré à Spontin. Y en a-t-il eu d'autres dans les environs ?

A Spontin, deux personnes seront condamnées, en 1945, à 4 et 5 ans de prison pour avoir soustrait des bijoux et montres sur les cadavres de soldats américains. (On sait qu'on avait volé sa chevalière et sa montre à Howard Burroughs).

Il y eu sans doute des morts aux essais de passages à Godinne et certainement dans la région de Houx. Des listes ont été faites avec des noms et des dates mais le lieu précis n'a pas été relevé...

Ils ont été enterrés au cimetière militaire de Fosses-la-Ville (2.199 Américains dans 11 parcelles pour 96 Français, Anglais, Polonais et Tchèques regroupés dans une parcelle attenante) avant son démantèlement au profit de Henri-Chapelle pour ceux qui n'ont pas été rapatriés aux Etats-Unis à la demande des familles.

Les morts allemands.

A Godinne, un SS demande d'enterrer des soldats (« Tote Kamaraden »). Mais c'étaient des soldats accueillis dans le lazaret après le 6 juin 44 et décédés juste avant l'abandon du collège en septembre 44.

A Houx, dans l'attaque contre la tête de pont, il y eu des morts des deux côtés.

A Spontin, il y a eu l'estafette incendiée sur sa moto et sans doute l'officier d'ordonnance du général S.S. Kurt Meyer qui est incapable de bien orthographier son nom : l'Untersturmführer Heinz Kölln. Était-ce lui le soldat allemand mort près du monument ou un troisième ? Y en a-t-il eu d'autres ? (Un officier allemand aurait été emmené comme prisonnier sur un tank américain mais il en serait tombé et il en serait mort (en tout cas, ce ne peut pas être le général Meyer) ?)

Ils ont aussi été enterrés au même cimetière militaire de Fosses-la-ville mais dans 8 parcelles séparées du reste (1.600 Allemands) avant d'être acheminés vers d'autres cimetières également.

Les morts belges.

Joseph Piret, d'Amay, le maquisard qui, à Salazinnes, a tiré le premier sur les Allemands en en blessant un au pied et qui, blessé lui-même, vint mourir chez les Sœurs à Dorinne le 6 septembre.

Les civils innocents de Sovet, d'Anhée (dont Jules Frippiat originaire de Houx) et environs, de Lisogne...

Mais aussi des civils à Godinne :

Témoignage de **Jean Gyselinx** :

C'est dans la soirée du lundi 4 septembre que devait se dérouler le drame qui allait endeuiller la population de Godinne. Monsieur Thomas tenait un commerce et un café à l'extrémité du village, côté Lustin. Il y hébergeait un homme qui avait été requis pour aller travailler en Allemagne mais qui, n'ayant pas donné suite à l'injonction, vivait clandestinement à Godinne avec son épouse. Un officier accompagné de quelques SS se présenta, le soir, au café. Nous ignorons ce qui se passa ensuite.

Certains disent qu'il y eut une très violente altercation entre l'officier et monsieur Thomas. Quoiqu'il en soit, le clandestin fut découvert. À cette époque, les SS avaient reçu l'ordre d'exécuter tous les habitants des maisons dans lesquelles on hébergeait un résistant. Le clandestin n'était pas, au sens strict du mot, un résistant ; il ne possédait pas d'armes et n'appartenait pas à un réseau, mais l'officier le considéra comme tel. En conséquence, les cinq personnes présentes dans l'immeuble furent conduites au bord de la Meuse et abattues : monsieur Thomas et son épouse, le clandestin (29 ans) et son épouse (24 ans), et une jeune servante habitant Malonne (22 ans). Madame Thomas, qui bougeait encore, fut achevée, puis les cinq corps furent jetés dans la Meuse. Monsieur Thomas avait reçu une balle dans le ventre et une dans le bras mais n'était que blessé. Il fit le mort et fut jeté dans la Meuse comme les autres. Il parvint à se dissimuler dans les roseaux et se traîna jusqu'à la maison la plus proche quand les SS se furent éloignés.

Témoignage de **Jean Gyselinx (fils)** :

Une Godinnoise perdit la vie cette nuit-là. Les époux Saing tenaient un café près du pont. Celui-ci s'étant trouvé pris dans un violent échange de coups de feu, les occupants en sont sortis et ont rampé sur une centaine de mètres pour aller se mettre à l'abri. Quand Mme Saing se releva, elle fut tuée par un SS surpris qui se trouvait à proximité. *(Récit quelque peu différent de l'enquête officielle).*



Figure 81. 7 janvier 1945 à Bastogne, des Waffen-SS de la 12. SS-Panzer-Division Hitlerjugend faits prisonniers et fouillés par des soldats américains. Mais pas de trophée devant l'objectif, même pas l'insigne au bas de sa manche... © Flickr

Kurt Meyer, criminel de guerre pour Sovet ?

*D'après le dossier W0311 / 691 du British National Archives,
la Belgique se serait renseignée sur son extradition possible pour le juger. A-t-elle insisté ?*

Du Sous-secrétaire d'État, War Office AG 3 (VW), 20 Place Eaton, LONDON.S.W.1. – 24 juillet 1946

1. Une demande a été reçue par l'intermédiaire du Groupe de liaison belge sur les crimes de guerre à ce quartier général, émanant du représentant de la Belgique auprès de l'UNWCC (General de BAER), pour l'extradition du général Kurt MEYER, ex-Brigadeführer de la 12 SS Panzer Division Hitler Jugend. MEYER doit être jugé pour meurtre et massacre de Prisonniers de Guerre et massacre d'une vingtaine de civils belges à SOVET (BELGIQUE) le 4 septembre 1944.

2. Le général MEYER a été jugé pour avoir tiré sur des prisonniers canadiens par un tribunal militaire canadien d'Aurich en mars [?] et condamné à mort. La peine a ensuite été commuée en une peine d'emprisonnement à perpétuité. Il est entendu qu'il purge actuellement sa peine au Canada.

3. Il vous est demandé de nous indiquer la réponse à donner aux autorités belges.

Quartier général, Armée britannique du Rhin.

A.J.M. HARRIS, pour le Lieutenant général, Officier général commandant en chef

Du Bureau du Haut Commissaire du Canada, Maison du Canada, Londres, S.W.1. – 14 août 1946

Monsieur,

Je suis chargé par le Haut Commissaire par intérim d'accuser réception de votre lettre du 2 août concernant une demande du Gouvernement belge pour l'extradition de Kurt Meyer que vous avez reçue par l'intermédiaire du quartier général de l'armée britannique du Rhin.

En raison de l'absence à Londres du Représentant belge à la Commission des Nations Unies sur les crimes de guerre, il n'a pas été possible d'en discuter avec lui.

Entre-temps, nous recevons des instructions du gouvernement canadien pour dire qu'une telle demande devrait être formellement faite par les voies diplomatiques habituelles, en l'occurrence par l'intermédiaire de l'ambassade de Belgique à Ottawa. Étant donné que Meyer a déjà été jugé et condamné par un tribunal militaire canadien, il n'est pas possible de donner l'assurance que la demande serait accordée.

Je suis, Monsieur, Votre obéissant serviteur,

H.R. Horne, pour le secrétaire officiel,

Le sous-secrétaire d'État, Bureau de guerre, 20 Eaton Square, S.W.1.

Copies conformes : Représentant belge, UNWCC, Londres W.1. ; Ambassade de Belgique, Londres. ; Ambassade du Canada, Bruxelles. ; Juge-avocat général, CMHQ, Londres.

Le maître et un disciple...

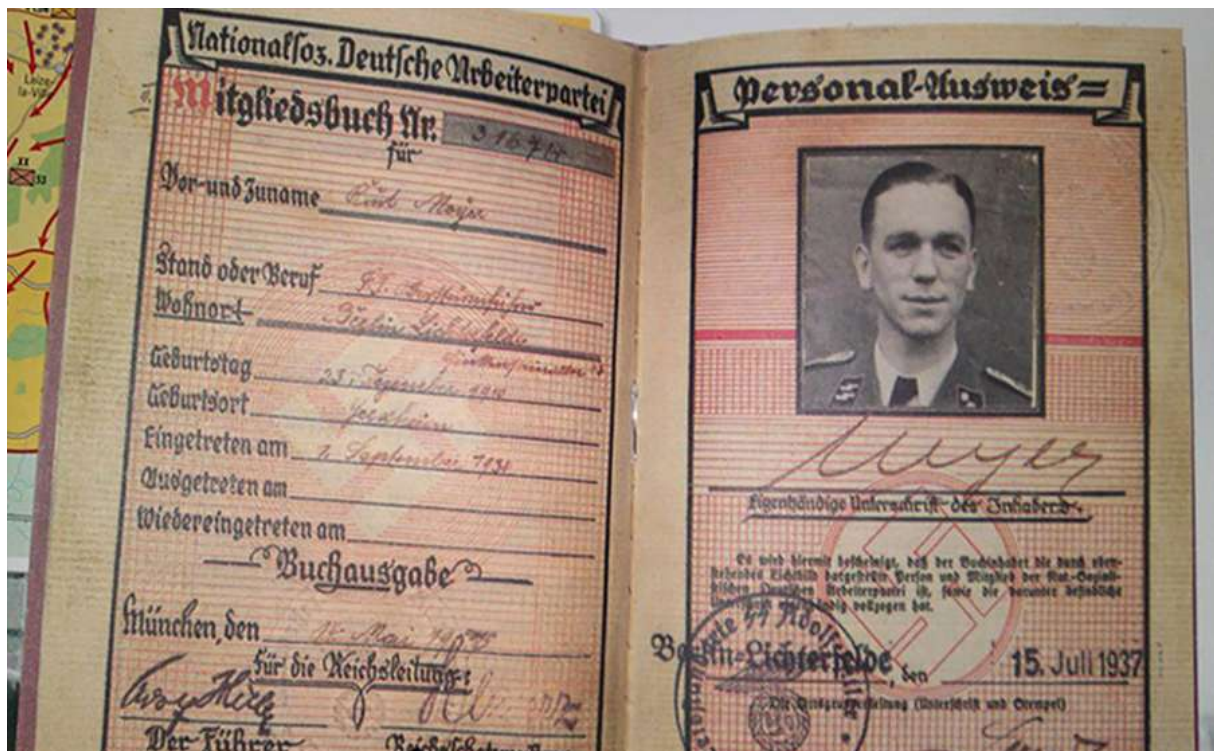


Figure 82. Deuxième carte au NSDAP de « Panzer » Meyer. © sshonorr.com



Figure 83. Carte de la 12. SS-Panzer Division Hitlerjugend. © en.todocoleccion.net

Sur ordre... ou l'ordonnance Sperrle.

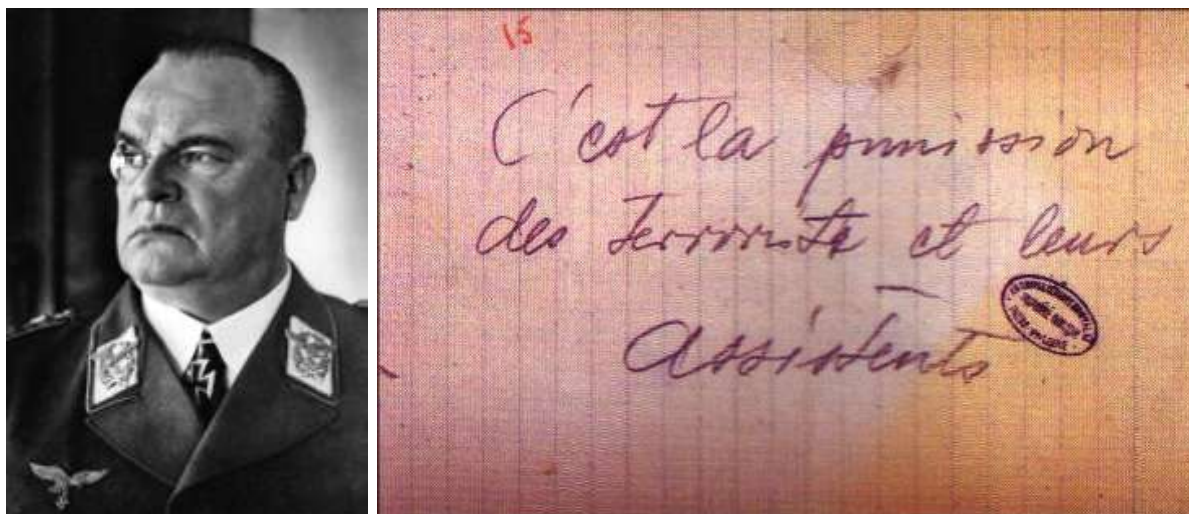


Figure 84. Le Generalfeldmarschall Hugo Sperrle, qui a donné cette ordonnance en tant qu'adjoint du Haut Commandant de l'Ouest (OB West) - le général Gerd von Rundstedt étant en vacances - fut capturé par les Alliés et accusé de crimes de guerre au procès du Haut Commandement militaire à Nuremberg, il y est acquitté et meurt à Munich en 1953. Un mot laissé par les Allemands pour justifier le massacre de Maillé (Indre-et-Loire, France) le 25 août 1944 par la 17^e division SS Götz von Berlichingen : « C'est la punition des terrorists et leurs assistants ». © Wikipedia, Geneanet.

Les cinq points de l'ordonnance Sperrle (« Sperrle-Erlaß », qui transcrivait un ordre explicite de Hitler en personne) datée du 3 février 1944 repris le 12 février par le commandant militaire en France :

Ordonnance concernant la lutte contre les terroristes

- 1) Il faut riposter de suite avec les armes à feu; s'il arrive que soient frappés des innocents, le fait est regrettable mais il n'est imputable qu'aux terroristes.
- 2) Cerner immédiatement le lieu de l'attentat et contrôler tous les civils se trouvant dans les parages sans distinction de personne ni de rang.
- 3) Incendier immédiatement les maisons d'où sont partis les coups de feu. Ce n'est qu'après l'exécution de ces mesures ou de mesures semblables immédiates qu'un rapport sera transmis au commandement militaire et au SD lesquels doivent continuer l'affaire avec la même sévérité.
- 4) L'esprit de décision et la rapidité avec lesquels agira le chef de corps sont de toute première importance. S'il agit avec mollesse et indécision, il sera puni très sévèrement parce qu'il aura mis en danger la sécurité des troupes placées sous ses ordres ainsi que le respect dû à l'armée du Reich.
- 5) En raison de la situation actuelle, une sévérité excessive dans les mesures prises ne pourra entraîner aucune sanction.

Le 4 mars 1944, cette ordonnance est complétée par un ordre du maréchal Wilhelm Keitel selon lequel les francs-tireurs capturés avec une arme à la main devaient être fusillés et non plus livrés aux tribunaux militaires. Tous ceux qui n'étaient pas pris en flagrant délit devaient être condamnés à mort, lors de procès expéditifs, et rapidement exécutés.

Donc, favoriser les débordements de la troupe et la couvrir en toute impunité et punir le laxisme.

Avec l'objectif aussi de couper la population de la résistance en criminalisant les maquisards et en les rendant directement responsables de la violente répression qui s'abat sur les civils. Un ressentiment qui persiste encore aujourd'hui.

Les ⚡ qui ont toute la confiance du Führer.

Il y a SS et SS car la Schutzstaffel (SS) se compose de la Waffen-SS (Armes SS) avec les unités combattantes (dont la 12.SS-Panzer-Division « Hitlerjugend »), de l'Allgemeine SS (General SS) pour le contrôle de sa politique raciale, de la SS-Totenkopfverbände (SS-TV ou unités des têtes de mort) qui supervisait les camps de concentration, du Sicherheitsdienst (ou SD ou Service de sécurité) comme agence de renseignement, de la Gestapo (GEheime STAatsPOLizei ou Police secrète d'État) comme police politique...

Changement de position d'Hitler au printemps 1942 pour la Waffen SS : d'un corps idéologique d'élite restreint surtout utilisé dans une optique motorisée pendant la Blitzkrieg, le Führer envisage alors de passer à une réserve stratégique à sa disposition exclusive, un groupe élargi se substituant, si besoin est, à une Wehrmacht insuffisamment acquises aux thèses nazies. Cette crise de confiance envers le commandement de l'armée s'explique autant par la part prise par la SS dans la guerre à l'Est que par le fantasme d'une armée régulière qui serait trop réservée envers le régime. A cet élargissement progressif des fonctions de la SS entre 1942 et 1944 répond une ouverture du recrutement à l'étranger, d'abord à des individus considérés comme germaniques. Puis il a fallu glisser de l'idée d'une élite raciale à celle d'une élite idéologique, perceptible dès le printemps 1943.

Alors que la SS était en perte de vitesse à la veille du conflit, Gottlob Berger a su assurer un recrutement efficace très rapidement dès le début de la guerre, profitant des imperfections du service de recrutement de la Wehrmacht. Il fit de la Jeunesse hitlérienne et du Service du travail de véritables viviers dans lesquels il pouvait aisément puiser. Parmi d'autres méthodes, en 1943, la SS mit à disposition de la Jeunesse hitlérienne son unité de radiologie afin de dépister la tuberculose chez les jeunes de 16 ans, ce qui permit de se constituer en toute discrétion un gigantesque fichier dans lequel allaient être répertoriés tous les individus potentiellement intéressants. Ce recrutement était particulièrement efficace dans les régions à dominante rurale alors que les régions industrielles fournissaient un nombre plus restreint de soldats. De leur côté, les avantages matériels ont représenté au fil du temps l'une des principales motivations des volontaires étrangers.

Troupes d'élite, ces unités motorisées et blindées sont privilégiées alors que la question de l'équipement et du ravitaillement constitue une question cruciale et obsédante.

L'endoctrinement s'exerçait au moyen des réponses à deux questions fondamentales : pourquoi cette guerre ? et pourquoi l'Allemagne nazie doit-elle la gagner ? A compter de 1943, le combat patriotique entre en compte, alors qu'il était jusqu'alors essentiellement idéologique pour les SS, même si les deux aspects se confondent souvent. Cela se traduit en particulier dans les noms grandiloquents comme patronymes des divisions SS. L'endoctrinement fut assez efficace pour qu'un officier d'intendance aille jusqu'à classer les véhicules par marque en vue de réaliser une pureté raciale du parc automobile. Le contrôle des mariages et de la natalité n'échappe pas à ce

conditionnement mental, par le biais en particulier des « permissions spéciales » qui visent à permettre aux soldats SS de rejoindre leurs épouses au moment le « plus propice du cycle menstruel de la femme ».

Le décret Sperrle pris en février 1944 marque un réel renforcement de la violence au sein des troupes SS, une violence arbitraire expérimentée à l'est. Ainsi, dès avril 1944, les hommes de la 12^e SS Panzer Division « Hitlerjugend » se vengeaient contre la population d'Ascq après le déraillement de leur train et en massacrèrent 86 habitants. Plus connu, pendant sa remontée vers la Normandie, le 9 juin, la 2^e Panzerdivision SS « Das Reich » pendait 99 hommes à Tulle puis, le 10, faisait 642 victimes à Oradour-sur-Glane, sans oublier, ce faisant, ses autres massacres moins documentés dans des villages de la région pendant ces deux jours.

Vivre heureux en Allemagne hitlérienne.

Promotion, protection et fascination.

D'après « Le bonheur totalitaire, La Russie stalinienne et l'Allemagne hitlérienne en miroir » de Bernard Bruneteau (professeur émérite de sciences politiques à l'université de Rennes – l'historien des idées, spécialiste des totalitarismes et de la terreur).

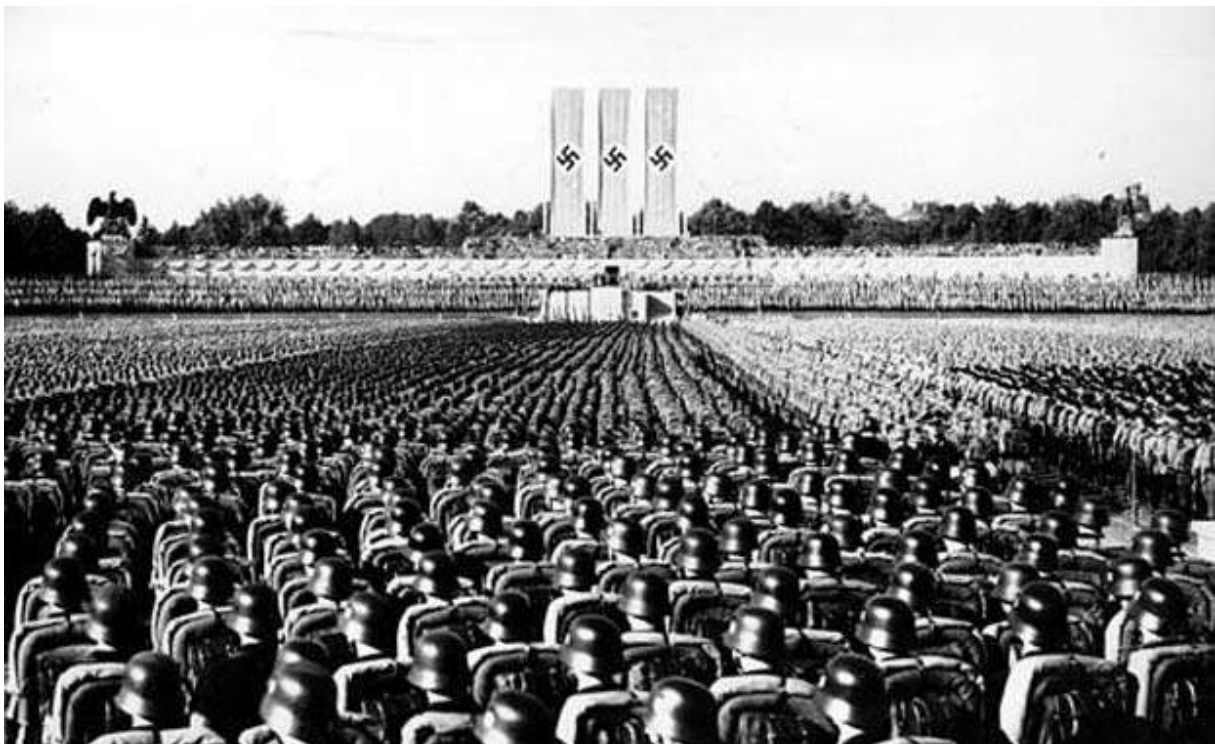


Figure 85. Le 6^{ème} Congrès du NSDAP à Nuremberg en 1934 sera magnifié par Léní Riefenstahl dans son film « Le triomphe de la volonté » qui est présenté en grandes pompes à l'Exposition universelle de Paris en 1937. Trente ans après (dans une interview en 1964), la réalisatrice, qui voulait minimiser son appartenance au régime, déclarera : « J'ai seulement montré ce dont tout le monde, alors, était témoin... À l'époque, on croyait encore à quelque chose de beau. Le pire était à venir, mais qui le savait ? »

© histoireetsociete.com

Nous sommes tous, à de très rares exceptions près, des héritiers du combat antitotalitaire de la fin du XX^e siècle. Nous avons été habitués à analyser les deux grands totalitarismes du XX^e siècle sous le prisme de la terreur. En d'autres termes, nazisme et bolchevisme se résument à Auschwitz et au goulag. Ce qui est une part absolument fondamentale de ces régimes. Malheureusement, cette vision ne permet pas d'expliquer pourquoi de nombreux Allemands ont adhéré au nazisme et des Russes au régime soviétique, tout au moins avant la Seconde Guerre mondiale.

« Tout était extrêmement propre et la criminalité était très faible. Si vous étiez allemand, vous promener dans la rue était très sûr. » Tout au long des années 1930, ce sentiment de fierté nationaliste régna sur l'Allemagne. La situation économique de la plupart des Allemands et Allemandes s'améliora. Hitler s'exprimait régulièrement à la radio. Il était apprécié de l'Allemand moyen. À l'époque, les gens se sentaient fiers et lui étaient reconnaissants d'avoir mis un terme aux difficultés économiques de la fin des années 1920.

Les totalitarismes auraient-ils donc inventé une forme de bonheur ? La question peut sembler provocante. Mais si les régimes staliniens ou nazis ont été des espaces de violence et de terreur, de non-droit et d'exclusion de catégories entières de la population, ces régimes totalitaires ont aussi suscité de la part de populations entières une « mobilisation, un enthousiasme, une adhésion, un consensus »... Mécanisme de l'illusion et propagande promettant un avenir radieux ne suffisent pas à expliquer la fascination, l'enthousiasme et l'obéissance qu'ont suscités les régimes hitlérien et stalinien.

Comment comprendre cette adhésion consciente ? « Parce qu'ils étaient dans les dispositifs d'inclusion », certains « acceptaient de fermer les yeux sur les dispositifs d'exclusion ». Inclusion et exclusion sont les deux aspects indissociables du régime totalitaire.

Car évoquer le « bonheur totalitaire », cette notion clé pour comprendre les rouages du totalitarisme, c'est mettre en valeur « l'autre facette de ces régimes ». Ce qui les différencie en effet des dictatures autoritaires traditionnelles, c'est précisément leurs « capacités d'adhésion, d'encadrement et surtout de promotion ». Des dispositifs de promotion, de gratification symbolique ou matérielle, qui permettent l'inclusion et pas seulement la répression.

Tel est en effet le plus grand paradoxe que présentent les terreurs nazie ou communiste. Que prévaut en parallèle un modèle social de promotion scolaire ou professionnelle. Qu'abondent les mécanismes de reconnaissance et de gratification. Que se déploie la protection d'un État-parti « providentiel ». Que s'éprouve au quotidien la joie d'une communauté nouvelle. Autrement dit que la terreur promet le bonheur, celui du Volk ou du Prolétariat.

S'ils avaient eu connaissance de la célèbre phrase de Joseph Staline le 17 novembre 1935, « La vie est devenue meilleure, camarades, la vie est devenue plus joyeuse ! » (dans son discours au premier congrès des stakhanovistes de l'Union soviétique), les détenus du Goulag auraient été interloqués. Tout aussi stupéfaits auraient été les Juifs d'Allemagne en entendant Adolf Hitler vanter le bonheur du peuple sous le 3^{ème} Reich. « Le peuple est aujourd'hui plus heureux en Allemagne que partout ailleurs dans le monde » (dans son discours à l'Ordensburg de Vogelsang le 29 avril 1937).

Pourtant, pour nous qui voyons avant tout la terreur et le manque de libertés des deux régimes totalitaires que sont le communisme stalinien et le nazisme, l'attachement qu'éprouvait une grande partie de la population de ces pays à leur régime ne cesse de nous surprendre.

Certes, nous avons longtemps entendu les thuriféraires occidentaux de Staline et Hitler vanter le bonheur des peuples dans ces pays. Mais depuis longtemps plus personne n'y croyait, convaincus

que cette vision idyllique était le résultat des propagandes nazie et communiste et de voyages Potemkine trafiqués.

Comment peut-on alors associer bonheur et totalitarisme ? Le totalitarisme est inséparable de la terreur. Mais il faut compter sur la force de la mobilisation, de l'enthousiasme et du militantisme en faveur des régimes nazi et communiste. Il faut admettre que l'attachement d'une partie, majoritaire semble-t-il, de la population à ces régimes et à leurs chefs fut réelle. L'ouvrage de Svetlana Alexeievitch, « La fin de l'homme rouge », montre bien en Russie une nostalgie du régime passé qui ne cesse de nous étonner, mais qui explique peut-être le soutien actuel d'une large partie de la population russe à Poutine.

Les totalitarismes auraient-ils inventé une forme de bonheur ? Bien évidemment, dans ces deux cas, ce bonheur ne profitait qu'aux « inclus » du système. Mais de quoi était-il fait ?

Ainsi, même si chacun a pour fondement une idéologie spécifique, différente, et parfois même opposée, ces idéologies ont un point commun essentiel, leur nature messianique. C'est bien cette promesse du bonheur qui a fait la popularité de ces régimes.

Certes, il fallait pour atteindre cet avenir radieux en passer par une douloureuse croisade : détruire l'ancien monde, fondé sur la domination de la bourgeoisie et sur l'individualisme, et se débarrasser de ceux qui faisaient obstacle à cette régénération, Juifs pour les uns, « ennemis du peuple » pour les autres. Alors, devaient disparaître les antagonismes sociaux et se constituer la « communauté du peuple » (Volksgemeinschaft) et celle du « peuple laborieux ».

Le contexte a facilité la réception de ce nouveau millénarisme par les populations allemande et soviétique : les anciennes valeurs culturelles (dont la religion) étaient en voie de disparition, les deux pays sortaient d'une terrible phase de chaos (guerre mondiale, guerre civile, problèmes économiques...). Or ces religions politiques prescrivaient un remède définitif au mal rongeant la société et promettaient de remplacer le désordre par l'ordre, de constituer une société nouvelle fondée sur l'unité du peuple, après que celui-ci soit devenu homogène (ethniquement pour Hitler, socialement pour Staline).

Bénéficiant de la crise des années 1930, les totalitarismes ont réalisé certaines des promesses non tenues de la démocratie libérale, même si le « bonheur totalitaire » profite d'abord aux inclus de ces systèmes qui vouaient conjointement à l'enfer tous les exclus de la race ou de la classe élue.

Qui en étaient les bénéficiaires ? Qu'ont gagné les « inclus » de ces régimes à leur établissement ? Les possibilités d'ascension sociale – d'autant plus que la répression contre les Juifs et les « ennemis du peuple » avait laissé de nombreuses places vacantes –, pour ceux qui acceptaient d'entrer dans le jeu en intégrant le Parti ou ses organisations satellites. Tous les « inclus » bénéficièrent d'avantages sociaux : fin du chômage, protection sociale, et un peu plus de consommation pour les classes modestes, tels étaient les gains acquis par la population. Même ceux qui ne bénéficièrent d'aucun avantage matériel y trouvèrent leur compte par des gratifications symboliques.

Ces régimes totalitaires ont offert un triptyque (promotion, protection et fascination) qui a su séduire des masses, depuis le droit des travailleurs jusqu'au sacre de l'ingénieur et du manager, en passant par le droit des femmes. Contrairement à l'idée banale associant fascisme et machisme, le nazisme, comme le soviétisme, a par exemple promu certains droits des femmes, et pas seulement celui des « mères de famille ». Le nazisme fait ainsi l'éloge du travail de la femme, affirmant clairement : « Nous ne souhaitons pas une orientation exclusivement axée sur la maternité. »

Ces régimes ont créé des opportunités de promotion ou de consommation, multipliant des formes de sociabilités nouvelles par le biais des organisations de masse qu'ils créaient conformément à leur projet d'encadrement « total ». Car leur succès vient avant tout de l'importance du sentiment de communauté. Les deux dictateurs firent tout pour le stimuler : les pratiques sociales — fêtes, défilés, rassemblements —, culture de masse, participation aux organisations satellites, donnaient aux classes modestes le sentiment qu'elles n'étaient pas les oubliées du régime, qu'elles étaient intégrées à la collectivité. Création d'une certaine considération sociale et disparition de l'isolement, tels furent les atouts des régimes totalitaires.

Hitler résumait ainsi la fonction des grandes réunions national-socialistes : « En elle, l'homme qui se sentait isolé au début dans sa qualité de partisan futur d'un jeune mouvement et qui cède facilement à la peur d'être seul, reçoit pour la première fois l'image d'une plus large communauté, ce qui produit sur la plupart des hommes l'effet d'un encouragement et d'un réconfort. »

L'origine de l'adhésion réelle d'une grande partie de la population à ces deux régimes totalitaires est le résultat d'une politique d'inclusion fonctionnant parallèlement à la politique d'exclusion. Il existait bien un bonheur à vivre dans le pays de Staline ou d'Hitler, ou en tout cas une promesse de bonheur. Et paradoxalement, celle-ci a été « au principe des utopies totalitaires et des expériences politiques les plus tragiques du XX^{ème} siècle ».

Ces régimes ont bénéficié au début de leur essor d'une sorte de consensus de la part de certaines catégories qu'ils cherchaient à conquérir. Cela n'est guère agréable à admettre. Même les historiens abordent avec prudence ces questions : l'horreur des crimes totalitaires empêche de séparer « l'objectivité de l'historien de la subjectivité de l'homme ». Et pourtant, on ne peut passer sous silence le fait que ces régimes ont aussi promis à certains le « bonheur » sur terre. Et ils ont tenté de le mettre en œuvre, tout en le limitant, évidemment, l'un à la classe ouvrière, l'autre à la « race aryenne ».

Mais, dans les deux cas, cette dimension d'un « bonheur totalitaire » relève d'un discours délicat. Ces deux systèmes débouchent chacun sur un paradis (raciste ou communiste). La gnose raciste rivalise avec le millénarisme bolchevique pour offrir aux travailleurs blessés par la Première Guerre mondiale un horizon d'espérance que la démocratie libérale se refusait, par honnêteté, à leur offrir.

Hitler et Staline sont morts. Mais nous n'en avons cependant pas fini avec le totalitarisme. C'est avec une fausse douceur et au nom d'un bonheur lobotomisé que la société mondialisée et technologisée nous soumet toujours à l'utopie liberticide du « meilleur des mondes »

BIBLIOGRAPHIE.

Grenadiers : The story of Waffen SS General Kurt « Panzer » Meyer, par Kurt Meyer, Stackpole Books, 1957-2001-2005 (*situe les faits à Durnal, mais est considéré comme « la » référence, et on a vu qu'il n'était pas toujours très objectif dans les faits décrits*).

Les crimes de guerre commis lors de la libération du territoire national en septembre 1944 dans la région de Dinant, par la Commission des Crimes de Guerre du Ministère de la Justice, Georges Thone éditeur à Liège, 1946 (*situe bien les faits à Spontin*).

Spontin, Durnal et Dorinne, Essai historique, par A. WOUEZ, Editions Techniques et Scientifiques à Bruxelles, 1958 (*situe les faits à Spontin*).

Revue anglaise After the battle – Number 98 – Capture of Kurt Meyer, par Jean Paul Pallud (*situe les faits à Spontin mais a bénéficié du témoignage du spontinois Louis Warolus*).

Hemingway et Jean Racine, reporters de guerre en Ardenne, par Carlo Bronne, préfacé par Jo Gérard, Editions J.M. Collet, 1985 (*ouvrage de compilation qui situe les faits à Durnal*).

The 12th SS : The History of the Hitler Youth Panzer Division – 2ème volume, par Hubert Meyer, Stackpole Books, 1982-1994-2005 (*situe les faits à Spontin*).

"Terrorisme" en Condroz (Campagne du Maquis en 1944), Armée secrète Zone 5 Secteur 5 Gr. A, Journal de Campagne, par le Capitaine-Commandant Charles-J. Bodart, Editions VEZHAM (*situe bien la capture de Meyer à Spontin*).

1940-1945 – Godinne et les Godinnois – mobilisés, occupés et libérés, par Jacques Latour, Les éditions namuroises.

À Godinne, avec les SS, Le Guetteur Wallon, CAHIERS DE SAMBRE ET MEUSE, N° 3 / 2011 juillet, août, septembre (*situe bien l'arrestation de Meyer à Spontin*).

Du rire aux larmes, tome3 de L'entité d'Yvoir au XX^e siècle, par Jacques Brilot.

Hitler Youth : The Hitlerjugend in War and Peace 1933-45, par Brenda Ralph Lewis (*dit bien que Kurt Meyer et Max Bornhöft ont été faits prisonniers dans le petit village de Spontin*).

British National Archives : dossier W0311 / 691 – *transmis par C. M. Byrne*.

La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre, par Jean-Luc Leleu, Perrin, 2007, 1238 pages.

Le bonheur totalitaire, La Russie stalinienne et l'Allemagne hitlérienne en miroir, par Bernard Bruneteau, Les Éditions du Cerf, 2022, 384 pages.

WEBOGRAPHIE.

<https://ww2gravestone.com/people/meyer-kurt-adolph-wilhelm-panzermeyer/>

<https://forum.axishistory.com/viewtopic.php?f=38&t=141473>

<https://peoplepill.com/people/kurt-meyer-6/>

Kurt Meyer à Durnal : <http://www.crupechos.be/crupetdanslatour/page18.html>

Mort de deux Anglais à Dorinne et d'un Américain à Spontin ainsi que le cimetière de Fosses-la-Ville : <https://www.yvoir.be/fr/loisirs/culture/mortspourfrance3.pdf>

Jacques Auguste Colin (texte intégral) : <https://www.histoire-genealogie.com/La-nuit-des-Rameaux>



Figure 86. Des trophées de la 12^e division SS Hitlerjugend prélevés par les soldats américains sur ces jeunes combattants qui voient l'écroulement complet de l'idéologie nazie qui a conditionné toute leur éducation.
Avec la boucle de ceinture « Meine Ehre heißt Treue ! » (La loyauté est mon honneur !).
© warrelics.eu – John4022

Vorwärts! Vorwärts! / Jugend kennt keine Gefahren. / Deutschland, du wirst leuchtend stehn / Mögen wir auch untergehn.
En avant! En avant! / La jeunesse ne connaît pas les dangers. / Allemagne, tu brilleras de mille feux, / même si nous périssons.
(Chanson de propagande de la jeunesse hitlérienne „Vorwärts, vorwärts“ « En avant, en avant », connue aussi sous le nom de „Unsre Fahne flattert uns voran“ « Notre drapeau flotte devant nous », extraite du film de propagande également „Hitlerjunge Quex“)

Ein Volk, ein Reich, ein Führer ! (Adolf Hitler)

Ich hatt' einen Kameraden...
(Chant funèbre militaire intemporel allemand)

Toute rectification ou tout complément est le bienvenu.

Renseignements glanés par Jean-Luc WILMET.



Figure 87. Après. Kurt Meyer en uniforme de la Wehrmacht après sa capture, 1944 (mais sans date plus précise sinon qu'il a fallu attendre une dénonciation avant de pouvoir l'identifier formellement le 18 novembre 1944).
©.Scooter-AZ (colorisé avec colourise.sg)